29e ANNÉE - No 331 — 1er SEPTEMBRE 1941

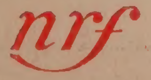
LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —



— REVUES —



15 fr.

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois................	**80**	fr.
Etranger (Union postale)..................	**90**	fr.
— (autres pays).....................	**96**	fr.
France et Colonies : 1 an	**150**	fr.
Etranger (Union postale)	**170**	fr.
— (autres pays)....................	**180**	fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : La Nouvelle Revue Française, 5, Rue Sébastien-Bottin, Paris-7e — Compte chèque postal : Paris 169-33

Zone non occupée : Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française, 12, Rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit le Lundi et le Jeudi, de 17 heures à 19 heures.

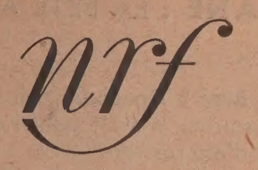
La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

CAHIER de SEPTEMBRE

des Éditions de la



OUVRAGES PARUS DU 1er JUIN AU 31 JUILLET 1941

ROMANS

ıre Fromont : Pégonie....... 25 »

l Gadenne : Siloé........... 52 »

ne Galzy : Les Oiseaux des es......................... 30 »

mond Guérin : Quand vient la n......................... 32 »

Jacobsen : Barbara .... 40 »

Rabourdin : Le Rideau Arbres .... 30 »

non : L'Outlaw .... 20 »
— Il pleut, Bergère...... 20 »

se de Vilmorin : Le Lit à lonnes................... 35 »

CONTES

h Conrad : Derniers Contes. 32 »

POÉSIE - DESSINS

Cocteau : Allégories ...... 27 »

— Dessins en marge texte des Chevaliers de la le Ronde................ 90 »

r Maria Rilke : Vergers (Col- tion « Métamorphoses ») .. 25 »

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE

Valery Larbaud : Ce vice impuni, la lecture... — Domaine français. 42 »

Pierre Péguy : Péguy présenté aux Jeunes .... 10 »

Albert Thibaudet : Panurge à la Guerre 16 50

Paul Valéry : Mélange.......... 35 »
— Tel Quel......... 32 »

BIOGRAPHIES

Lucien Daudet : Vie d'Alphonse Daudet .... 42 »

Paul Landormy : Gluck......... 28 »

Henry de Monfreid : Sir Henry Middleton .... 30 »

DOCUMENTS - HISTOIRE

Pierre Béarn : De Dunkerque en Liverpool .... 28 »

Henri Labouret : Le Paysan d'Afrique Occidentale (Collection « Le Paysan et la Terre »). 65 »

COLLECTION CATHOLIQUE

Jacques Christophe : Sainte Bernadette....................... 6 50

Robert de Loture : Saint François Xavier .... 7 »

ROMANS D'AVENTURES ET POLICIERS

Sapper : La Dernière Carte ..... 20 »

GALLIMARD

OUVRAGES PARUS EN AOUT 1941

ROMAN

GEORGES MAGNANE : LA BÊTE A CONCOURS.

Un volume in-8° soleil....................................... 5

On peut considérer **la Bête à Concours** comme le premier roma Georges Magnane qui, jusqu'ici, n'avait publié que des récits assez où il essayait son moyen d'expression.

C'est cette expression, dont la loi est un inflexible refus de dégu de masquer ou de fleurir l'objet, qui, autant que le choix des lieux e êtres, donne un accent inattendu à ce livre sur le Quartier Latin. qui, consciemment ou non, attendent d'un sujet de ce genre qu poncif longuement caressé : bohème joyeuse ou traquée, solitude gr loquente, tendresses faciles, etc... seront déçus, voire intimement bl

L'auteur ne s'est soucié que de faire vivre librement et intensémer personnages.

Il n'y a là que des êtres aux prises avec les résistances qu'ils rencon autour d'eux et en eux-mêmes. Des êtres qui donnent ce qu'ils peu rien de plus, mais rien de moins. A cela tiennent la poésie et le pathé de cette grande figure hagarde et torturée qui les domine étrangem la bête à concours.

DESSINS

JEAN COCTEAU : DESSINS EN MARGE DU TEXTE D CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE.

Un volume in-4° couronne, sur héliona.................. 0
10 exemplaires sur japon.................................. 30
20 exemplaires sur hollande............................... 10
100 exemplaires sur pur fil................................ 15

Une pièce est bien peu de chose si elle ne baigne pas dans tout mythologie. Je ne parle pas de la mythologie dont elle s'inspire m celle que son action engendre. Par je ne sais quel prodige, époque e sonnages m'envahirent, me hantèrent, me devinrent essentiels. L'in se noua toute seule et les scènes s'emboîtèrent sans que j'eusse rec la légende et aux livres de Chevalerie. Ensuite, je vérifiai l'exac approximative, car rien n'exige plus de réalisme que l'emploi du m leux. Sinon le merveilleux devient du pittoresque et ne saurait émo Les dessins de cet album ont été choisis entre un très grand n d'études faites en marge du texte, au fur et à mesure de mon trav compléteront le volume des « Chevaliers » sur la table de ceux qui de quel amour maniaque un poète accompagne ses entreprises.

Jean COCTEAU (Extrait de la Préfa

OUVRAGES PARUS EN AOUT 1941

ESSAIS - CRITIQUE - LITTÉRATURE

AN PAULHAN : LES FLEURS DE TARBES ou LA TERREUR DANS LES LETTRES.

Un volume.. **48** fr.
20 exemplaires sur vélin.................................... **80** »

Il est défendu d'entrer avec des fleurs à la main », lit-on à la porte du in de Tarbes. Et l'on priverait la ville entière de bouquets, plutôt que aisser un seul promeneur se parer d'une rose mal acquise.

an Paulhan nomme « terroriste » cette critique qui, depuis cent uante ans, pousse — à coups d'interdictions — les lettres vers la rté : point de règles, dit-elle, ni de fleurs; point de lieux communs et it de « déjà dit ». Nous faudra-t-il choisir entre Terreur et Rhétoe ? L'option serait aisée, au surplus souhaitable, si...

es circonstances de ce **si** mènent Jean Paulhan à sa première et capitale ouverte : un curieux mirage dont je ne veux rien dire tant il est ravis- au lecteur de l'apercevoir, juste cinq minutes après que l'auteur it de lui en démontrer le mécanisme. De découvertè en découverte, s voici sur les hauteurs où intention et expression, pensée et langage, ant de s'offusquer tour à tour, tous nos problèmes se laissent **égalet** saisir.

ous nos problèmes, et puisqu'il s'agit du langage : tout l'homme. t-être avons-nous perdu l'habitude, certainement le véritable usage, ouvrages profonds, je veux dire de ceux qui nous proposent l'expéce **totale** d'un esprit. On y éprouve cette réciproque exigence de teur et du lecteur, par où, comme par la richesse de son butin, je me nis l'importance de **Fleurs de Tarbes.** Je ne parle pas seulement d'imporce immédiate : on n'en a jamais fini avec l'intelligence. Celle de Jean Pau- ne nous livre ses plus étranges prises que pour en faire aussitôt notre it le plus nécessaire, notre fonds le plus général. Elle n'en a jamais avec nous.

Jean VAUDAL.

HISTOIRE

BRAESCH : 1789, L'ANNÉE CRUCIALE.

Un volume in-8° carré sous couverture illustrée........... **50** fr.

auteur, par une étude approfondie de la situation de la France en , montre quelles étaient alors les chances d'une **Révolution Pacifique,** uelles réformes — réclamées par les trois ordres — il eût été alors ible de réaliser, qui eussent évité vingt-cinq ans de troubles et de eversements. Par une série de mesures appropriées, la France se serait ivée vers 1794 dans le même état — politique et social — où elle se ouva en 1816, mais alors ruinée, occupée par l'étranger, scindée en ions politiques irréconciliables. Comment et pourquoi cette évolution t-elle pas lieu ? M. Braesch s'applique, et de façon convaincante, à en ercher les causes; les unes en sont déjà connues, telle l'incapacité de s XVI; d'autres sont ici pour la première fois mises en lumière, telle lifférence des « idéologues » et de la Constituante devant les réalités étaires, économiques et financières.

n livre d'histoire, mais aussi une leçon de politique concrète.

EXTRAITS DE PRESSE (II)

ROMAN

HERMAN MELVILLE : MOBY DICK.

Traduit de l'anglais par Lucien Jacques, Joan Smith et Jean Giono.

Un volume in-8º soleil sous couverture illustrée.......... 6

Nous connaissions déjà **Typée, Billy Budd** et **Pierre ou les Ambigu** du même auteur; mais ces livres qui révélaient, à tout un public ne con sant pas l'anglais, la curieuse personnalité du grand écrivain améri n'apportaient point la mesure presque inhumaine de ce génie intimi où l'on retrouve les traces de **Bateau ivre** et la future substance des leures productions lyriques de toute une génération qui n'était encore née. De cette puissance balzacienne, celle d'un Balzac touch la poésie, naît un grand apaisement dans l'esprit du lecteur, car pers ne peut juger la force, la grande force naturelle, élémentaire, sans arrière-pensée de protection. A cet égard, le roman lyrique de Me est un cordial, car il renouvelle la confiance qu'on doit garder au humain pour ne point laisser dépérir la race.

Pierre MAC ORLAN. Les Nouveaux Temps, 27 juin 19

Il y a là, dans chaque page, un réalisme et une poésie si harmoni ment mêlés, une telle vérité psychologique, et, dans les paroles des pe nages, une telle humanité enfin, dans une vision du monde si orig que, ce gros livre fermé, on a envie de le rouvrir aussitôt pour en quelque épisode.

René GÉRIN. L'Œuvre, 20 juin 19

Moby Dick tient à la fois du bestiaire, du roman d'aventures, du r et du poème épique... On a évoqué à son propos Rabelais et Milton, et Lautréamont. Mieux vaut encore la lire sans chercher autre chose la trame du récit que l'histoire du cachalot monstrueux et maléfiqu a entraîné tant d'équipages dans les profondeurs des mers du Suc aura ainsi la surprise de toutes ses richesses secrètes et du symbc comme involontaire dont Melville a enrichi cette croisière de rêve.

Maurice BETZ. Paris-Midi, 3 juillet 1

Voici bien le livre le plus étonnant que nous ayons lu depuis la gu C'est, si l'on veut, l'histoire d'une chasse à la baleine. Mais c'est au extraordinaire poème où bruissent les puissances secrètes du ciel et terre.

Gaston DERYCKE. Cassandre, 20 juillet 1

EXTRAITS DE PRESSE

BIOGRAPHIE

UCIEN DAUDET : VIE D'ALPHONSE DAUDET.

Un volume in-8° soleil sous couverture illustrée.......... **42** fr.

Un tel livre ne se peut critiquer. Il est persuasif, attachant, extraordinai-ment évocateur et toujours conté avec élégance : on le lit d'une traite.

Jean ROLAND. Lectures 40, 15 juillet 1941.

Admirable livre, précis, exact et chaleureux.

Robert FRANCIS. Les Nouveaux Temps, 22 juillet 1941.

M. Lucien Daudet a écrit, en se faisant le chroniqueur de son père, la e d'un vrai prince des Lettres. Son livre ému, mais impartial, fait honneur 'auteur et à son sujet.

André THÉRIVE. Tout et Tout, 26 juillet 1941.

Lucien Daudet apporte un témoignage sur la vie et sur l'œuvre. Il met valeur l'influence de Mme Daudet, « collaborateur dévoué, discret, fatigable ». Il nous décrit le travail acharné auquel Daudet s'astreignit ute sa vie; il nous introduit dans les milieux intellectuels mondains et urgeois, où Daudet vécut et dont il s'inspira. Il est indiscutable que ces ges apportent un complément indispensable à toute documentation sur vie et l'œuvre d'Alphonse Daudet.

Information Universitaire, 26 juillet 1941.

Lucien Daudet vient de consacrer à son père une biographie dont les éments, on s'en doute bien, ont été recueillis aux sources les plus authen-ques — souvenirs personnels, traditions familiales, récits de sa mère et ttres inédites et qui se lit... comme un roman d'Alphonse Daudet.

R.-G. NOBÉCOURT. Normandie, 31 juillet 1941.

Livre extrêmement attachant, aux évocations passionnantes, et dont écriture est remarquablement élégante.

René GÉRIN. L'Œuvre, 1er août 1941.

Le centenaire du **Petit Chose,** mais aussi de **La Doulou** n'a pas obtenu, raison des circonstances, la célébration éclatante qu'il méritait. Ce re filial est le plus bel hommage rendu à Alphonse Daudet, dont la vie t partagée entre le désir du bonheur, le travail et une souffrance suppor-e avec une résignation souriante et haute. Le visage de Mme Alphonse audet est évoqué en des pages émouvantes qui comptent parmi les plus elles de ce précieux ouvrage.

J.-L. D. Cri du Peuple, 1er août 1941.

EXTRAITS DE PRESSE

DOCUMENTS

HENRI LABOURET : LE PAYSAN D'AFRIQUE OCC DENTALE.

Collection « Le Paysan et la Terre ».

Un volume in-8º carré comportant 24 pages d'illustrations en hél gravure 65

C'est là une fort belle étude, d'une tenue exemplaire, et d'une do mentation que l'on sent solide.

Dépêche du Berry, 11 juillet 1941

Livre passionnant et curieux, rempli d'idées, de faits directement no dans les villages par l'auteur, qui entend la langue des habitants et sai traduire en expressions imagées et frappantes. On y trouvera, fondée une base scientifique remarquable, une peinture révélatrice et entiè ment nouvelle du « paysannat africain » avec sa mentalité, ses inquiétuc ses joies, ses façons de penser et de sentir d'après le témoignage de littérature arabe.

La Vie Industrielle, 18 juillet 1941

L'auteur de cet ouvrage attachant est un spécialiste des questions co niales africaines, notamment de celles qui concernent l'Afrique noire connaît bien le pays pour y avoir séjourné à diverses reprises. Il conn ses dialectes, et c'est ce qui lui a permis de prendre contact avec ce pays nat indigène, trop souvent ignoré des voyageurs ou des géographes... U étude en profondeur compréhensive et sympathique...

M. Labouret termine son livre par une sixième partie sur les façons penser et de sentir des indigènes, selon le témoignage de leur littératu de la mentalité indigène au mythe, du mythe au conte et au théâtre, sont tous les problèmes intellectuels que passe en revue M. Labour Ces pages prenantes et neuves, nourries au contact personnel des in gènes, terminent excellemment une œuvre probe et savante.

Georges ALBERTINI. L'Atelier, 26 juillet 1941

Fort beau volume, tout éclairé de photographies et de plans. Quant texte, c'est une étude remarquablement complète et précise des mœ agricoles et sociales des cultivateurs du pays noir... L'étude de M. He Labouret embrasse toute cette vie depuis la subsistance matérielle jusc l'ordre social, le droit des corporations et les arts. Le tout est prése dans un style extrêmement aisé, et sans cette prétention scientifique rend certains ouvrages de ce genre presque illisibles.

Jean MERRIEN. Comœdia, 2 août 194

EXTRAITS DE PRESSE

VOYAGES

AIN GERBAULT : ILES DE BEAUTÉ.

Un volume in-8º jésus, sous couverture illustrée........ **28** fr.

s **Iles de Beauté,** ce sont les îles françaises de l'Océanie que seul à de son petit voilier, Alain Gerbault visita en 1934 et 1935. Dans son , passionnant comme un roman, le célèbre navigateur nous livre ses essions avec une sincérité et une spontanéité extrêmement attates. Pas de littérature, pas d'affabulation dans ce récit où chaque trait if et précis.

Express de l'Est, 22 juin 1941.

s **de Beauté** est un journal de bord. Et la lecture de ce livre vous fait la plus libre, la plus heureuse des croisières.

La Gerbe, 3 juillet 1941.

ui n'a envié Alain Gerbault ? Qui n'a rêvé, sous les contraintes parfois pérantes de la vie moderne, d'aller comme lui, seul dans un petit bateau, des îles merveilleuses, où la vie est toute simple, toute pure, toute ?

urions de nos rêves, et ouvrons ce livre où Alain Gerbault nous e l'une de ses odyssées à travers le Pacifique...

Dépêche du Berry, 4 juillet 1941.

livre semble le meilleur de Gerbault. Peut-être aussi bénéficie-t-il absence de « battage », battage dont le navigateur solitaire ne fut pas onsable. Dépouillé de ces oripeaux, il nous apparaît plus sympathique es exploits plus grands. Un livre générateur de rêves...

Aujourd'hui, 29 juillet 1941.

livre est une haute histoire de courage solitaire, de lutte et d'un du risque très poussé... Et nous aimerons trouver dans de nomses pages de Gerbault sa farouche espérance de beauté salvatrice au act de la majesté surhumaine et sauvage des îles. Nous avons tellement in de choses sauvages qui nous fouettent le sang.

Christian-Michel FELDER. Paris-Centre, 7 août 1941.

ans **Iles de Beauté** le célèbre voyageur nous fait partager les joies et motions de ce nouveau voyage enchanteur, où, l'Atlantique franchi, gagnons les îles polynésiennes après avoir traversé la mer des Caraïbes canal de Panama.

R. L. Atelier, 9 août 1941.

ÉCHOS

Travelingue sera le titre du nouveau roman de Marcel Aymé, qui paraî en octobre aux Éditions de la N. R. F.

Les Éditions de la N. R. F. ont signé un contrat avec **Ferdinand Lot,** l'Institut, pour un ouvrage sur la France, des origines à la guerre Cent ans.

Drieu la Rochelle va publier aux Éditions de la N. R. F. une série réflexions sur l'histoire générale et sur l'histoire littéraire intitul **Notes pour comprendre le Siècle.**

La correspondance de Bettina von Arnim et de Gœthe va être tradu pour la première fois en français dans la **Collection des Classiq Allemands** des Éditions de la N. R. F.

Audiberti vient d'achever un nouveau roman: **Carnage.** Le carnage d il s'agit n'est pas un événement. Ce n'est qu'un homme.

Louis-Raymond Lefèvre dirigera aux Éditions de la N. R. F. une collect des **Mémoires du Temps Passé pour servir au Temps Présent.** Les tr premiers volumes à paraître seront : un choix de la **Correspondar** de Napoléon, par Maximilien Vox; les **Mémoires** de Sully, édités L.-R. Lefèvre et **l'An Mille,** recueil de textes de l'époque, traduits Edmond Pognon.

La deuxième partie de **Gueule de Pierre,** paru en 1934 aux Éditions de N. R. F., sera publiée en octobre 1941 aux mêmes éditions sous le ti de **Les Temps mêlés.**

Alfred Fabre-Luce vient de donner aux Éditions de la N. R. F. son dern roman : **Un Fils du Ciel.** L'action se passe en Chine peu de temps av la guerre de 1939.

Les Éditions de la N. R. F. ont signé avec les Éditions Kostermann contrat pour la traduction de l'ouvrage d'Hermann Lommel : **les Anci Ariens.**

Les Éditions de la N. R. F. vont publier sous le titre de **Combats prélir naires** un recueil d'essais d'Armand Petitjean, parus avant, pendant après la guerre.

La N. R. F. va publier, dans la **Bibliothèque des Idées,** les **Recherches s la Nature et les Fonctions du Langage,** de Brice Parain.

Caïn et Abel, de **Robert Francis,** dont la N. R. F. achève ce mois-ci publication fait partie d'un recueil de nouvelles qui paraîtra cet automr où l'auteur s'est efforcé de rajeunir quelques grandes figures bibliqu (Noé, Job, Samson, Judith...) en les plaçant dans la vie contemporair

Rabindranath Tagore vient de mourir. Né à Calcutta, en 1861, il dev obtenir le Prix Nobel en 1913. L'année suivante André Gide donn une traduction française de **l'Offrande lyrique,** puis de **Amal et la Let du Roi.** Presque tous les autres ouvrages du grand poète hindou c été traduits et publiés à la N. R. F. et notamment, **les Poèmes de Kab le Jardinier d'Amour, la Fugitive, le Naufrage...,** etc.

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA PAIX DANS LA GUERRE (1)

« La paix dans la guerre » : cette expression est d'Unamuno. Il entend par là la paix de l'âme au milieu des tumultes extérieurs.

La liberté d'esprit est une des manifestations de cette paix de l'âme.

Je vais vous parler de la liberté d'esprit.

Peut-être ce mot choque-t-il quelques-uns d'entre vous. Parler de liberté d'esprit en ce moment, quand nous avons tant de motifs de tristesse et d'anxiété!

Je répondrai en vous faisant remarquer que le music-hall, le cinéma, etc... ne sont pas actuellement interdits. Si ces distractions paraissent licites, sans doute paraîtra-t-il licite également que je vous entretienne de la liberté d'esprit, sans laquelle elles ne seraient pas.

Et enfin, de même que c'est aux peuples immoraux qu'on prêche la morale, les peuples honnêtes n'ayant qu'à suivre leur nature, de même ce n'est pas dans les périodes sereines, c'est au milieu des calamités, ou jamais, qu'il faut parler de la liberté d'esprit.

Aussi bien, je ne vous dirai rien ici qui ne soit classique, qui n'ait été dit et répété maintes fois par les moralistes

(1) Il est nécessaire de se souvenir, en lisant ce texte, qu'il a été prononcé en conférence en décembre 1940 (à Lyon et à Limoges) et *écrit en octobre* 1940.
L'année qui vient de s'écouler a renforcé, à mon avis, la thèse qu'il soutient.

de tous temps, ceux de l'Europe et ceux de l'Orient. Mais Gœthe a écrit : « Il ne s'agit pas de dire des choses nouvelles; il s'agit de redire ce qui a été dit déjà. » Entendez : de le sentir à nouveau, vivement et personnellement, et de l'exprimer de même, l'éclairant ainsi sous un jour neuf.

Je vais vous représenter d'abord en quoi les circonstances actuelles, malgré l'apparence, me semblent favorables à la liberté d'esprit de cet anormal qu'est l'artiste. Et de là nous considérerons la liberté d'esprit de l'homme qui n'est pas artiste, de l'homme normal, toujours dans les circonstances actuelles.

Nous nous demanderons ensuite si cette liberté d'esprit, dans les circonstances actuelles, est un bien. Nous répondrons par l'affirmative. Et nous le soutiendrons.

Et tout cela fera une conférence qui ne sera ni « brillante » ni « récréative ». Mais j'ai toujours cru que le premier principe d'un conférencier devait être de parler comme s'il avait en face de lui un être intelligent. J'aime mieux manquer l'objet, en visant un peu trop haut, que l'atteindre en visant bas.

Tout cela fera, aussi, une conférence qui incite à la seule réflexion. Quelques-uns attendent peut-être de moi des paroles qui incitent à l'action. Ces paroles, je pourrais les dire. J'aurais pu faire une causerie, voire un discours, d'action. Mais j'estime que le moment n'en est pas venu. Les hommes français d'aujourd'hui, et notamment les jeunes gens, ont à pousser en eux, en ce moment, toutes les vertus qui ressortissent à la force, à la qualité et à la maîtrise de soi, avec un accent particulier sur celles de ces vertus dont ils ont le plus besoin, les vertus viriles (1). Le sens où ils auront à les employer, nul doute que le gouvernement ne le leur indique plus tard.

(1) Le texte original portait : « celles de ces vertus qui leur manquent le plus », qui ne fut pas accepté par la censure de Limoges.

***

En ces jours-ci, les personnes qui causent avec un artiste — écrivain, peintre, musicien — ne manquent guère de s'enquérir, sans conviction : « Est-ce que vous pouvez travailler un peu ? » Eh bien ! nous allons leur répondre.

Vous connaissez le mot de René Quinton, le fameux biologiste : « Il y a une grande paix à la guerre, c'est d'y être sans femmes. » Il y a aussi une grande paix pour l'artiste dans cette guerre qui encercle la France et où elle se trouve prise encore aujourd'hui.

Paix, d'abord, par les petites choses, — ces « petites choses » si importantes. Pas de bruit d'autos. Pas de bruit de radio (du moins dans la ville où je séjourne). Votre correspondance réduite de moitié par le suspens du courrier entre les zones; et de plus de moitié, la plupart des gens, dans votre zone même, ignorant où vous êtes. Le temps des raseurs, fini. Et, d'autre part, la bougeotte refrénée, par la difficulté des transports.

Prenons un peu de hauteur. Plus de débouchés pour l'art; donc plus de désir d'en tirer de l'argent. Le pouvoir de faire carrière grâce à lui, fort atteint; donc, plus de corvées ni de temps perdu. Plus de regards braqués sur le maestro; donc, plus d'exhibitionnisme ni de contorsions. En un mot, plus de ce commerce impur et sordide entre l'artiste et le public, le public étant sans doute un bon résonateur (dont certains artistes ne peuvent se passer), mais jouant aussi, il faut bien le dire, entre le créateur et la chose créée, le rôle de ces parasites qui brouillent les ondes à la radio. Henri Matisse, qui fut très critiqué à ses débuts, me disait : « On est beaucoup plus avec soi-même quand les gens vous tournent le dos. Alors votre route vous paraît inévitable. On se dit : « Marchons comme ça. Advienne que pourra. » Or, ce qui est vrai quand les gens vous tournent le dos par incompréhension est vrai égale-

ment quand ils cessent de s'intéresser à votre œuvre parce que des soucis trop pressants les sollicitent.

Donc, à la faveur de l'époque, l'art rendu à son office en apparence le plus trivial, en réalité le plus majestueux : celui d'être, sans plus, une fonction naturelle de l'artiste. J'allais dire : l'artiste produit pour se vider l'âme et la bien laver avant le prochain remplissage. Mais voilà un *pour* que je renie vite! L'artiste ne produit *pour* rien. Il produit son œuvre comme le pommier produit sa pomme, sans but et sans responsabilité, sans se soucier d'une recette pour qu'on s'en serve ni de l'usage qu'on en fera. Les naturalistes peuvent, s'il leur plaît, nous apprendre ce qu'est ce fruit, et s'il est comestible, et les cuisinières, dans l'affirmative, ont toute licence de l'accommoder à leur façon.

On me dira : « Écrire dans le vide, sans savoir si son œuvre pourra jamais voir le jour! » Je réponds : « Une seule chose est importante, c'est que ce soit écrit, et écrit tel qu'on l'a conçu. »

On me dira : « Ainsi donc, vous faites tout tourner autour de l'art! » Je réponds : « Comme de juste, puisque je suis artiste. L'artiste doit être pour soi-même le centre du monde; rejeter — ou survoler rapidement — tout ce qui n'intéresse pas sa création; n'accepter, d'émotion, que juste ce qui lui est utile en vue de son art. C'est un mage qui célèbre ses propres mystères, non pas avec n'importe lequel des ingrédients que la nature lui offre, mais avec ceux-là seulement qu'il a choisis. »

A un Balzac possédé par la fabrication de la *Comédie humaine*, à un Tolstoï possédé par *Guerre et Paix*, que pouvaient importer les tumultes contemporains, tant que ceux-ci ne les serraient pas de trop près? Comme ils devaient se sentir sûrs d'eux-mêmes, et dans le vrai, en les repoussant avec la plus dure énergie! Comme leur univers intérieur était pour eux plus réel, plus vivant, plus puissant que l'autre! Par moments, l'univers extérieur,

avec ses vicissitudes à grand fracas, et ses effets de muscles, devait leur apparaître presque ridicule à côté de celui qu'ils portaient en eux. Eux, c'était l'éternel qu'ils visaient, et sur lequel déjà ils avaient mis la main. Un intellectuel de moindre envergure n'échappe pas à cette déformation, qui est une déformation nécessaire. On rapporte que, pendant la guerre de 1914, Rémy de Gourmont, interrogé sur ce qu'il pensait de la guerre, répondit, sans plus : « Elle ne me gêne pas. »

Cela est-il très différent, pour le sens, de certaine parole assez connue de Balzac ? Balzac s'entretient avec un visiteur des héros de ses romans. La conversation dévie, et se porte sur les événements du jour, politiques et autres. Soudain Balzac, après un silence, dit : « Revenons aux réalités », — et se remet à parler des personnages de ses romans.

Et je songe encore au mot si pénétrant d'un auteur de la Perse. Certain héros de l'épopée iranienne, Isfendyar, meurt après maints exploits. Un poète imagine que le rossignol a chanté sa mort, et compose ce chant. Et le chroniqueur écrit : « La plainte du rossignol sur la mort d'Isfendyar est tout ce qui est resté de ce héros. »

Ces justifications de l'art sont peut-être un peu suspectes, provenant d'artistes. Mais écoutons parler un homme d'action, un homme d'action assurément authentique. Voici ce qu'un jour a prononcé l'un d'eux :

« Nous est-il permis aujourd'hui de sacrifier à l'art alors qu'autour de nous se trouve tant de pauvreté, de misères, de détresse et de lamentations ? Est-ce qu'en fin de compte l'art n'est pas le luxe d'une petite minorité, alors qu'il faudrait assurer le pain nécessaire à tous ? Au temps où nous vivons, est-il bien indiqué d'occuper l'opinion publique avec des problèmes d'art et ne serait-il pas plus juste d'y renoncer momentanément pour y revenir peut-être plus tard, quand seront vaincues les difficultés politiques et économiques actuelles ? A cela, je réponds

ceci : l'art ne représente pas dans la vie humaine un phénomène qu'on puisse appeler, congédier ou mettre en veilleuse (...). On ne peut suspendre l'activité de l'esprit pour une certaine période sans une régression de la culture générale et une décadence définitive (...). Jamais il n'est plus nécessaire de ramener une nation à ce qu'il y a d'éternel en elle que dans un temps où les ennuis politiques ou économiques lui font douter de sa mission. »

« ... Si donc l'art a des répercussions et des effets plus puissants, plus durables qu'aucune autre activité humaine, il faut s'y consacrer d'autant plus, lorsque les circonstances générales politiques et économiques d'un temps dépriment et troublent. Et rien ne peut mieux faire comprendre à une nation que les déboires politiques ne sont que passagers, comparés à sa grandeur permanente. »

« ... Même vaincu, un peuple qui produit des œuvres immortelles devant l'Histoire devient le vrai vainqueur de ses adversaires. »

Une telle apologie de l'art n'est sûrement pas, cette fois, suspecte, puisque je l'extrais d'un discours prononcé par le chancelier Hitler, au Congrès national-socialiste de 1935.

Et en même temps, — singulière contre-partie à cette idée si haute que l'artiste se fait de son œuvre —, comme nos toiles, nos modelages ou nos manuscrits sont quelque part sous les bombes, et quasiment perdus, nous découvrons qu'au fond cette perte ne nous touche presque pas. N'est-ce pas une chose étonnante, qu'un homme qui (par exemple) s'est imposé un lointain, fatigant et coûteux voyage pour mettre à l'abri une partie de sa substance essentielle, je veux dire une partie importante de ses œuvres ébauchées ou commencées, n'éprouve que de l'indifférence le jour où les hasards de la guerre font que ce précieux dépôt, plus exposé en ce lieu-là que nulle part ailleurs, court grand risque d'être irrémédiablement détruit ? C'est notre travail présent qui nous intéresse.

« La vigne ne se souvient pas des grappes qu'elle a données » (Marc-Aurèle). Nous avons besoin de faire, non d'avoir fait. Et voici que j'ai dit le mot juste, et suffisant : la création, un besoin.

J'entends par œuvre *nécessaire* celle qui est donnée à l'écrivain par une nécessité intérieure, celle qu'il sait qu'il est fait pour écrire, et que lui seul peut écrire, celle dont il se dit : « Il ne faut pas que je meure avant d'avoir écrit cela. » Il va de soi, bien entendu, que dans ce qui précède nous avons parlé de l'écrivain dont l'œuvre, en ce qu'elle a de *nécessaire*, n'a rien à voir avec l'actualité. Mais il se peut aussi que son œuvre, en ce qu'elle a de nécessaire, coïncide avec l'actualité, et alors tout est pour le mieux.

Il se peut encore que, pour servir, il veuille consacrer à l'actualité son talent, en quelque ouvrage qui n'est pas nécessaire, mais qu'il considère de son devoir d'écrire. J'ai parlé de ce cas dans *Service Inutile*.

. . . .

. . . .

***

La mésaventure arrivée à la sagesse est un des traits de cette grande transmutation des valeurs qui s'est faite avec l'avènement du christianisme, et sur laquelle Nietzsche, plus qu'aucun autre, a attiré notre attention.

Sous le nom de sagesse, la liberté d'esprit fut considérée par toute l'antiquité comme le Souverain Bien. Elle était l'objet, l'objet saint, et l'objet presque unique, des recherches des philosophes. Les recettes pour l'atteindre faisaient la matière de livres entiers.

Nous avons changé cela. On continue de faire étudier aux jeunes gens, dans les écoles, ces antiques éloges de la sagesse, mais — à l'instar de tant d'autres vérités qu'on leur enseigne — avec défense de s'en servir. Aujourd'hui le mot de sagesse est décrié, ou plutôt on ne l'emploie

plus, parce qu'il n'a plus un sens vivant : le mot est mort avec la chose. Quant à la liberté d'esprit, en temps normal elle n'attire guère l'attention; dans les moments de crise, elle est mal vue. Un abri pour civils, pendant l'alerte, soyez-y calme un peu trop ostensiblement, vous voici au bord d'être insulté. Même, soyez un peu trop calme dans un poste de commandement sous le feu, je ne suis pas sûr que cela vous attire autant de sympathies qu'il semblerait.

Pour les gens d'aujourd'hui, la sagesse est « égoïsme », et rien d'autre. Avec cela la voici coulée; c'est le grand grief dans notre monde moderne, qui est fondé, comme on sait, sur l'amour. Il ne s'agit pas tant que vous ayez une valeur; il s'agit surtout que vous ne vous dérobiez pas à avoir autant d'ennuis qu'en ont les autres : cela serait « déserter ». Si bien qu'on dirait quelquefois que la société mesure la valeur d'un homme à la somme de ses soucis, et que les hommes se chargent délibérément de soucis, pour se faire bien voir, comme les crapules donnent aux œuvres de bienfaisance pour se faire pardonner. Ainsi on en attaque certains de ne souffrir pas assez, quand on ferait mieux de les louer des raisons, tant de l'intelligence que du caractère, pour lesquelles ils ne souffrent pas davantage. Et les hommes de la liberté d'esprit peuvent bien avoir eux aussi leurs souffrances : ou elles n'apparaissent pas, ou elles sont contestées.

Je ne jurerais pas, d'ailleurs, qu'il n'en a pas été ainsi, dans une moindre mesure, même aux temps païens. Il serait très intéressant de rechercher ce que fut alors l'opinion publique, touchant les philosophes, et d'étudier les variations qu'elle ne manqua pas de subir. Mais il y faudrait des livres que les circonstances m'ont empêché de consulter tandis que j'écrivais cette causerie. Est-ce seulement aux approches du christianisme, lorsque le monde antique s'émaciait, aspirait vers une religion de l'attendrissement et de la souffrance, est-ce alors seulement que les philo-

sophes furent mal vus, parce qu'ils professaient la fermeté et la sérénité, et les possédaient ou prétendaient les posséder? Si je ne me trompe, les textes que j'ai en mémoire, où des philosophes anciens se plaignent de l'opinion, sont de toutes les époques. « Le peuple tient ferme contre la raison; il défend sa maladie », dit Sénèque, poliment. En fait, le peuple « défendait sa maladie » à coups de pierres, et je crois que c'est durant toute l'antiquité que les philosophes se firent, à la lettre, lapider, comme certains d'entre eux racontent qu'il leur arriva. Bien avant l'ère préchrétienne, l'homme était déjà un animal envieux, qui ne pouvait qu'être irrité par celui de ses semblables qui se proclamait intelligent, libre, invulnérable, heureux, et qui le proclamait souvent, j'en conviens, avec pas mal de suffisance et de pose; et le désir qu'avait l'homme du commun, que le sage lui passât ses recettes, devait être balancé par cette hargne instinctive. De même que la chevalerie (c'est un fait que nous perdons de vue) ne fut pas aimée du moyen âge, de même je pense que les philosophes ne furent pas aimés du monde ancien, et pour les mêmes raisons pour lesquelles la chevalerie ne fut pas aimée : pour ce qu'ils se voulaient distincts et différents de la masse, et pour rien d'autre. L'antiquité a prétendu qu'on lapidait les philosophes à cause de leurs mauvaises mœurs. Mais les mauvaises mœurs ont été de tout temps le prétexte que prend la société quand elle veut abattre quelqu'un. Elle a pris ce même prétexte (n'est-il pas curieux de le remarquer?) pour abattre la chevalerie, ou du moins l'ordre le plus puissant de la chevalerie, les Templiers. Et ce prétexte sert encore aujourd'hui. Ne cherchons donc pas là la raison de l'animosité contre les sages d'autrefois : cette raison était leur sagesse; elle suffisait.

Et, après cela, il faut bien dire que la sensation de la haute liberté d'esprit est une sensation par moments assez troublante. On sent que cela est anormal. Il est anormal que,

lorsque tout le monde autour de soi est troublé, on soit calme. Mais cela n'est pas plus anormal que ne l'est la sagesse elle-même, ni que ne l'est toute ascèse ici-bas, qui sont, elles aussi, des façons de contraindre et de surmonter la nature, c'est-à-dire de s'échapper d'elle.

Bref, c'est être sage qu'avoir de la liberté d'esprit; mais c'est être plus sage encore que ne pas la montrer à tout venant. Voilà d'ailleurs une vieille leçon; elle fut donnée par les stoïciens : « Feins de t'apitoyer, mais ne t'apitoie pas. » On a dit que l'art de gouverner est l'art de voiler la violence. L'art de se faire accepter est, en grande partie, l'art de voiler sa liberté d'esprit.

***

Après vous avoir montré ce que peut être aujourd'hui la liberté d'esprit, chez l'artiste et chez le non-artiste, après vous avoir montré les préventions qu'elle suscite, il me faut bien vous dire enfin pourquoi il me paraît si bon qu'elle demeure, au milieu de nos ennuis; pourquoi il y a là une barre qu'il faut tenir ferme, et avec cela percer droit dans le flot hostile.

D'abord vous me direz peut-être que la liberté d'esprit ne vaut pas en soi, qu'elle ne vaut que par ce qu'on met dedans; qu'on peut s'en servir pour faire le mal. A quoi je vous répondrai qu'elle est bonne en soi, parce qu'elle est une force. Et toute force est bonne en soi, quelque usage qu'on en fasse.

La liberté d'esprit est bonne pour ceci et pour cela, et pour cela encore.

Parce qu'elle est preuve de raison. Les agitations publiques, quelles qu'elles soient, c'est la monnaie courante de l'humanité; elles n'ont d'importance que celle que la raison leur donne. Les époques tourmentées sont la normale; ce sont les époques où l'on n'a qu'à se laisser vivre qui sont les miracles. Et puis, lorsqu'on a à sa dispo-

sition l'univers depuis sept mille ans, on ne peut quand même pas être obsédé par ce qui se passe dans la seule année 1940.

Parce qu'elle est preuve de caractère. Ce corps incombustible qui, environné de flammes, garde sa consistance et sa figure, s'il est l'homme, c'est bien. Et il n'y a aucune raison, aucune, pour qu'un remue-ménage de faits, petits et grands, nous fasse abandonner notre rôle d'ici-bas, qui est notre perfectionnement.

Parce qu'elle sert la patrie, si celui qui la possède le veut. Un ancien nous a dit que le dormeur même, en dormant, collaborait à l'ordre de l'univers. Cela veut dire, sans doute, que son sommeil est la préparation nécessaire de son action. Pareillement, la liberté d'esprit est l'hygiène, l'aération, ce que Gallieni appelait le « bain de cerveau », qui permet de voir clair et, partant, d'agir comme il faut. Elle fait de l'individu cette même *maison en ordre* que doit être la nation. Je viens de citer Gallieni. Lyautey, dans ses *Lettres du Tonkin*, nous raconte comment, alors que le lendemain à l'aube on doit donner le combat, il va après dîner trouver son chef, Gallieni, et l'entreprend sur cette affaire. « Laissez donc le service, coupe Gallieni. Toutes les dispositions sont prises. Maintenant nous n'avons plus qu'à penser à autre chose. » Et il sort de la poche de sa capote un roman de d'Annunzio. Qui prétendra que Gallieni était indifférent à l'action grave dont une nuit seulement le séparait ? Évidemment, il y a une façon mesquine de voir les choses, qui peut faire dire : « Quoi ! Gallieni allait engager la personne et le nom de la France, et il lisait d'Annunzio ! Quoi, Gallieni savait que le lendemain il y aurait des Français de tués, que peut-être même, en cas d'échec, la plus grande partie des siens seraient massacrés, et il lisait d'Annunzio ! » Mais ceux qui voient de plus haut pensent au contraire que par sa liberté d'esprit Gallieni servait la France. C'est parce que Gallieni, à quelques heures d'un combat, lisait d'Annunzio, qu'il

était Gallieni, et c'est parce qu'il était Gallieni que, vingt années plus tard, il sauvait Paris et la France.

Et enfin, je serais incomplet si, à toutes ces raisons pour quoi la liberté d'esprit nous est bonne, je n'en ajoutais pas une, qui a bien sa valeur. Dans une de ses allocutions, qu'on peut sans flatterie tenir pour remarquable, prononcée le 11 octobre, le chef de l'État nous a incités à sauvegarder en nous l'héritage gréco-latin. Je ne sais s'il s'agit des études classiques, ce qui ne serait qu'une question de programme, ou s'il s'agit de nous rapprocher un peu de ce qui fut réellement l'essence de la civilisation antique, qui nous est aujourd'hui fort étranger, et beaucoup plus encore que nous ne le pensons, mais je répète qu'en ce cas il n'y a rien de plus solide, dans toute la morale des Grecs et des Romains, que l'enseignement de la liberté d'esprit.

Tels sont quelques-uns des caractères de cette liberté d'esprit, dont nous avons plus besoin, selon moi, que de compassion mutuelle; le monde moderne s'occupe beaucoup trop du malheur d'autrui. Et elle possède encore un caractère, qui déborde tous les autres. Nous sommes à une heure où chacun de nous en particulier, nous devons ravir à la fortune contraire sa victoire. C'est bien assez d'avoir été vaincu, en tant que nation, dans ce qui ne dépendait pas de nous, sans l'être encore, en tant qu'individu, dans ce qui cette fois dépend de nous. Or, rien n'est plus victorieux que la liberté d'esprit. Elle a quelque chose de solaire, elle a la force du soleil, qui perce et écarte les nuages, et qui fait tomber la vague. Elle refuse, en notre nom, que nous nous soumettions aux objets qui nous sont étrangers. Elle est la victoire sur tout : sur le monde extérieur, et sur soi-même. Elle est le type même de la victoire.

. . . .

. . . .

HENRY DE MONTHERLANT.

POÈMES

Signes pour voyageurs.

Voyageurs des grands espaces
lorsque vous verrez une fille
tordant dans des mains de splendeur
une chevelure immense et noire
et que par surcroît
vous verrez
près d'une boulangerie sombre
un cheval couché dans la mort
à ces signes vous reconnaîtrez
que vous êtes parmi les hommes.

Le Murmure.

Quel fonctionnaire inconnu
n'aimant plus que l'herbe et la ronce
et quelque vieux ruisseau pourpré,
rentre chez soi
méditant le pur et l'impur
revoyant gantée la maîtresse
d'une ancienne villégiature?
Craquants corsets
dents de louve et mains jointes
ne laissent plus qu'un immense murmure.

Le Renard.

Dans nos nuits parfois rôde un renard
qui sur la terre dormante
cherche un vivre hasardeux,
frôlant la feuille sucrée
et d'un long rêve de rapines
d'enfance et de honte
empli pourtant des mystères du pain chaud
et du feu ardent des chaumières
l'on s'éveille la gorge altérée.

La Mère.

Sa jeunesse fut trouble et hautaine;
aux cuisines rougissent des pelles
pour caraméliser
les sucres;
l'on casse dans le bol les œufs
pour dorer les gâteaux du soir.
Elle regarde ces longs apprêts
tandis que ses fils s'enveloppent
des dépouilles lamées de ses robes anciennes
qui servent à leurs jeux solennels.

L'Enfant au Panache.

Ah ! que la côte est fée
quand on la monte un soir
porteur à son chapeau, un grand chapeau d'été
d'un panache illusoire
à la couleur cendrée,
dans l'âge de sept ans, un soir illuminé.

Le panache était fait d'une herbe des fossés,
le vent laissait flotter
des boucles surannées,
les branches se choquaient dans la froide mêlée
et le rassasiement
faisait au bois dormir les petits de la laie.

IMAGES DE LA TERRE.

Les espèces sans lassitude se reproduisent :
oiseaux de mer, serpents, insectes miroitants;
le bois parfois résonne
de coups de fusil sourds :
chasseurs aristocrates d'un monde finissant,
j'ai vu leurs habits rouges saigner au fonds du temps
pluvieux et mordoré;
la trahison germait au cœur des dulcinées,
le boulanger riait dans la bourgade sombre
mangeant son pain beurré
abandonnant naïf aux pages de l'histoire
la jeune reine pleurante devant de hauts miroirs.

JEAN FOLLAIN.

CAÏN ET ABEL

(Suite.)

La nuit suivante, il se réveilla en sursaut. La clairière lui était apparue en songe, il s'y était reposé plusieurs heures, la tête dans l'herbe, mais il ne se souvenait plus des détails, ni des couleurs, ni des parfums de feuilles et d'eaux. Immobile dans sa couchette, il réfléchit à toutes choses obscures, puis décida de gagner sans bruit la forêt. Comme il se levait, son père pénétra dans la pièce.

— Debout, Caïn, cria-t-il joyeusement, nous partons.

Ensemble, ils avaient attelé le cheval et la voiture avait roulé tout le jour. Pendant quelques heures, assis derrière la roulotte, les jambes pendantes, il avait tristement regardé la forêt s'éloigner avant de rejoindre son père qui tenait le cheval par la bride.

— Où allons-nous, papa?

— A Bourges et aux environs, mon garçon. C'est la saison d'automne. J'espère que nous allons beaucoup travailler, n'est-ce pas?

A partir de ce jour-là, et jusqu'au cœur de l'hiver, ils allèrent de ville en ville, de village en village, jouant presque tous les jours et se déplaçant la nuit. Caïn ne perdit pas une minute. Levé bien avant l'aube, il se couchait en même temps que son père. Chargeant et déchargeant la voiture, dressant la tente, soignant le cheval, répétant son numéro de trapèze, collant des affiches manuscrites sur les murs des villages ou les arbres des places, on ne le voyait jamais en repos. Il grandissait. Ses mains se faisaient plus dures,

ses gestes plus précis et ses yeux brillaient de convoitise. Il semblait travailler pour son plaisir, mais le soir il surveillait les entrées et comptait la recette en compagnie de son père. Les pays qu'ils visitaient étaient toujours en fête. On tirait des feux d'artifice. On dansait sur des estrades décorées de branches et de feuilles en guirlandes. Plus d'une fois, tandis qu'il redescendait de son trapèze et faisait la quête en maillot collant, les yeux vifs d'une fille de la campagne se fixèrent sur lui, mais il n'y prit pas garde: il n'éprouvait pour les femmes aucune curiosité, il les considérait comme des bêtes et il les méprisait toutes, sans même les regarder. Un soir, ils rangeaient une fois de plus leur pauvre cirque, quand son père s'assit un instant et le considéra longuement, avec un sourire :

— Tu es un homme, maintenant, Caïn, dit-il.

— Peut-être, répondit l'enfant.

A la vérité, il ne le savait pas encore. Parfois, la nuit ou même en plein midi, couché dans la voiture ou debout sur son trapèze, la tête tout près du ciel de feuillage des petites places villageoises où à cette heure profonde du sommeil où les bêtes elles-mêmes retiennent leur souffle, l'image de la clairière perdue se dressait en son cœur avec une netteté presque insoutenable, mais il la chassait aussitôt. Entre les songes et la vie réelle, dense, à chaque minute éprouvée et gagnée, il avait choisi, voilà tout. Un homme? Peut-être si c'est cette chose insensible et dure qu'on appelle un homme. Mais à quoi bon penser? Cela aussi, il se l'interdisait avec rage. Il serrait d'abord les poings, dans ces moments-là, puis souriait à sa victoire. La rude caresse des cordes dans ses paumes, lorsqu'il halait les toiles, le jeu de ses muscles lorsqu'il travaillait à dix mètres du sol, le danger, la précision de ses réflexes, le frémissement, en bas, de cette foule pesante un moment tirée hors d'elle-même, tout cela ne valait-il pas mieux que les songes? Adam le regardait avec amitié. Son indépendance croissait avec son zèle. Parfois, le soir, sous pré-

texte d'aller soigner le cheval, il se levait sans bruit et faisait quelques pas dans la nuit.

Il se voyait encore, sur une esplanade de campagne, solitaire, marchant à grands pas vers la fontaine communale pour y tremper ses lèvres. La terre endormie reposait près de lui, sous ses pas, comme une maîtresse confiante. Il la foulait, il la caressait du regard comme un conquérant. Ses quatorze ans pouvaient le porter bien au delà de tous les regards du monde. Penché vers le miroir d'eau, il apercevait son visage dur et lisse comme un caillou, et ses deux mains qui étreignaient la pierre communale pouvaient s'étendre encore, s'ouvrir et se refermer sur le monde. Il aimait laisser son image dans l'eau, comme l'empreinte d'un maître, puis revenir à pas lents vers la roulotte en réfléchissant à lui-même. « Je suis un voyageur sur la terre, pensait-il, mais je me sens chez moi partout et toute la terre m'appartient. Ne suffit-il pas de marcher, de se battre et de gagner pour conquérir ? Je gagnerai. Caïn, mon cher Caïn, tu porteras tes pas bien plus loin que ce vieil Adam, qui se tasse, qui halette au moindre effort, et tu seras à jamais victorieux. »

Quand l'hiver eut planté sur toute la campagne avoisinante ses tentes de toile blanche, la voiture dut s'arrêter au bord d'un chemin, pour plusieurs mois. A quoi bon marcher plus longtemps ? Le calendrier des fêtes patronales s'épuisait, on donnerait une représentation pour Noël, peut-être une autre pour l'année neuve, puis, au premier dégel, le travail des champs rassemblerait son monde. La roulotte se fixa aux premières maisons d'un bourg, comme une barque fragile au rocher, sur les bords du Cher. Ainsi, Ève pourrait visiter l'épicier et la mercière, Adam pourrait pêcher, braconner dans la plaine et dans les taillis, s'attabler à cette guinguette abandonnée par les clients de l'été, en compagnie de quelques manilleurs.

Quant à Caïn, il se sentit d'abord très seul, et triste. Son père ne parlait plus que de cartes, de dés et de bouteilles.

La prochaine campagne de printemps, trop lointaine encore, ne troublait pas son repos. Il se levait tard, s'étirait longuement, ne sortait guère que pour aller « siffler » quelque verre d'alcool, sous le moindre prétexte.

— Il y a temps pour tout, disait-il en souriant. Caïn, un homme doit tenir sa place partout, à l'auberge comme au travail. Allons, viens, mon petit...

Il buvait vite, comme à regret, puis il s'enfuyait, laissant le facteur, le cantonnier et le maître nageur de la baignade d'été. A trois cents mètres de la roulotte, dans une grange abandonnée, il avait dressé ses trapèzes et il travaillait sans relâche, jusqu'au moment où la sueur baignait sa poitrine et où le souffle lui manquait. Seul, sans filet, il bondissait d'une barre à l'autre, réglant peu à peu le moindre jeu de ses muscles sur une cadence qu'il sentait quelquefois, juste avant de commencer ses exercices, ou quand, épuisé, il se laissait tomber, les tempes battantes, sur une botte de paille. Oh! il le savait maintenant, il n'était pas intelligent, pas artiste pour un sou, à cette époque. Non, il ne pressentait, il ne devinait rien. Une sorte d'obscur instinct guidait parfois ses gestes, voilà tout, mais cet instinct de bête ne surgissait en lui que lorsque l'effort bandait ses muscles, tirait le sang de son cœur, le répandait sous son crâne dur, derrière ce front obtus aux cheveux plantés raides comme des crins de cheval. Il lui fallait s'échauffer, serrer en sa peau mille douleurs, une grande souffrance, une grande lassitude, comme du gibier dans un sac, pour sentir cet instinct sourdre en lui, guider un instant ses gestes, puis s'envoler comme un oiseau rapide.

« Caïn, pauvre Caïn, se disait-il, tu es nu comme un désert. »

Quand on se sait un désert, il faut d'abord se faire jardinier. Chercher l'eau, la faire sourdre des entrailles de la terre, l'organiser en rigoles rafraîchissantes à travers les sables, féconder cette croûte ingrate et mouvante;

et puis planter, sarcler, biner, rassembler les pierres en tas, veiller à tout, l'œil toujours ouvert, le cœur attentif aux premières pousses. Caïn se fit jardinier de lui-même. Durant des semaines, il ne quitta pas la grange aux agrès. Il se pencha sur sa propre terre. Des profondeurs de son corps, il fit jaillir les sources fécondantes. Il les disciplina, les dompta, les porta jusqu'aux rameaux fragiles de ses doigts. Bientôt il surent se refermer sur la barre sans faiblesse. La vie secrète circulait en eux; il les regarda comme un jardinier, l'été venu, contemple l'épanouissement de ses fruits et s'en étonne. Alors, il voulut étendre ses conquêtes. Il appela son frère. L'enfant s'assit dans un coin de la grange, sur une pierre tombée du mur. Ses cheveux avaient la couleur de la paille et des lumières dansaient dans ses yeux. Entre les tuiles disjointes, des rais du soleil glacé d'hiver filtraient jusqu'à lui. Il regarda tout sans rien dire, un sourire innocent sur les lèvres. Quand Caïn redescendit, Abel se jeta dans ses bras :

— Bravo, je suis content, dit l'enfant, d'une voix douce.

Caïn le repoussa très vite :

— A ton tour, maintenant, dit-il. Il faut préparer la prochaine saison.

Dès lors, Abel accompagna son frère. Chaque jour, il dut travailler, lui aussi, avec une persévérance têtue dont il ne ressentait pas le besoin. Chaque jour, au trapèze, Caïn exigeait de lui des exercices plus difficiles, des sauts prodigieux, des coups d'audace qu'ils préparaient avec minutie. L'enfant semblait se jouer du danger. Un sûr instinct guidait ses gestes. Une grâce étrange, précise, habitait son corps. Parfois, Caïn le regardait avec surprise. Jaloux? Non, la jalousie ne mordait pas son cœur. Son œil, simplement, cherchait à percer ce mystère sans cesse renaissant, jaillissant, d'une adresse insensée. Sous la naturelle perfection des mouvements de son frère, il devinait

une autre puissance, un privilège, un don gratuit. La main d'un dieu? Peut-être... Un jour, entre deux poutres vermoulues, il tendit une corde métallique. D'une perche, il fit un balancier et le plaça entre les mains de son frère.

— Marche, dit-il. Allons, ne crains rien... Je te recevrai dans mes bras.

Abel marcha sur la corde raide, gracieux, léger, comme un oiseau sur un fil de télégraphe. Quand il redescendit, il souriait et ses doigts ne tremblaient pas.

— Tu n'as pas eu peur?

— Non, dit Abel. Peur? Je n'y pensais pas. (Puis joyeusement :) Tu devrais venir avec moi; c'est si drôle, là-haut. Le monde paraît plus petit et si sage...

Caïn ne répondit pas. Le calme de son frère le gênait. La curiosité et la joie se partageaient son cœur. Cette adresse miraculeuse le troublait un peu, malgré sa tendresse, mais en même temps servait ses desseins. Il imagina des exercices plus difficiles, plus périlleux encore. Bientôt, le bruit que deux jeunes acrobates travaillaient dans une grange abandonnée se répandit dans le village. Des yeux d'enfants jaillirent comme des sources entre les planches disjointes de la porte. Ils s'enhardirent peu à peu, s'infiltrèrent entre les pierres branlantes, se glissèrent entre les bottes de paille comme des serpents. Les jours suivants, chaque après-midi, des jeunes filles emmitouflées les accompagnèrent. Elles s'asseyaient dans le foin et s'entretenaient parfois à voix basse. Le visage dur de Caïn les effrayait un peu, mais elles souriaient à Abel. L'enfant n'osait leur répondre mais les regardait avec gratitude. Un jour, l'une d'elles — la plus jolie, cette Parisienne qui soignait là, Dieu sait quelles aventures — l'appela d'une voix douce. Caïn parti, l'enfant répondit à son appel. Elle caressa lentement ses cheveux blonds, embrassa ses joues lisses comme des pommes fraîches et glissa une main furtive sous le maillot qui couvrait son étroite poitrine.

— Tu es un beau petit homme, dit-elle en souriant.

Quand Caïn rentra, il les trouva ensemble, assis l'un près de l'autre. La jeune fille lisait dans la main de l'enfant un avenir qu'elle formait à sa guise.

— Tu seras aimé, disait-elle à voix basse. Dans quelques années, toutes les jeunes filles du monde voudront t'embrasser. Suis-je sotte de t'en avertir...

— Partez, dit Caïn, le front bas, les poings serrés.

— Oh!... dit la jeune fille. On prétend que celui-ci est ton frère, mais il ne te ressemble pas. Vraiment, est-ce possible?

Et ce soir, vidant encore une fois son verre de whisky, Caïn se souvenait que le rire éclatant de cette femme s'était insinué en lui comme une lame froide de couteau. Brusquement, un flot de sang avait baigné son front. Les sources secrètes qu'il venait, durant des semaines, de chercher en lui-même, s'étaient mises à jaillir de partout. Un brouillard couvrait ses yeux quand, les poings tendus, la tête dure et basse comme une tête de bélier, il s'était précipité sur elle, l'avait renversée, prise aux cheveux et traînée jusqu'au chemin de neige.

— Va-t'en, va-t'en... hurlait-il. Et ne reviens plus.

* * *

La fille s'était sauvée sans rien dire, trop surprise de cette fureur soudaine pour élever quelque protestation. Sa haute silhouette aux vives couleurs s'était depuis longtemps estompée dans le souvenir de Caïn : il n'en restait que la trace de ses pas sur la neige, cette piste noirâtre par où, d'un seul coup, en quelques minutes, toutes les femmes s'étaient à jamais éloignées de son cœur.

Caïn n'était pas jaloux d'Abel, il était jaloux du monde, tout courbé, tout tendu vers lui — jaloux comme un jardinier de ses plants, comme on dit d'un paysan qu'il est jaloux de sa terre. En lui, l'avarice du présent, l'avidité de

l'avenir obéissaient à une loi obscure et sans faiblesse dont il n'était pas le maître. Le paradis terrestre n'existait plus, la terre promise n'existait pas encore, rien n'existait que le sol où il posait ses pas et nulle autre espérance ne le visitait que celle qu'il tirait de sa propre force. Homme dur et farouche, tel avait été le souhait désenchanté de son père, telle était l'étoile noire qui, dans cette grange abandonnée, silencieuse et solitaire, était venue le chercher, posée sur son front bas, pour le conduire vers son destin.

A partir de ce jour-là, les saisons de sa vie passaient dans son souvenir comme les chevaux de bois d'un manège forain. La grâce d'Abel, son inconscience du danger jointes à son propre entêtement forcèrent la réussite. Dans les villages et les villes, des foules toujours plus denses entourèrent leurs agrès. Ils achetèrent une tente pour se préserver de la pluie et décourager les « resquilleurs ». L'année suivante, ils remplacèrent la voiture branlante par une roulotte automobile. Elle sentait si fort la peinture, dans les premiers temps, qu'Adam ne voulait pas y coucher. Il s'installait au-dessous, le nez dans l'herbe, en compagnie du chien. Ève avait choisi les meubles et les rideaux. Elle s'y plaisait. Un jour, elle avait même serré le front de Caïn contre son sein généreux.

— Nous te devons tous beaucoup, mon petit, avait-elle dit dans un sourire.

Le jeune homme s'était échappé, sans répondre. Non, personne ne lui devait rien. Il travaillait pour le plaisir, voilà tout, et pour personne. Le travail était sa loi. Il en sentait l'impérieux besoin, le doux frémissement, la possession magnifique, en chacune de ses fibres. Que de choses lui restaient encore à accomplir! Il les avait accomplies. Engager d'autres acrobates, des clowns, des musiciens, un dompteur, un M. Loyal qui n'eût pas l'air d'un faux jeton! Il les engagea tous, l'un après l'autre, à mesure que l'argent rentrait en caisse. En dix ans, l'humble roulotte devint un cirque : dix voitures, des fauves, une écurie, des écuyères,

cette caravane brillante et joyeuse qui se jetait sur les villes comme une armée conquérante. Rouges des costumes, lumières des projecteurs, éclats des cuivres, poussière dorée de la piste, rien de tout cela ne grisait Caïn. Ferme, lucide, têtu, chaque soir il comptait la recette, faisait le point, dressait ses plans de bataille. La nuit tombée, comme un général ambitieux, inaccessible au vertige du triomphe, il prenait le temps de la réflexion. Son numéro fini, il revêtait toujours ses habits d'autrefois, jeune acrobate avide et famélique, et s'égarait dans la campagne ou les rues affreuses de quelque ville provinciale, tête basse et cheveux au vent. Seul, pas à pas, il se retrouvait. La nuit le couvrait, le pénétrait comme une onde légère. Personne ne le reconnaissait. Éteints les projecteurs, ses muscles seuls, agiles et durs, attestaient son identité. Il était, lui, Caïn, pas un autre — et chacun l'ignorait. Comme il avait goûté ces minutes d'orgueilleuse solitude... Seul, toujours plus seul, il menait sa barque, il avançait dans la vie comme un rameur sur un courant rapide.

Il s'en souvenait encore : Adam ne suivait pas. Vieil homme fatigué, rompu par quelque aventure mystérieuse dont il gardait jalousement le secret, il haletait dans le sillage de cette caravane. Le sable l'étouffait. Présent partout, à la caisse comme aux écuries, dictateur sans responsabilité, gueulard, vindicatif et sentimental, à soixante ans il en paraissait plus de cent vingt. Un rire d'écuyère, une maladresse de porteur déchaînaient sa colère. Il s'emportait pour un rien, puis s'excusait gauchement, avec des larmes dans les yeux. Le vieux trappeur barbu, sec et rugueux comme un tronc, était bien mort. La réussite, la fortune, une certaine mollesse de sa vie neuve, l'avaient tué. Rasé de près, vêtu de drap fin, un œillet à la boutonnière, il se montrait sur les promenades des villes, s'attardait aux cafés-glaciers, serrait des mains, invitait des maires à sa table, suivait les jolies filles ou parcourait le camp de toiles et de planches avec la dignité d'un chef arabe. Par-

fois, son fils lui faisait de respectueuses remontrances :

— Père, nous dépensons beaucoup trop d'argent...

Il regardait Caïn en souriant et haussait les épaules.

— L'argent, l'argent ne compte pas, mon petit, disait-il. La vie seule importe... et je veux vivre.

Certains jours, il sombrait dans la mélancolie. Alors, quand le cirque faisait relâche, il renvoyait la petite danseuse qui, depuis quelques semaines, était sa maîtresse, et se réfugiait, tout seul, dans l'arrière salle d'une brasserie. Assis sur une banquette de moleskine, le front bas, le regard perdu vers quelque inaccessible pays, il restait là durant des heures, sans un mot, environné de fumée et du murmure indistinct des buveurs. Il s'enivrait, peu à peu, pour oublier ce qu'il avait perdu par sa faute, ce qui était perdu pour toujours. Un soir, le cabaretier dut le ramener jusqu'à la roulotte. Il marchait droit, très digne, en silence, mais il semblait qu'il n'avait plus sa tête.

— Monsieur, expliqua l'aubergiste à Caïn, je me disposais à fermer boutique quand je le trouvai à demi endormi sur la table. Il prononçait des mots sans suite. Quels mots ? Attendez : je crois bien qu'il parlait de bonheur et... de paradis terrestre. Oui, de paradis, croyez-vous ?

L'homme éclata d'un gros rire. Adam se laissa coucher comme un petit enfant qui, las de ses jouets, attend la visite du marchand de sable. Caïn congédia le cafetier et s'assit au chevet de son père. Ils étaient seuls. Ève était au bal de la Préfecture, en compagnie d'Abel.

— Que disais-tu ? demanda-t-il à voix basse.

Le vieillard fit entendre un grognement. Au loin, dans le camp, un serviteur jouait de l'harmonica. Des chevaux entravés sous les arbres de la fontaine hennissaient aux approches de la nuit. « Hoo, hoo », disait le garçon d'écurie.

Caïn se pencha vers la couche :

— Allons, parle, réveille-toi. Que disais-tu ? répéta-t-il en le secouant.

— Rien... rien, dit Adam d'une voix lente et pâteuse.

Seulement, autrefois, bien avant ta naissance, ta mère et moi habitions un pays plein d'oiseaux... de fleurs et d'orangers. Est-ce bête, n'est-ce pas? J'y pensais cet après-midi et figure-toi que je n'en retrouve plus même le nom dans ma mémoire.

Ses yeux, à demi effacés par les ans, se tournèrent vers son fils.

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas, dit-il. Demain, je le retrouverai, bien sûr, et je t'y conduirai, mon petit. Laisse-moi dormir, maintenant.

— C'est tout?

— Oui, c'est tout. Un pays plein de fleurs...

Les lourdes paupières s'abaissèrent. Il se tut. Caïn eut un geste d'impatience et sortit très vite. On le vit marcher à grands pas à travers le camp, réveiller les porteurs, cogner aux volets des voitures.

— Debout, nous partirons à l'aube. Debout, tous..., criait-il.

Sa décision était prise maintenant. Il ne fallait jamais de halte trop longue : quelques heures pour reprendre haleine, soigner les chevaux et en route. Depuis plusieurs semaines, il sentait que sa famille ne le suivait plus. La fortune lui tournait la tête. Ève ne songeait qu'au plaisir et Adam vieillissait. Il divaguait maintenant, comme un ivrogne. Tant pis : on l'emporterait dans la ronde comme un bagage encombrant, ce vieil ancêtre radoteur. « Des pays sans nom! Des orangers! Fallait-il retomber en enfance pour resssuciter cette vieille histoire de la clairière... » Non, plus de clairières, plus de repos. En route, jouer chaque jour, grandir, gagner.

— Debout, feignants!

Il avait pris un fouet d'écurie, et faisait mine de fouailler ses valets. Ils élevaient les bras devant leur visage, comme des enfants peureux. Les chants s'étaient tus. L'harmonica s'était tu. Il se retourna. Déjà on amenait les toiles. Il n'y avait pas un souffle de vent, mais de grosses gouttes de pluie

s'écrasaient sur le gravier de l'esplanade. Le ciel virait au noir, des nuages d'orage s'amoncelaient sur le cirque. Un instant, Caïn demeura immobile, le front levé, puis il se dirigea vers la ville. Des gens couraient dans les rues comme des oiseaux effrayés. Des rires fusaient. Le tonnerre grondait au loin. Aux terrasses des cafés, sur la grand'place, des garçons rentraient les chaises de rotin et relevaient en hâte les toiles. Caïn gravit le large escalier de pierre de la Préfecture. Une musique joyeuse filtrait à travers les hautes fenêtres. Il bouscula l'huissier, traversa le salon illuminé, rejoignit Abel qui dansait en compagnie d'une jeune fille aux cheveux blonds.

— Il faut rentrer, dit-il, nous partons cette nuit.

— Oh! dit la jeune fille.

Elle se serra contre son jeune cavalier. Abel parut très triste, mais il se dégagea doucement et suivit son frère. Ensemble, ils cherchèrent leur mère, entre les couples qui leur souriaient au passage. L'orage semblait exalter les danseurs. Une flamme joyeuse s'élevait dans leurs yeux. La fraîche haleine de la pluie filtrait sous les portes, caressait les épaules nues des femmes qui, soudain tirées de la torpeur des jours, frissonnaient de froid et de plaisir. Ève était au buffet. Assise sur un haut tabouret, une cigarette entre les doigts, elle vidait une coupe de champagne en compagnie de plusieurs jeunes gens. Une robe légère découvrait à demi sa gorge, à peine épaissie par l'âge. Elle avait quarante-quatre ans. La chair brune et nacrée de ses bras ressemblait à une terre féconde, au matin, encore moite de la rosée du ciel.

— Venez, mère. Nous partons, dit Caïn à voix basse.

Elle éclata de rire, secoua ses cheveux en un geste de petite fille qui faisait mal.

— Nous partons? Et pourquoi, s'il te plaît?

— Le cirque lève le camp, dit Caïn d'une voix brève.

Il la prit au poignet, l'entraîna malgré sa résistance. Elle cherchait Abel du regard.

— Abel, Abel, défends-moi... c'est inimaginable, criait-elle. Le cirque... quel cirque? Mon fils devient fou.

La musique redoublait de violence. Personne n'entendit sa voix. Ils sortirent. Dehors le vent s'était levé en tempête. Des rafales de pluie plaquaient leurs vêtements contre leurs corps.

— C'est inimaginable, honteux, honteux... répétait Ève.

Caïn dut l'entraîner de force, la tirer comme une épave sur une mer furieuse. Ses cheveux volaient. Ses fards coulaient sur son visage. Des mains curieuses écartaient les rideaux sur leur passage, des fronts se collaient aux vitres.

— Ce sont ces acrobates, disait-on. Drôle de famille...

Au camp, Ève s'enferma dans sa voiture. Abel aida son frère puis se rendit auprès d'elle. Toute la nuit, derrière les volets minuscules, leur lampe brilla. Caïn se débattait contre l'orage qui transformait les gestes simples de chaque appareillage en manœuvres difficiles et dangereuses. Dix fois, il passa sous les fenêtres de sa mère, le cœur gros de remords et de honte, sans se résoudre à entrer. Qui pouvait se flatter d'avoir raison contre ses parents? Il avait le sentiment de son droit et pourtant, en lui, au plus profond, là où rien ne peut plus s'exprimer clairement, il sentait qu'il venait de commettre une injustice. Autour de lui, ses serviteurs haletaient. La pluie les trempait jusqu'aux os. Les sifflets des chefs rythmaient leurs gestes. « Hoo... hiss... » Tant pis! Peut-être ne pouvait-on mener sa vie sans injustice. Il haïssait les faibles. Solide comme un rocher dans la tempête, il se dressait contre tous. On pouvait s'accrocher à lui. Les naufragés pouvaient se reposer sur le granit de son cœur.

— Formez le convoi.

Les lourdes voitures se rangèrent autour de l'esplanade. Lentement, Caïn s'assura que chaque conducteur était à sa place. A l'aube, la pluie cessa. Il s'assit dans le premier fourgon. La caravane se déroula à travers la ville

comme un long serpent, puis s'engagea dans la campagne. Une tendre lumière rose filtrait derrière les arbres. L'herbe brillait dans les prairies. Le vent s'était apaisé. Les oiseaux du matin parcouraient le ciel en chantant. Leurs ombres grises traçaient sur la terre des signes mystérieux. De nouveau, la joie vivante s'installait sur le monde. Alors, Caïn sentit, pour la première fois, qu'il était seul.

***

« Seul, voilà la vérité », murmura Caïn.

Il s'approcha de la table à maquillage et examina son visage dans la glace. Il y avait en lui quelque chose de curieusement absent, d'étranger au monde, qui éloignait la sympathie, décourageait d'avance la spontanéité des camarades, la tendresse des femmes. Seul : peu à peu, il s'était retranché du monde. Ce front bas, ces yeux obscurs, ce masque durci de travail, cette mâchoire impitoyable de fauve formaient autour de lui le cercle parfait de ces prisons rondes qui rendent fou...

Caïn baissa la tête pour échapper à son propre regard. Tout était affreusement simple... Tout s'était fait peu à peu, insensiblement, sans même qu'il pût y prendre garde. Un matin d'automne, son père était venu le trouver dans sa voiture. Pauvre vieux honhomme! en dépit de ses vêtements élégants, trop voyants même, il se négligeait depuis plusieurs semaines. Son costume de tweed portait des traces de terre et d'herbe, un œillet fané s'inclinait tristement à sa boutonnière et il négligeait de se raser, comme autrefois, au temps de leur pauvreté.

— Écoute, Caïn, tu es jeune et je t'admire... mais oui, ne proteste pas, tu t'es vraiment conduit comme un homme et je suis fier de toi. Seulement, ta mère et moi, nous sommes devenus trop vieux pour voyager. Tu comprends? Nous avons beaucoup réfléchi, tu sais...

Il se tenait humblement devant lui, un peu voûté, l'œil humide.

— Il faut prendre le temps de vivre, mon enfant, conclut-il à voix basse.

Caïn s'était décidé en vingt-quatre heures. Le cirque vendu, Adam et Ève avaient dressé leur tente au bord d'une grande route, à la sortie d'un village semblable à celui qu'ils habitaient autrefois, avant de courir le monde à la recherche de leur pain. La maison qu'ils avaient choisie ne ressemblait pas à ces orgueilleuses villas où se retirent d'ordinaire les bourgeois enrichis. Adam l'avait voulue très simple et sans confort. Ils y avaient installé les coffres et les couchettes de leur ancienne voiture. Et le dimanche la famille réunie s'asseyait autour de la table ronde couverte de la toile cirée où on lisait encore : « Dieu vous voit, Dieu vous entend, Dieu vous juge ».

Quelques semaines après cette installation, Caïn avait décidé son frère à le suivre dans la nouvelle course qu'il voulait entreprendre à travers le monde. Ensemble, durant tout l'hiver, sous l'œil fatigué de leur père, ils avaient préparé ce nouveau numéro de trapèze qui, une seconde fois, devait faire leur fortune. Quelques présentations avaient suffi à établir leur réputation d'acrobates uniques. N'unissaient-ils pas la grâce fragile à la force? Bientôt, Paris, Berlin, Budapest, Belgrade se disputèrent leur présence. Leur vie ressembla à celle des diplomates voyageurs. Palaces, trains de luxe, invitations et cette foule de jolies femmes qui, à chaque escale, se pressait dans leur loge pour demander à Abel son autographe ou sa photographie. Naturellement, Abel était le plus fêté. Leurs deux noms brillaient ensemble aux frontons des cirques, mais les plus chauds applaudissements encourageaient le plus jeune. Au début, Caïn ne s'en souciait guère. Il souriait même quand, désinvolte, Abel égarait dans leur valise quelques lettres d'admiratrices. Son esprit, son cœur envisageaient d'autres conquêtes. Puis, très vite, il comprit que le monde était beaucoup moins vaste qu'il l'imaginait enfant, jeune bohémien avide, lorsqu'il se penchait sur le miroir d'eau

de quelque fontaine de village. Toutes ces foules pressées lui étaient aussi étrangères, aussi indifférentes que le sable du désert et ne le désaltéraient pas davantage. L'étoile noire qui s'était posée sur son front, dans la grange abandonnée où il imaginait autrefois ses premiers exercices, ne guidait plus ses pas. Chaque jour, il vacillait davantage; il fallait regarder ailleurs.

— Monsieur Caïn, votre numéro passe dans cinq minutes, cria le régisseur à travers la porte.

— Merci, je le sais, dit l'acrobate avec impatience.

Il avait voulu se reprendre. D'abord, il avait décidé de s'accorder des vacances. Illusion dangereuse du repos, ce repos sans paix qui creuse encore plus profond la tombe de la solitude. Il se voyait encore, assis auprès de son frère, dans la cour ombragée de cet hôtel de Lugya. Ils venaient du Caire. Le dépaysement et la chaleur, le bonheur enfantin d'Abel, sa joie exubérante lui avaient d'abord procuré le sentiment d'une délivrance. Parfois, le matin, quelques minutes avant l'aube, il avait cru sentir en lui un joyeux battement d'ailes, mais le soleil, impitoyable comme un juge, étouffait bientôt le souffle fragile de la liberté... Il se souvenait encore des moindres détails de cette atroce journée : le pas léger du serviteur qui apportait le whisky glacé, le crissement des palmes grises au-dessus de leur parasol rayé de rouge, puis cette jeune femme qui, très doucement, s'était mise à chanter dans sa chambre — et le sourire des lèvres d'Abel.

— Lady Gort, avait dit le jeune homme.

— Tu la connais?

Un rire joyeux avait brisé la voix de la chanteuse.

— Mais oui, mon vieux, je la connais. Charmante, d'ailleurs.

Alors, brusquement, sans raison, sans vraiment aucune raison valable, il s'était senti abandonné et seul — seul à pleurer. Durant une longue minute, il était demeuré immobile dans le silence, sans forces, sans pensée. Il

attendait vaguement les larmes, mais ses yeux restaient secs comme des pierres chaudes. Il se leva.

— Viens, partons, dit-il avec violence.

— Où allons-nous ?

— En promenade là-bas (il désignait, au hasard, un point de l'horizon)... on m'a indiqué une oasis. Oui, ce sera très agréable et un peu moins morne que ce jardin de caravansérail pour vieilles Anglaises. Nous louerons des chameaux. On ne visite pas l'Égypte sans monter, au moins une fois, à dos de chameau, n'est-ce pas ?

Abel le suivit en silence. Il marchait très vite, sans cesser de parler. Dans la maison du chamelier, il se pencha sur une carte, désigna un point bleu sur la jaune étendue du désert. Une caravane de touristes venait justement de rentrer la veille. Les « nobles seigneurs » pouvaient partir avant midi. Ils marchèrent jusqu'au soir. Le balancement du chameau amusait Abel. Caïn se taisait. Il sentait un grand vide en lui, mais il n'avait plus envie de pleurer. Son esprit s'était peut-être détaché de son corps ? Il devait flotter, hautain, au-dessus de la caravane, ou jouer dans le sable, comme un enfant silencieux. Ils naviguèrent encore toute la journée du lendemain, puis ils s'aperçurent que l'eau allait manquer s'ils ne revenaient pas vers Lagya.

— Arriverons-nous bientôt ? demandèrent-ils au chamelier.

— Bientôt, peut-être, nobles seigneurs.

— Est-ce encore loin ?

— Assez loin encore, nobles seigneurs.

— En route, dit Caïn.

L'homme était impassible. Il marchait dans le sable, à la tête du premier chameau. L'eau manqua. Pendant vingt-quatre heures, ils durent cheminer la nuit, sans trêve, la gorge sèche, le corps brûlant de fièvre. Une sorte de rage animait Caïn.

— Nous reposerons-nous un moment, seigneur ? demandait le chamelier.

— Non, non, en route... criait Caïn. Ah! tu voudrais nous faire crever dans ton foutu désert. En route...

Bientôt l'eau leur apparut comme une chose irréelle, miraculeuse, qu'ils n'atteindraient jamais. L'esprit de Caïn avait regagné son corps fiévreux et il pensait que toute sa vie ressemblait à cette course à travers le désert...

Comme il avait eu soif!... Et cette soif ne devait plus le quitter. Depuis Lagya, deux ans passés déjà, mais il en sentait encore la brûlure, dans sa gorge et dans sa poitrine. La soif de Caïn ne pouvait s'apaiser avec de l'eau. Nulle source, nulle puissance au monde ne pouvait l'étancher. Il avait tout tenté, tout essayé en vain. Sourire comme Abel? Le sourire grimaçait sur ses lèvres. Tendre la main aux hommes? Les femmes le regardaient attentivement, puis se détournaient de lui. Une fois, une seule fois, à Vienne, un soir qu'il errait sur le Ring, une jeune femme s'était abattue contre lui, comme une feuille morte que le vent chasse.

— Emmenez-moi, monsieur... Je vous expliquerai plus tard.

Elle l'avait conduit dans une boîte de nuit. Il n'osait croire à son bonheur. Était-ce enfin la grâce qui, après avoir conduit pendant vingt ans les pas d'Abel, se posait sur son front? Avec quelle joie il s'apprêtait à la recevoir! La jeune femme se glissait contre lui. Des yeux, elle suivait un danseur.

— Embrasse-moi, mon chéri... dit-elle. (Puis, très bas :) Il nous regarde.

Non, une sorte de malédiction pesait sur lui, depuis son enfance — depuis ce jour, peut-être, où il avait cru découvrir le paradis terrestre. « Dieu nous voit, Dieu nous juge », disait la toile cirée d'autrefois. « Oui, Dieu nous juge, Dieu nous maudit, pensa Caïn. Sa main choisit et s'appesantit sur les têtes qu'elle a élues... »

— Bonsoir, me voilà, dit Abel, ouvrant la porte.

Il s'habilla très vite, se maquilla en hâte, et se tourna vers son frère :

— Eh bien, tu m'en veux? Tu vois, je suis prêt. Ah! qu'as-tu, mon pauvre vieux?

— Je ne t'en veux pas, dit Caïn. Et je n'ai pas besoin de ta pitié.

Ses doigts s'enfoncèrent dans la serge rouge qui couvrait le divan. On entendit encore une longue vague d'applaudissements qui déferlait sur la piste et venait mourir dans leur loge. Puis il y eut un long silence et, enfin, le régisseur frappa trois coups discrets contre la porte.

— Entrez, dit Caïn.

L'homme fit un pas, puis s'arrêta, soudain immobile. Une expression de surprise et de tristesse se peignit dans son regard. Peter le suivait, mais lui aussi demeura immobile, sans rien dire. Enfin, le régisseur s'inclina :

— C'est à vous, monsieur Caïn, dit-il d'une voix sourde.

Les deux acrobates se levèrent et gagnèrent la piste.

***

Il y eut un grand cri. Peter regarda le régisseur, puis ils baissèrent la tête et descendirent à leur tour vers la salle. Abel était encore étendu dans la sciure, les yeux ouverts, les membres mous, comme un pantin cassé. Il ne vivait plus, mais il souriait encore.

L'inspecteur qui mena l'enquête d'usage conclut à un accident. Mais ce crime devait « tenir l'affiche » pendant plus longtemps que le numéro, pourtant sensationnel, des deux acrobates.

ROBERT FRANCIS.

STEFAN GEORGE

Nous avons tous le sentiment que la crise de notre époque dure déjà depuis une cinquantaine d'années. Les luttes matérielles n'ont été que le reflet de la crise intérieure, que nous pouvons peut-être concevoir comme une crise de la croyance dans ses sources les plus profondes. L'homme voit chanceler les fondements de son existence, Amour, Naissance, Mort, Action. N'ayant plus d'attitude naturelle, il n'en trouve pas non plus à adopter devant ces faits qui deviennent des problèmes.

Le poète allemand Stefan George se place, pour ces raisons, avec très peu de poètes européens, au tout premier rang, parce qu'il a consacré sa vie à la recherche de Dieu. Il nous montre la voie vers la divinité par les lignes pures de son art.

Pas plus qu'à un autre, il ne lui fut dévolu de prononcer tout de suite les paroles les plus chargées de sens. La première partie de son œuvre consiste en des essais, des recherches, où parfois il se perd bien loin dans les détours de l'artifice, et nous ne réussissons qu'avec peine à l'y suivre. Mais, après qu'il a dans sa période de maturité renoncé aux figures recherchées, il se présente à nous dans tout son génie de poète et de prophète.

Sa vie et son caractère sont le miroir de sa volonté de poète. Il naquit en 1868; il était fils d'un vigneron de Büdesheim, près de Bingen sur le Rhin, la région des vins les plus fameux. Il s'est toujours prévalu de son origine rhénane, sur ces bords qui dessinent une figure de

l'héroïsme, et, malgré tous ses efforts de pureté linguistique, il a toujours gardé un léger accent qui rappelle le charmant dialecte de son pays. On se sert encore aujourd'hui du pont romain qui traverse la rivière de Büdesheim; partout on trouve des vestiges de la domination romaine; Trèves n'est pas loin, cette ville où l'empereur romain Constantin avait sa résidence. C'est dans cette partie de la vallée du Rhin que les Romains ont laissé les traces les plus profondes de tout le Nord-Ouest de l'Europe. George témoigne de cette influence dans sa jeunesse d'une façon assez curieuse, lorsqu'il se crée pour lui-même sa « lingua romana », une langue à lui, mélange de latin et d'espagnol. Cette étrange création lui a servi pour ses premiers essais poétiques. D'autre part, nous tombons à chaque pas dans la province natale de George sur des vestiges du moyen âge. Les cathédrales romanes de Mayence, de Worms et de Spire, les châteaux et les chapelles gothiques entre Spire et Cologne réveillent le souvenir du Saint-Empire Romain Germanique qui, grâce à George, est devenu un sujet favori d'études pour ses disciples.

Histoire et linguistique étaient ses passions. Déjà à l'école il se plaisait à traduire les poèmes de Dante et de Pétrarque. Il avait le bonheur de trouver un appui bienveillant de la part de son père, même si le vieux paysan ne pouvait pas suivre toutes les idées et tous les enthousiasmes de son fils. Plus tard, George s'est toujours souvenu avec tendresse et reconnaissance de la bonté de son père, et il a dit qu'il y avait en lui quelque chose de divin.

Le sentiment exceptionnel que George avait de la forme l'a poussé, dès le début de sa carrière poétique, à introduire des modifications dans la langue allemande. Car par la seule rigueur de la forme l'homme peut parvenir à la révélation de la plus haute vérité, à la connaissance de Dieu.

Il commençait à écrire à une époque où les tendances

de la littérature étaient toutes au naturalisme. La forme était complètement négligée, l'art voyait son but dans une imitation superstitieuse de la nature. Rappelons-nous la manie de Zola de noter tous les détails de la vie, ou les précurseurs fameux du naturalisme allemand, Arno Holz et Johannes Schlaf, dont la pièce *la Famille Selicke* imite le déroulement de la vie quotidienne dans ses plus infimes mesquineries. George ne voyait là-dedans que de la décadence, une dangereuse déchéance de l'art, avili au niveau des gestes humains les plus enchaînés.

George ne cherchait pas ses maîtres et ses compagnons de lutte parmi les naturalistes contemporains. Dante et Pétrarque étaient les grands maîtres de son art. Baudelaire était le modèle du poète qui sait souffrir pour son art.

George commença tôt à voyager, et à Paris il fut présenté à Mallarmé, dont les paraboles poétiques, rue de Rome, firent sur lui la plus profonde impression. Dans le Symbolisme George voyait le mouvement artistique qui menait les poètes à se sacrifier pour la Beauté pure.

Ses traductions des *Fleurs du Mal* sont les meilleures qui existent en allemand; elles prouvent la profonde affinité spirituelle de George et du maître français.

George se dresse contre le renchérissement de grossièreté de son époque, et demeure l'image précise de l'artiste qui ne se laisse pas détourner par les fausses nécessités de la vie vulgaire. Au contraire, il veut étendre le domaine de la beauté à la vie quotidienne, bien loin de permettre au train train d'exercer la moindre influence sur la pensée et sur l'art. La beauté seule possède force et pureté, et a le droit d'exister. De ses disciples, il exigeait des sacrifices très durs pour arriver à la beauté, même dans la vie matérielle, cela a donné un caractère particulier à son influence.

La poésie ne se conçoit pour lui que sur un canevas immaculé. Son ami et disciple, le peintre Melchior Lechter, créa pour son usage exclusif des caractères spéciaux

d'imprimerie. C'est le poète lui-même qui fixait le type de la reliure et du papier pour ses œuvres, de même que la décoration des salles où il donnait lecture de ses poèmes.

Plus importants que ces manifestations extérieures de ses exigences formelles sont ses essais de réforme linguistique qui vont de pair avec sa recherche des symboles difficiles. Dans sa jeunesse, cette recherche se perdit dans l'abus. Dans l'orthographe, il abolit les majuscules, sauf au début des vers et pour les mots les plus importants. Ses volumes sont en général divisés en trois parties, chaque partie elle-même en un nombre symbolique de poèmes.

Dans ses premiers poèmes, qui datent de l'année 86-87, il parle de son éveil à l'amour; c'est encore un très jeune homme qui parle, il décrit sa vie privée de beauté jusqu'au moment où lui apparaît la femme aimée :

Ich wandelte auf öden, düsteren Bahnen,
Und planlos floss dahin mein leben (1);

et ensuite il trouve un de ses premiers beaux vers qui annonce déjà les grands symboles de sa maturité :

Und liebe pflanzte ihre fahnen (2).

Mais aussitôt il parle de déceptions, et dans un autre poème de l'oubli; il semble encore peu sûr de ses sentiments, et torturé par le doute, n'osant croire à la certitude de sa vocation poétique,

Das können ist die frucht des reichsten segens (3).

Le caractère des images s'oppose nettement à l'expression des naturalistes; par exemple le poème *Initiation* parle de « voiles de gaze couleur de lune » :

(1) *J'errais par la solitude des routes obscures*
et ma vie sans dessein allait se perdant.
(2) *Et l'amour planta ses oriflammes.*
(3) *Le pouvoir de créer est fruit de la grâce la plus haute.*

WEIHE

Nun bist du reif, nun schwebt die Herrin nieder,
Mondfarbene Gaseschleier sie umschlingen (1),

et le premier baiser :

Indem ihr mund auf deinem antlitz bebte,
Und sie dich rein und so geheilig sah,
Dass sie im kuss nicht auszuweichen strebte,
Dem finger stützend deiner lippe nah (2).

Ce poème fait partie du recueil *Hymnen*, « Hymnes », publié en 90, où se marquent déjà toutes les particularités du style de George.

En 92, il publie *Algabal*, dédié au poète français Albert Saint-Paul. Nous y rencontrons pour la première fois dans l'œuvre de George le problème de la recherche de Dieu. Il a perdu son Dieu, comme les soldats romains avaient perdu le leur lorsqu'ils ont élu Empereur et Dieu l'enfant Héliogabale. A cette époque, George croit encore que l'homme peut se diviniser, mais il ressent en même temps les souffrances de la solitude à laquelle se condamne l'homme divinisé.

Mein garten bedarf nicht luft nicht wärme
Den garten, den ich mir selber erbaut,
Und seiner vögel leblose schwärme
Haben noch nie einen frühling geschaut (3).

(1) INITIATION
Voici la maturité, voici descendre la reine,
les voiles de gaze couleur de lune l'enveloppent en leurs plis,

(2) *Sa bouche était tremblante au-dessus de ton visage,*
elle te contemplait d'un regard si pur, si religieux,
qu'elle n'eut pas dans le baiser ce geste qui se dérobe,
le doigt posé tout près de tes lèvres.

(3) *Mon jardin n'a besoin ni d'air ni de chaleur,*
le jardin que j'ai bâti pour moi,
et ses essaims d'oiseaux sans vie
jamais encore ne virent un printemps.

Par ces vers il exprime à quel point l'homme-dieu est à l'écart de la nature, de tout sentiment humain; il doit même renoncer à l'affection filiale et fraternelle :

Hernieder steig ich eine marmortreppe
Ein leichnam ohne haupt inmitten ruht
Dort sickert meines teuren bruders blut
Ich raffe leise nur die purpurschleppe (1).

Mais l'homme-dieu n'a pas assez d'autorité sur les autres hommes, malgré la magnificence qui l'entoure et la cruauté qu'il montre. L'émeute menace de renverser le trône de l'homme-dieu, et, pour éviter que la foule ne le souille de sa main profane, il se donne la mort.

Euer gebieter ist von euch geschieden
Ehe die stadt sich zu murren vergisst (2).

Lc suicide de l'homme-dieu est sa condamnation; il ne peut pas satisfaire le besoin de religion, car le monde d'Algabal est trop artificiel, il est sans issue. C'est pourquoi le poète se résout à quitter cette voie, il abandonne sa création et revient *von anderen Zeiten und Oertlichkeiten* (3) dans notre monde, les vallées et les forêts non profanées, *in unsere noch unentweihten Täler und Wälder.*

Il entre même dans l'atmosphère bruyante de nos villes. Il consacre un cycle de poèmes aux favoris du peuple, *die Lieblinge des Volkes*, par exemple le lutteur, *der Ringer.*

(1) *Le long d'un escalier de marbre je descends,*
un cadavre au milieu gît décapité
ici coule le sang de mon frère bien-aimé,
je relève seulement, furtif, ma traîne de pourpre

(2) *Votre souverain s'est séparé de vous*
avant que la cité ne s'oublie à murmurer.

(3) *D'autres temps et d'autres séjours.*

Sein Arm — Erstaunen
Und Bewunderung —
Rastet an seiner rechten Hüfte
Sonne spielt auf seinem Leib
. . . .
Und ernst er geht
Nach vielen unberühmten Jahren
Die Zierde ganzen Landes...
Und sieht nicht einmal
Die Eltern stolz aus dem Gedränge ragen (1).

Encore une allusion aux souffrances de l'homme qui paie sa gloire au prix de la solitude.

On reconnaît le même sentiment dans la fin mélancolique d'un grand nombre de ses poèmes qui, après avoir prodigué la magnificence, se terminent sur une note sombre.

Par exemple, le poème qui reproduit le style tendre et triste d'un troubadour allemand, d'un Minnesänger : le chevalier pour l'amour de sa dame passe sa vie au milieu des dangers, il reçoit de graves blessures, sans jamais s'entendre dire merci.

Nun leid ich an einer tiefen wunde
Doch dringt Euer lob bis zur letzten stunde
Schöne dame aus meinem munde (2).

(1) *Son bras (stupeur,*
admiration)
repose sur sa hanche droite
le soleil joue sur son corps.
. . . .
Et grave il va,
Après mainte année sans honneur,
l'ornement de tout un pays...
Et ne voit même pas
les parents émergeant fièrement de la presse

(2) *A présent je souffre d'une profonde blessure,*
mais votre louange jusqu'à la dernière heure,
belle Dame, mes lèvres la diront.

On trouve déjà ici l'art de George à recréer le ton simple et pur de la chanson populaire, du Volkslied, comme Gœthe et les Romantiques l'avaient fait avec tant de maîtrise.

So ich traurig bin
Weiss ich nur ein lied
Ich denke mich bei dir
Und singe dir ein lied

Fast vernehm ich dann
Deiner stimme klang
Ferne singt sie nach
Und minder wird mein gram (1).

Les deux poèmes que je viens de citer font partie de la série *Lieder des fahrenden Spielmannes* (2).

La poésie sur le ton du Volkslied ne retient pas longtemps George. Il rentre dans le monde d'Algabal, mais il a maintenant abandonné le thème de la divinisation. C'est un jeune prince de conte de fées qui introduit le poète dans un monde oriental, c'est le *Buch der hängenden Gärten*, le « Livre des Jardins suspendus ». Le prince part à la conquête d'une Princesse Lointaine :

Wir werden noch einmal zum Lande fliegen
Das dir von früh auf eigen war. (3)

(1) *Quand je suis si triste*
il n'est plus qu'une chanson
en idée je suis près de toi
et te dis une chanson
alors n'est-ce-pas
ta voix que j'entends?
Elle chante au loin
mon chagrin n'est plus si grand.

(2) « Chansons du ménestrel errant »

(3) *Nous nous envolerons une fois encore vers ce pays*
qui fut ton bien jadis.

Il décrit ainsi son propre retour dans le pays des rêves couleur de sang et d'or.

Le jeune prince conquiert la bien-aimée, son élan s'apaise :

Des Ruhmes leere Dränge sind bezwungen
Seit einen Schatz es zu bewahren gilt
Der jeden Durst nach anderem Prunke stillt (1).

Peu à peu, la nature devient plus forte que les rêves de la jeunesse; le monde féerique disparaît, le poète dessine le cours de toute une année dans le recueil *das Jahr der Seele* (2). Il est encore pénétré de mélancolie, et pour lui l'année débute non pas avec le printemps, mais avec l'automne aux tristesses grandioses.

Komm in den totgesagten Park und schau
Der Schimmer ferner lächelnder Gestade
Der reinen Wolken unverhofftes Blau
Erhellt die Weiher und die bunten Pfade (3).

Le cycle de ces poèmes est présenté sous forme de dialogues, qui cependant ne sont pas adressés à d'autres personnes; le poète nous avertit dans une brève introduction de ne pas nous livrer à de superficiels essais d'interprétation : « Rarement moi et toi formons le même être autant que dans ce livre. » Le poète est complètement indépendant de son entourage, il est perpétuellement en dialogue avec lui-même, à la recherche de son Dieu.

(1) *Les vains désirs de gloire sont vaincus*
depuis qu'il m'est échu de garder un trésor
qui apaise la soif de toute autre richesse.

(2) « L'Année de l'âme ».

(3) *Viens dans le parc — on dit qu'il est mort — et regarde*
la clarté de lointains et souriants rivages
l'azur inespéré dans les pures nuées
éclairent les étangs et les sentiers aux mille couleurs.

Partant de l'automne il ferme le cycle des saisons avec l'été, et dans un grand cri de joie il chante :

Ruhm diesen Wipfeln, dieser Farbenflur,
Sie lehrten uns das Glück in seinen Flüchten
. . . . . .
Ich aber horche in die nahe Nacht
Ob dort ein letzter Vogelruf vermelde
Den Schlaf aus dem sie froh und schön erwacht
Der Liebe sachten Schlaf im Blumenfelde (1).

*
* *

Vers l'année 1900 Stefan George aborde la grande poésie, les poèmes de plus grande dimension. Il s'efforce de former toute une philosophie de la sagesse. *Der Teppich des Lebens* et *die Lieder von Traum und Tod* sont publiés en 1900. Dans les vingt-quatre poèmes du prologue, George expose son attitude à l'égard de sa mission poétique. Il est toujours épris des images de beauté, il choisit un ange nu pour le guider dans sa mission, jusqu'au moment où la rencontre d'un autre être l'attire hors du chemin; l'amour croise sa route, il ne veut plus vivre la vie solitaire du poète, il proteste contre son ange gardien :

Er gebe mir die Freiheit wieder
Nehme die Palmen und die starren Diademe (2)

(1) *Louange à ces cimes, à cette plaine des riches couleurs,*
ils nous ont enseigné l'insaisissable joie.
. . . . . .
Mais moi dans la nuit qui descend j'écoute,
un dernier chant d'oiseau là bas va-t-il annoncer
le sommeil d'où joyeuse et belle elle s'éveille,
le sommeil très doux de l'Amour dans les champs en fleur

(2) *Qu'il me rende la liberté*
qu'il reprenne les palmes et les rigides diadèmes.

mais l'ange le rappelle à sa mission :

Da trat er mir entgegen Fahnenschwinger
Und lenkte mich zurück in seinen Bann (1).

Combien la pensée de sa mission émeut profondément George, nous le mesurons en constatant qu'il utilise des symboles tirés de l'Évangile, lui si entièrement païen et voué à l'antiquité, si étranger au christianisme. Il parle du regard de son ange gardien et le compare à celui du Christ :

Und mit dem langen Schwermutblick
Des Meisters an dem See der Heimat glich
Als er die Jüngervfragte : Liebt Ihr mich ? (2)

Après cette confession, Stefan George se tourne vers la création entière, qu'il appelle *der Teppich des Lebens*, littéralement « le tapis de la vie ». Les créatures, hommes et animaux, sont nouées dans leur existence comme les fils d'un tapis multicolore.

Hier schlingen Menschen mit Gewächsen,
Tieren sich fremd zum Bund (3).

Dans la description du premier paysage de la création il se rapproche encore une fois de Gœthe avec les vers :

Und in der weissen Sonne scharfem Glühn,
Des Ackers froh, des Segens neuer Mühn
Erzvater grub, Erzmutter molk,
Das Schicksal nährend für ein ganzes Volk (4).

(1) *Il s'avança vers moi brandissant l'oriflamme*
je repris le chemin que me trace sa force.

(2) *Avec le long regard mélancolique*
tel celui du Maître au bord du lac natal
quand il demandait aux disciples : M'aimez-vous ?

(3) *Ici s'enlacent hommes et plantes*
et bêtes en un pacte étrange.

(4) *Et dans la pénétrante ardeur d'un soleil blanc,*
réjouis par le champ, par les fruits des peines nouvelles,
le premier père bêchait, la première mère trayait,
pour tout un peuple nourrissant le destin.

Il trouve la force de glorifier les conséquences du péché originel, qui donne à l'homme le bonheur du travail; le ton est serein et presque joyeux. Que nous sommes loin ici des constructions artificielles d'Algabal; George écrit les beaux vers de : *Der Freund der Fluren* « l'Ami des champs ». Il décrit les travaux de la campagne, le labourage, le jardinage :

Er schöpft und giesst mit einem Kürbisnapfe
Er beugt sich oft die Quecken auszukarken,
Und üppig blrühen unter seinem Stapfe
Und reifen schwellend um ihn die Gemarken (1).

Ce ton si naturel nous touche plus que les symboles mystérieux que George a souvent recherchés, et qui nous éloignent parfois de lui, alors que son grand rival Rainer Maria Rilke appartient davantage à la vie et nous fait davantage participer à sa pensée.

Lentement George prend la voie d'un rapprochement avec la sensibilité populaire. Sa poésie *Die Fremde*, « l'Étrangère », nous montre l'apparition inattendue d'une belle gitane dans un village; son accent est si sincèrement populaire qu'il ne paraît pas venir de l'auteur des vers hautains d'autrefois.

George a renoncé au clinquant oriental dont il avait d'abord paré ses personnages. Ce décor le gênerait maintenant qu'il a atteint la maturité. Il n'est plus attiré par les situations exceptionnelles qui jadis lui paraissaient si prestigieuses; il comprend que l'existence humaine a un petit nombre de fondements essentiels, bien qu'il lui manque toujours un sentiment capital : il ne participe pas à la profonde vitalité et à toute la sensualité de l'amour. Cette

(1) *Il puise avec une citrouille creuse et déverse,*
et se penche souvent pour arracher les chiendents,
et sur ses pas éclate en fleurs
et mûrit l'abondance autour de lui des carrés.

restriction faite, admirons combien il sait partager les pensées d'un condamné envers ses juges :

Wer niemals am Bruder den Fleck für den Dolchstoss bemass
Wie leicht ist sein Leben, wie dünn das Gedachte,
Dem, der von des Schierlings betäubenden Körnern nicht ass,
O, wüstet Ihr, wie ich Euch alle ein wenig verachte (1)!

George trouve des accents touchants dans la *Herzdame*, «la Dame de cœur», où il raconte un miracle de la Sainte Vierge. Il consacre une succession de poèmes aux différentes stations de l'âme, qu'il parcourt ainsi complètement. L'élu, le condamné, le maudit sont quelques-uns des thèmes de ce cycle. Le maudit a trop tôt goûté aux plaisirs de la vie, il n'a pas accepté la règle morale qui est d'attendre l'heure; ainsi, pour lui, la beauté, la grandeur, la gloire et l'amour ont perdu leur attrait :

Du nahmest alles vor, die Schönheit, Grösse, den Ruhm,
Die Liebe früh erhitzten Sinns im Spiel
Und als du sie im Leben trafst, erschienen sie verblasst Dir nur
[und schal.
Beschämt und unstet blickst du vor den Reinen,
Als ob sie in dir läsen, unwert dir
So kommst du wohl geschmückt, doch nicht geheiligt
Und ohne Kranz zum grossen Lebensfest (2)!

C'est alors que George crée le personnage de *Maximin*, l'enfant, en qui il personnifie la jeunesse éternelle; tandis

(1) *Qui n'a jamais mesuré où le poignard devra frapper son frère,*
combien sa vie est légère, combien ténues les pensées
de celui qui n'a pas mangé les graines mortelles de la ciguë,
oh! si vous saviez comme tous je vous méprise un peu!

(2) *Tu t'emparas de tout par jeu, la beauté, la grandeur, la gloire,*
l'amour, tes sens brûlaient d'un feu prématuré,
et quand tu les rencontras dans la vie ils t'apparurent pâles et
[sans force.
Ton regard devant les êtres purs se trouble et s'inquiète
comme s'ils lisaient en toi, importun à toi-même,
tu peux entrer paré mais non point consacré
ni couronné dans la grande fête de la vie.

que les contemporains de George, en général, considéraient la jeunesse comme un simple passage, et non comme la période décisive de la vie. Dans de nombreux poèmes, il a opposé à la figure de Maximin celle de l'empereur Konradin de Hohenstaufen qui est, avec sa pureté réelle, l'équivalent historique de la figure fictive de l'enfant Maximin.

Désormais George s'adresse aussi aux contemporains. Il a atteint la moitié de sa vie. Il a passé le temps des combats intérieurs qui le déchiraient lorsqu'il formait sa personnalité; il a trouvé son moi définitif. Dans les vers suivants, il répond aux critiques superficiels qui croyaient pouvoir le condamner comme un pur esthète à la suite de ses œuvres de jeunesse.

Ihr meiner Zeitgenossen kanntet schon
Bemasset schon und schaltet mich
Ihr fehlet...
Da galt ich für den salbentrunknen Prinzen
Der sanft geschaukelt seine Takte zählte.
Von einer ganzen Jugend rauhen Werken
Ihr rietet nichts von Qualen durch den Sturm (1).

Nous pouvons considérer son recueil suivant, les *Zeitgedichte*, comme adressé à la jeunesse, qu'il s'efforce de mettre en garde contre une plate arrogance. Il désire que les jeunes se méfient d'un culte superficiel et mondain de Nietzsche, qui était de mode à l'époque. Il appelle Nietzsche le « Donnerer », le « Tonnant ». En même temps il s'adresse au duc Carl-August de Weimar, l'ami de Gœthe, à Gœthe lui-même et à Dante, aussi bien qu'à des artistes contemporains. Maintenant il se sent à l'aise dans sa patrie et

(1) *Vous mes contemporains pensiez déjà me connaître*
et mesurer et critiquer,
vous vous trompez...
Je passais pour un prince ivre d'aromates,
et se berçant doucement suivant les rythmes qu'il comptait
De toute une jeunesse, de ses rudes œuvres,
vous n'avez rien soupçonné, ni des tourments sous la tempête.

dans l'univers entier. Il a durement jugé son époque, il a désormais le devoir de venir à son aide. Dans le *Stern des Bundes* (1) se parachève sa philosophie. La plénitude de la pensée menace de faire éclater la forme, c'est pourquoi il renonce aux rimes, sauf dans un poème sur dix, qui résume en vers rimés la pensée des neuf poèmes précédents.

La sagesse et les lois sont les fondements du monde nouveau dont George voit l'aube poindre. Le recueil *Stern des Bundes* apparut en 1914, au début de la grande tragédie. Et déjà la première poésie s'adresse « an den Herrn der Wende », au «Seigneur du grand changement », qui viendra pour donner au peuple sa constitution définitive. On ne doit plus verser son sang comme les guerriers du moyen âge dans des luttes inutiles. George s'oppose à l'éternelle nostalgie des Allemands pour les pays du Midi. Ce ne sont pas les aventures qui nous aident à connaître Dieu, mais il vaut mieux se donner une discipline morale.

Ihr wisst nicht, wer ich bin,
Nur dies vernehmt
Noch nicht begann ich Wort und Tat der Erde
Was mich zum Menschen macht
Nun naht das Jahr in dem ich meine Form bestimme (2).

Ici résonne de nouveau l'annonciation du Dieu inconnu de Nietzsche, qui a toujours ému les Allemands et qui jamais n'a reçu de réponse, ni au moyen âge du maître Eckart, ni même de Luther. L'a-t-elle trouvée chez Hölderlin ou dans le pathétique démonisme de Nietzsche? George crée le Dieu nouveau par le verbe du poète; en une union

(1) « Étoile de l'alliance ».
(2) *Vous ne savez pas qui je suis,*
écoutez ceci seulement,
je n'ai pas encore proféré le mot, accompli l'action terrestre,
qui me feront homme,
voici venir l'année où je détermine ma forme.

mystique, la divinité prend forme grâce à la parole du poète.

Ergeben steh' ich vor des Rätsels Macht
Wie er mein Kind, ich meines Kindes Kind,
Wie sein Gesetz ist, dass aus Erdenstoff das Hohe wird (1).

Cette scène nous rappelle le frisson qui saisit Faust lorsqu'il évoque l'Esprit de la Terre. Car le poète se voit violenté par sa création, et jeté aux pieds du Dieu qui est son œuvre. Ici nous rencontrons le leitmotiv de la vie de George. Depuis longtemps déjà il était dominé par le problème de la création d'une nouvelle croyance. Nous nous rappelons le mythe d'Héliogabale l'empereur-soldat. George a jeté à bas tous les oripeaux romantiques, comme s'il craignait leur seule apparition, et c'est sans voiles que maintenant il nous montre son Dieu.

Wo Du erschienen bist als Schleierloser
Als Herz der Runde, als Geburt, als Bild,
Du Geist der heiligen Jugend unseres Volkes (2)!

Toute la rigueur de la discipline que Stefan George s'imposait à lui-même et imposait à ses disciples, qui s'étendait de la manière de s'habiller à celle de s'exprimer, trouve dès lors son explication. L'initiation et la connaissance de Dieu ne sont pas accessibles à la foule, a la populace, qui n'a fait que souiller les monuments des grands prophètes, Dante, Gœthe et Nietzsche. On doit mériter l'initiation par la dignité de sa vie privée. Ainsi George s'efforce d'élargir le cercle étroit de ses amis en une alliance, dont finalement doit naître le Nouvel Empire. Cependant, si un poète a trouvé un nouveau Dieu et l'annonce à quelques

(1) *Je suis soumis à la puissance de l'énigme,*
elle mon enfant et moi l'enfant de mon enfant,
et sa loi, le plus haut naissant du plus informe.

(2) *Où tu es apparu, le déchireur de voiles,*
cœur de la ronde, naissance, image,
toi l'esprit de la jeunesse sacrée de notre peuple!

disciples, le monde n'est pas encore changé. Ce n'est pas là encore de l'action; quelle est la relation entre la parole et l'action? C'est la question que posait Gœthe dans *Faust*, au sujet de la Bible, la question que Luther avait déjà posée : George la pose de nouveau.

Kommt Wort vor Tat, kommt Tat vor Wort?
Die Stadt des Altertumes rief den Barden vor,
Gebrach auch seinem Arm und Bein die Wucht
Sein Vers ermannte das gebrochene Heer (1).

Dans sa recherche de Dieu, George s'attaque aussi au problème du dualisme de la divinité. Y a-t-il un Bien et un Mal? ou sont-ils tous deux réunis en une seule main? comme Gœthe l'a compris. George répond : « Le Bien et le Mal sont des aspects différents de Dieu, le Diable est une autre forme de Dieu. »

Ich bin der Eine und bin Beide
Ich bin der Zeuger, bin der Schoss... (2).

Ich bin das Zeichen, bin der Sinn,
Ich bin ein End und ein Beginn (3).

On ne peut exprimer d'une façon plus grandiose la nature du Dieu unique, qui est un seul être, le Bien et le Mal réunis, qui envoie la douleur pour obtenir un plus grand bien, et qui détruit pour reconstruire :

Er wusste kein gefügter Stein darf stehen
Wenn nicht der Grund, das Ganze sinken soll (4).

(1) *La Parole précède-t-elle l'Acte, l'Acte précède-t-il la Parole?*
La ville antique appelait le chanteur,
et si son bras et si sa jambe étaient débiles,
son chant redressait les armées brisées.

(2) *Je suis l'Un et je suis les Deux,*
Je suis celui qui engendre et je suis le sein qui enfante..

(3) *Je suis le Signe, je suis le Sens,*
Je suis une Fin, un Commencement.

(4) *Il savait qu'il ne doit demeurer pierre sur pierre,*
si le fondement et l'ensemble veulent ne pas sombrer

Même si l'on croit assister à l'effondrement du monde, ne craignez pas le danger, la douleur et les blessures; la force secrète qui détruit va construire à nouveau. Ainsi George bannit le fatalisme, le laisser aller, la léthargie de la désespérance. A l'œuvre! nous dit-il, et créez un nouveau Reich! L'amour est le divin, le sens de la vie, soyez prêts à obéir à la volonté de Dieu quand elle se manifestera :

Wenn sich der Gott in dir regt
Wenn dein Geliebter dir raunt (1),

Maintenant la langue de George s'est totalement purifiée, elle a atteint le ton simple des chansons populaires mais cependant chargée des plus profondes pensées. A la fin de son œuvre *der Stern des Bundes*, il introduit un chant choral en l'honneur de la joie, qui réunira un jour tous les hommes, comme la *Neuvième Symphonie*, de Beethoven se termine dans le flux des sentiments de l'*Ode à la Joie* de Schiller.

Gottes Heil ist uns ergossen
Gottes Glück ist uns erblüht (2).

Entre la grandiose quête de Dieu contenue dans le *Stern des Bundes* et son dernier volume *Das neue Reich*, se place la Grande Guerre et toutes les douleurs que la tragédie a nouées. Comme le vieux Faust, mûri par les souffrances, retrouve le chemin de son peuple, ainsi George retrouve le dévouement pour le sien.

Ich kam zur Heimat, solch
Gewog von Blüten empfing mich nie.
Und Liebe gebar die Welt
Liebe gebiert sie neu (3),

(1) *Si le Dieu en toi s'agite*
si ton Bien-aimé te parle tout bas.

(2) *Dieu nous verse le grand Bonheur*
la Joie de Dieu pour nous s'est ouverte.

(3) *J'arrivai dans ma patrie, jamais*
tel flot de fleurs ne m'enfouit.
L'amour enfanta le monde
l'amour l'enfante à nouveau.

dit-il dans la seconde poésie de sa dernière œuvre; il termine ainsi sa création poétique. Parlons encore de son poème, « Consolation pour un Jeune Officier de la Grande Guerre » Comme le soldat se désole de la défaite, George lui enseigne qu'il n'est rien d'inutile dans le monde; dans la défaite il se rapproche plus intimement de son peuple; même dans la misère il ne perd pas l'espoir d'un monde nouveau. Bientôt va venir un moment, un moment unique de liberté, où les chaînes se briseront, où le nouveau Dieu nous apparaîtra pour la première fois.

KASPAR PINETTE.

Traduction des citations de Stefan George par Henri Thomas.

COMBATS PRÉLIMINAIRES

En Juin, 1940, j'étais prêt à publier un livre intitulé : *la Guerre comme Destin ou comme Volonté*. Peu après qu'à Forbach un obus allemand eut détruit dans mon sac un manuscrit intitulé : *Nouvelle Révolution Française*, cependant qu'une grenade allemande m'arrachait la main droite, les dernières épreuves de ce volume furent successivement anéanties chez deux imprimeurs, dans les bombardements d'Abbeville et de Tours. Le destin, c'est-à-dire la puissance d'inertie de la France officielle en même temps que la force révolutionnaire de l'armée allemande ; le destin semblait bien écraser une volonté qui exprimait pourtant, je le sais, les vagues besoins et les premières certitudes d'un nombre croissant de mes camarades.

De plus en plus dépouillé de toute vanité d'auteur, de plus en plus convaincu qu'est coupable et vain tout ce qui peut distraire de jeunes Français de la reconquête de la France, à nouveau je me pose la question de savoir s'il faut disputer à l'oubli ces textes de circonstance aussi manifestement torpillés par les événements. Je me pose cette question dans un pays qui, à quelques exceptions près, paraît avoir tiré d'une défaite sans précédent de nouvelles raisons de stupeur et d'attente. En une époque où foisonnent les leçons et les projets d'éternité et les brochures dont autant en emporte le vent. Où des conservateurs nés, des petits bourgeois types, affolés par juin 1940, sont parvenus en quelques mois à vider de toute substance l'un des mots les plus riches de l'histoire de

France : celui de Révolution. Alors que pour ma part, je mène le combat dans le dernier venu des mouvements de jeunesse.

Je relis ces textes, dont chacun me fut arraché par une crise de mon pays, dont chacun est un acte de rage ou de foi. Peut-être les Français d'aujourd'hui n'y trouveront-ils qu'invectives et désespoir. Peut-être ne verront-ils que « romantisme de l'action » dans cette recherche passionnée des moyens de rendre vie à l'un des plus beaux pays du monde, qui se meurt. Heureux encore s'ils ne me découvrent pas rapidement des mobiles moins désintéressés... Et d'eux je désespère en effet, qui ont perdu le sens de ce qui naît, grandit ou passe, en même temps que de ce que peuvent des hommes, décidés à survivre et à remonter la pente de l'inertie. Mais jusqu'à ma mort, je croirai aux sources de mon pays, et que la France n'aime pas le fard, et qu'elle sait reconnaître le véritable amour.

Eh bien, oui, après tout, c'est un devoir d'en témoigner : il y a des garçons français qui n'ont pas attendu l'écroulement de leur pays pour vouloir passionnément qu'il se tînt debout. Depuis quatre ou cinq ans, ils suspendent leur vie personnelle, et parfois leur vie tout court, à cela qu'ils considèrent comme le plus grand bien : que les Français ne perdent pas toute commune mesure avec la merveilleuse France; qu'ils ne deviennent pas indignes de l'Occident, dont ils furent longtemps le principal moteur; qu'ils retrouvent en eux des sources de vie assez pures pour chasser des principes de mort chaque jour plus envahissants; et qu'enfin, dans la course et le charroi de la civilisation, ils ne se présentent pas comme des attardés, des éclopés, des écœurés, des énervés, ou pis encore, des spectateurs, mais de front, et dans le groupe de tête.

C'est cette foi inextinguible en l'homme pour vouloir son destin qui nous a réunis dans le combat de l'entre-deux-guerres comme dans celui de la guerre pourrie, et qui doit nous trouver plus résolus que jamais dans le

combat de l'armistice, de loin le plus dur. J'en connais qui n'épousent pas la femme qu'ils aiment parce qu'il y a la révolution à faire. Toi, H. D., profondément catholique, tu as déjà sacrifié le réconfort de ton confesseur, tu as affronté les vengeances d'une certaine politique religieuse qui met en avant des Brüning et des Dolfuss français et les battus d'avance de la démocratie chrétienne internationale. Toi, mon cher Raymond, mon ouvrier du Nord, tu as échappé de justesse à l'Institut Marx-Engels où l'on t'eût préparé le brillant avenir communiste que la France officielle te conteste et, dans un camp de prisonniers, tu te livres sourdement à ta passion française. Toi, O. R., déçu par les Volontaires Nationaux, les jours J et les heures H du colonel de La Rocque, tu n'accepteras pas de l'être une seconde fois par la Révolution Nationale. Toi, P. de M., noble Français qui, il n'y a pas cinq ans, n'eusses été occupé que de courses et de maîtresses et, il y a cent cinquante ans, d'émigration : tu as démissionné d'un Quai d'Orsay antinational, tu as voulu faire la guerre comme deuxième classe. Toi, R. S., te voilà en prison pour avoir cru que le devoir d'un jeune Français est de faire pour son pays la Révolution dont parlent tant de vieux. Mais c'est toi surtout que j'invoque, ombre de Richard, toi l'un des derniers exemples d'un prolétariat français qui fut conquérant : en plein bombardement, tu t'étais installé avec une caisse de grenades sur le toit de notre abri encerclé, et tu as dégagé — je vois encore le geste magnifique de ton bras, tout entier dressé contre l'étreinte ennemie — jusqu'à ce que mort s'ensuive. Toi aussi, A. G., mon paysan de la Creuse, mon tireur au F. M., qui n'as pas une seule fois baissé la tête dans cet abri troué d'éclats comme une passoire; et comme une vague d'assaut parvenue à trente mètres nous criait : « Rendez-vous », comme l'on se battait à la grenade derrière toi, comme ton arme rougie s'enrayait, tranquillement, blessé déjà, brûlant tes mains, tu as réparé ton fusil-mitrailleur.

C'est à vous et à tous ceux de votre race que je dédie les pages qui suivent. Vous y démêlerez aisément des erreurs, des naïvetés, qui furent aussi les vôtres. On n'a pas impunément vingt-cinq ou trente ans dans le plus vieux pays d'Europe. Mais vous y retrouverez deux points sur lesquels j'attire votre attention plus particulièrement.

Tout d'abord, une passion occidentale intense. Que tous ceux qui s'y trouvent étrangers s'arrêtent à cette ligne. S'ils ne croient pas que notre destin soit de passer de la condition de créature au rôle de créateur, s'ils s'accrochent au Dieu de la création naturelle et non point à celui de la recréation humaine, tout les choquera dans ma pensée, et le métaphysique autant que le politique. Sur ce point, je n'ai jamais varié depuis mes dix-huit ans. La thèse centrale d'*Imagination et Réalisation* était que l'imagination nous projette le monde à l'état de nature, d'absolu; mais que les différentes techniques de la volonté, mobilisant une somme toujours croissante de forces naturelles, d'instincts animaux, de passions et de raisons humaines, nous permettent de posséder de façon toujours plus complète, en le *réalisant*, en le reconstruisant, ce monde dont nous n'avions de naissance que l'image. Le drame de l'Occident, dont chaque nation a ses mythes et ses techniques propres, consiste justement dans cette captation des ressources de la vie par les forces de l'esprit. Notre art, notre science, notre éthique, notre mystique n'en témoignent pas moins que la guerre ou la politique modernes. En vain les dégoûtés de la civilisation implorent-ils le repos, crient-ils à la barbarie, devant cette perpétuelle reconquête de l'homme sur lui-même et sur la nature. Les pays qui ont su engager dans leur foi profonde comme dans leurs combats quotidiens le maximum d'imagination et de réalisation ont tour à tour mené le train de l'Occident.

Aujourd'hui les femmes françaises, voyant partir leurs hommes pour la guerre, s'exclament : « Si c'est pas malheureux tout de même, au siècle où nous sommes! » Et de

même, au siècle où ils sont, les Français moyens se navrent de la fin du pernod, les intellectuels de celle de leur « liberté absolue », nos braves antifascistes se croient en plein moyen âge, nos dévots personnalistes en plein paganisme, nos honnêtes libéraux crient à la fin du monde; au siècle où nous sommes, nos docteurs d'Action Française assurent qu'ils ressusciteront Richelieu, et les bâtards des Jacobins les Principes. Si au siècle où ils sont, les Français se trouvent en effet mal à l'aise, qu'ils invoquent donc moins l'époque que leur volonté amolie par tant de sentimentalisme ou de faux cynisme, par tant de lâchetés opportunistes et de raideurs dogmatiques. Qu'ils considèrent plutôt si l'éducation qu'ils ont reçue de leurs pères, de leurs instituteurs, de leurs adjudants et de leurs curés les équipait pour tenir leur rôle dans le monde moderne. Ce siècle prend tout simplement la suite des siècles. Mais ces Français n'acceptent pas la succession de la France. Il n'y a pas cent trente ans, ils parcouraient l'Europe les armes à la main et se proposaient beaucoup moins d'être les spectateurs, les censeurs et les moralistes de l'histoire que ses protagonistes, par-delà le bien et le mal... Le jour même de l'Armistice, où je crois avoir touché le fond de la détresse française, j'écrivais sur mon carnet d'hôpital : « Ce qui nous a manqué le plus, à nous autres Français, c'est l'équivalent de Nietzsche. » Il nous eût dit peut-être que ce n'est pas le monde entier qui glisse vers la folie, mais les Français pacifistes et petits bourgeois qui versent dans l'hérésie.

Mais voici le second point. Si j'avais pris dès l'abord conscience des forces qui, à mon sens, animent le drame de l'Occident, il m'a fallu longtemps, et de dures épreuves pour moi-même, et les pires pour mon pays, pour reconnaître à quel point les Français sont actuellement hors du jeu; et par conséquent, combien le combat qui permettra de les y réintroduire devra être dur, averti, véhément. Les raisons de cet aveuglement sont multiples. En premier lieu, le besoin le plus tenace des jeunes gens est de retrouver

dans le monde l'image de leurs pères, droite ou inversée. J'avais derrière moi une lignée d'hommes dont la devise était : « Franc-Comtoué, rends-toué : nenni ma foué! » J'avais tous les jours sous mes yeux l'exemple d'un homme qui sait rendre les coups qu'on lui porte, et au besoin prendre les devants. Qui à n'importe quel moment de sa vie, ayant comme on dit aujourd'hui « la lourde charge d'une famille », s'est montré capable de sacrifier son avoir à sa liberté. Qui dans chacune de ses entreprises recherche beaucoup moins le succès que le libre jeu de toutes ses facultés. J'avais la candeur de croire que la majorité des Français ressemblait à mon père...

Deuxièmement, tout en subissant à ma puberté une véritable hypertrophie intellectuelle, comme tant de garçons de « l'élite française », je m'étais rapidement heurté aux cadres décadents de ce pays, soit dans le monde des affaires, soit à l'École Normale, soit au Quai d'Orsay. Après quelques instants d'avant-garde littéraire, j'ai alors suivi le chemin de tant de jeunes intellectuels, qui vont vers le peuple. (J'espérais plus ou moins consciemment y trouver les ressources humaines et les vertus françaises qui me manquaient dans ma classe de naissance.) J'ai refusé la préparation militaire. J'ai voulu faire la guerre dans le rang, et d'ailleurs je ne m'en repens pas. J'ai passionnément assisté aux débats politiques, à l'agitation des mythes de ces dernières années. Et comme il ne me suffit pas d'agiter des mythes, mais qu'il me faut les vivre et éprouver par moi-même s'ils ont valeur de conquête sur la réalité, j'ai vécu successivement celui du prolo, du paysan et du soldat français. Expérience faite, je ne dis pas qu'ils soient dénués de toute vertu, ni même qu'il ne reste pas davantage de ressources dans le peuple de ce pays que dans ses élites.

Je constate simplement que l'ouvrier français s'est presque toujours embourgeoisé : les durs, les derniers petits-fils des communards, ceux que nous aurions tant

besoin aujourd'hui de conquérir à la France, se sont fait courageusement casser la gueule pour rien, en Espagne. Je constate que les vampires du XIXe siècle et de la Troisième République ont attiré vers la ville les éléments les plus entreprenants de la classe paysanne. D'où l'incroyable routine de la campagne française, que, sous prétexte de tradition, il ne faudrait tout de même pas nous donner en exemple, et l'injure de stérilité faite à l'une des terres les plus riches du monde. Quand il reste un Chouan plein de sève, je me sens tout proche de lui, même si je me fusse battu contre lui en 93; mais combien en reste-t-il? En Normandie, parmi les bâtards alcooliques de l'une des plus fortes races de France, seuls les chevaux sont encore bien élevés. Je constate enfin — et nos amateurs de Mémorial auront beau faire, il serait cruel d'insister — que le soldat français n'est plus ce qu'il était. Non que les fils des combattants de Verdun se soient montrés incapables de courage. Mais le courage individuel n'est rien, s'il n'est pas sous-tendu par une volonté de lutte collective, s'il n'est pas actualisé par la conscience d'un peuple qui combat pour son destin. Trois fois en trois jours, mon groupe franc a trouvé deux fois plus de volontaires qu'il ne lui en fallait pour, en pleine débâcle, faire des prisonniers inutiles. Mais de soldats d'élite pour détruire le matériel abandonné, aucun.

Bref, je n'attends plus rien de la masse (parmi laquelle je range, bien entendu, la grande majorité de notre bourgeoisie) que de la pétrir, avec un petit nombre de camarades, quels que soient leur origine et leur rang actuel, qui auront passé par des épreuves semblables. Mais il me fallait d'abord, né bourgeois, épuiser l'illusion des vertus populaires...

Enfin, j'ai cédé à la plus séduisante tentation, que nourrissent encore tant de « bons Français ». Elle consiste à juger les possibilités de ce pays en fonction de son passé, à poser en principe que les Français d'aujourd'hui sont à

la mesure de la France. Pauvre France que l'on proclame éternelle, sans rien faire, pourtant, pour qu'elle soit vivante. Admirable Minerve, gisante sous une folie médiocre, dont nous sommes quelques-uns à vouloir qu'elle se relève un jour en vengeresse.

Certes, rien n'est plus aisé que de se gargariser d'histoire, de se réchauffer à la gloire des exploits accomplis, sans prendre aucun des risques de ce qui se fait. Il n'est pas un domaine de l'action ou de la pensée où ne se retrouve, en précurseur, un Français. Attention pourtant aux quelques faits suivants. Nos grands conducteurs de peuples, de Richelieu à Napoléon, durent toujours prendre à contre-pied les Français impatients et indisciplinés : ils n'invoquaient pas alors un tempérament national immuable, qui finit par n'être plus que la somme de nos mauvaises habitudes. Une gloire comme celle de la France n'a pu passer sans laisser derrière elle ses traces éclatantes. Nos écrivains, les étrangers, ont encore les yeux pleins des rayons dont l'astre les éblouit : on confond aisément les images consécutives avec la vraie lumière. — Plus récemment, nos précurseurs, de Rimbaud au père de Foucauld, furent constamment désavoués par l'ensemble des Français : ceux-ci n'ont presque jamais su exploiter les merveilles de leurs inventeurs. — Enfin, chose plus grave encore, les Français d'avant-garde, ceux qui conservaient en eux la mesure de la France, allaient accomplir leur destin loin du pays natal ou loin du commun : aux avant-postes du Sahara ou dans leur tour d'ivoire. Et de fait, qu'eût donné Mallarmé dans l'ordre de la réflexion commune? Bournazel, Mermoz, Vieuchange, de quoi eussent-ils servi dans la métropole, sinon d'hommes-drapeaux pour le P. S. F.?

Le mot qui de tous ceux de la langue française a mis le plus de temps à forcer mes lèvres, c'est celui de décadence. Pour échapper à l'évidence, je me suis réfugié dans tous les systèmes. Notamment, j'ai tenté de dire que l'idée de

décadence était romantique et anti-française, n'avait de place chez nous qu'en littérature. Ou encore, que les Français, moins actuels que leurs voisins, avaient du moins leurs réserves intactes. Faibles dans la paix, ils se retrouveraient dans l'épreuve. J'invoquais le miracle de Verdun, essayant d'oublier que, comme tous les miracles, il nous avait coûté terriblement cher; et que les héros de la guerre, foudroyés, erraient depuis vingt ans comme des somnambules au bord de la catastrophe. Je parlais de vingt ans de sommeil quand il fallait dénoncer cent vingt-cinq ans d'incertitude, d'attente et de division. L'épreuve de la politique, des voyages, de la caserne, de la guerre, l'examen de notre courbe de natalité, mon expérience aujourd'hui des garçons de quatorze à vingt ans, physiquement inaptes pour la moitié d'entre eux, ont fini par forcer tous les tabous et par m'imposer cette vérité qui peut seule nourrir l'action féconde. Oui, le peuple des croisades, de Jeanne d'Arc, des guerres de la Révolution et de l'Empire est en pleine décadence. Il approche même de la fin, dans sa course à l'inertie. Et j'invite les sceptiques à assister aux visites médicales dans les Centres de jeunesse...

Mais il serait vain d'affirmer cette foi occidentale et cette passion française, plus vain encore d'analyser cette longue série de déceptions publiques et d'illusions personnelles, si l'on ne recherchait pas aussitôt les moyens d'engager foi, passion et expérience dans l'inertie française d'aujourd'hui.

Je ne prétends pas donner ici le dernier ou l'avant-dernier état d'une doctrine de révolution par la jeunesse : le moment du péremptoire en France me paraît dépassé, dans la mesure même où nous n'en sommes plus aux préparatifs intellectuels de la révolution. Je ne sais pas non plus si, sur les bases auxquelles je parviens à la fin de ce recueil, de jeunes Français peuvent dès maintenant mener leur combat avec chance de succès. Leur tâche est

nonpareille. Pour la première fois dans l'Occident, un pays ayant épuisé ses chances naturelles est contraint de se refaire par la volonté. Or, justement, les grands mouvements de l'histoire ne se font que lorsqu'une volonté humaine a rattrapé l'événement, et nous nous sentons encore opprimés, sinon écrasés par lui; l'écart entre nos espoirs et le résultat reste considérable, si même il s'amenuise. Nul doute que de nouvelles déceptions ne nous attendent encore. J'espère simplement que d'une pensée nourrie de foi, instruite aux faits et depuis quatre ans tendue vers l'action, ils pourront tirer des leçons sur les deux points essentiels de toute révolution : celui des chefs, celui du terrain où engager le combat, et sur les objectifs à atteindre. Je retrace à présent sur chacun de ces points la marche de ma pensée, à partir du moment où je décidais de faire corps avec la conception du monde que j'ai dite, de combattre pour elle, et par conséquent de payer pour elle le prix de bonheur, de liberté et de sang qu'il faudrait.

En mars 1938, sous le coup de l'Anschluss, je réclamais la dictature de la France sur les Français, déclarais qu'en cas de guerre je saurais parfaitement pourquoi je me ferais tuer, et comme futur combattant exigeais des canons, des avions et des chars : en somme, avec la naïveté du néophyte, je voulais l'union de tous sur des bases que pour ma part je ressentais si vivement.

Dictature de la France est fort beau, et plus que jamais je crois à sa nécessité. Reste à savoir qui l'exercera et pourquoi. Quant à l'union totale, je m'en moque si elle n'a pas d'autre objet qu'elle-même, si elle est l'union pour l'union des Béni-Oui-Oui. Sinon, si elle est une union de conquête, si elle n'est qu'un moyen d'instruire au combat le plus possible de forces françaises, elle ne peut être totale. Une lutte ne consiste pas seulement à déclarer la guerre, ni même à mobiliser dans des formations, qui n'ont du combat que l'uniforme et le nom, les habitudes du temps de paix, mais à reconnaître, à éprouver et à vaincre

l'ennemi. (Notre armée de 1939, nos officiels de la Révolution Nationale ont un peu trop oublié son vice.) Nous autres, jeunes Français de 41 qui partons à la reconquête de la France, nous commençons à soupçonner que nous ne parviendrons à nos fins que contre l'inertie de l'immense majorité des Français, contre un petit nombre d'entre eux, accrochés au passé et à leurs privilèges, étant nous-mêmes moins nombreux encore.

Enfin, quand je déclarais que je savais pourquoi je me ferais tuer, je le sentais sûrement, — je l'ai senti devant le feu —, mais j'eusse été fort en peine de l'expliquer à mes camarades. (Je veux m'étendre davantage sur ce point, car nous avons été appelés à nous battre sur des terrains qui n'étaient pas les nôtres, mais où il était bon pourtant que nous fissions nos premières armes.) J'invoquais par exemple « la grande tradition jacobine, qui fait la guerre pour la nation, par elle et avec elle tout entière ». Et certes, je ne songeais pas aux Principes, qui en eux-mêmes me laissaient indifférent, ni à leurs défenseurs de 1938, qui chaque jour m'inspiraient davantage de dégoût, encore que je fusse porté à surestimer le goût de la liberté des Français d'aujourd'hui. Par ailleurs, comment un révolutionnaire pourrait-il rejeter l'héritage de 93, première manifestation totalitaire qui a donné le branle à l'Europe entière, dernier et grandiose incendie de ce qui restait en France d'instinct de conquête, de volonté de puissance, et d'appétit de la gloire? Et comment se détournerait-il, à travers même la fausseté des principes, de figures d'une pureté totale comme celle de Saint-Just?

De même, ce n'était pas pour la Tchécoslovaquie ni la Pologne de 1938 que j'étais prêt à payer de mon sang; mais, au travers des constructions arbitraires et hypocrites du traité de Versailles, pour une conception française de l'Europe et de la société humaine. Impossible de récuser cette conception, pour quiconque a pris conscience de la force du génie français, même si l'on pense que notre

universalisme doit maintenant trouver ses limites, qu'il est temps que nous reconnaissions, tout en affirmant notre passion française, que le bon sens n'est pas la chose du monde la mieux partagée, et que la solidité de l'entente nécessaire entre la France et l'Allemagne se mesurera, au delà des contingences du moment, aux possibilités de fusion entre l'Europe allemande et l'Europe française. Mais les faits l'ont prouvé : la défense de la France sur tous les points d'un héritage qui dépassait de beaucoup la mesure française de 1938 était impraticable. Ce chêne magnifique, cet arbre généalogique de la gloire française ne pompait plus de sève dans ses plus lointaines ramures : il en faut sacrifier, si l'on veut sauver le tronc.

Mais au fond, dans mon sentiment de la guerre se confrontaient, bien au-dessous de la couche des idées, — que ce fût une conception de l'Europe ou une tradition révolutionnaire qui ne représente après tout qu'une part de la France — deux instincts profonds et contradictoires. D'une part, si je me trompais sur les ressources des Français d'aujourd'hui, il fallait être aveugle pour se faire illusion sur leur inactualité, leur manque d'éducation politique moderne, et la nullité de leur vie collective. Nous nous enfermions dans notre pré carré par une ligne Maginot, dans notre âme par la suffisance, l'indifférence et de vagues discours sur la liberté de l'individu et la sainteté de la personne humaine; et pour mieux vivre nous-mêmes d'une vie de rentiers et de jardiniers, brûlions à petit feu l'héritage de la France. Sur notre corps, sur la masse des Français, la tête débrayait, la fonction du chef n'était plus exercée; lentement, et, ce qui est plus grave encore. parfois consciemment, nous glissions vers l'anarchie et la décadence. Privés de volonté, de lois et de gouvernement, impuissants comme les ombres, c'est en vain que se multipliaient pour ces Français rêveurs prodiges, présages et réminiscences. Et puisque notre raison était faible, notre réformisme verbal, nous ne pouvions plus espérer retrou-

ver de réflexes de salut qu'en touchant le fond, dans l'épreuve de forces internes ou extérieures : autrement dit, dans la guerre civile ou la guerre étrangère.

Le 6 Février, le Front Populaire eurent tôt fait de me fixer sur l'impossibilité de l'épreuve de forces intérieures. Nos révolutionnaires de gauche et nos réactionnaires de droite, ou plus exactement nos conservateurs de droite et de gauche pouvaient bien s'annuler et tenir ce pays dans une perpétuelle attente au point mort, mais non pas imposer le reclassement des énergies françaises. Il ne restait donc d'issue que dans la guerre étrangère : les tenants de la paix eux-mêmes, les Munichois d'alors se sentaient impuissants à vaincre à l'intérieur, et différant entre eux par l'origine et par la tendance, n'avaient pas d'autre programme commun que d'éviter la guerre. Du moment qu'elle était inévitable, sous peine de maux pires que la guerre elle-même, il fallait que les meilleurs d'entre nous la voulussent et ne la voulussent pas à moitié. La guerre non point, encore une fois, contre le fascisme ou l'hitlérisme, qui depuis longtemps me paraissaient comme des moments indispensables de l'histoire d'Italie et d'Allemagne; mais la guerre, épreuve des Français qui les replongerait enfin dans le bain de l'Europe.

Mais alors, je ne pouvais détacher mon esprit des 1.700.000 morts de 1918 qui pesaient si lourdement, de tout leur poids de fantômes et d'âmes inassouvies, sur les quelques millions de mobilisables de 1938, et qui en fait ont paralysé les combattants de 1940. Vainqueurs ou vaincus, une nouvelle saignée, si elle nous trouvait aussi inertes que celle de 1914, nous serait fatale. Et c'est pourquoi je m'acharnais à répéter que le sang versé, si nous voulions, nous régénérerait, et serait un nouveau baptême, bien plus qu'une hémorragie. Si nous voulions, c'est-à-dire si nous refusions la guerre comme destin, si nous y tendions notre volonté. Si nous ne nous contentions pas de suivre l'adversaire sur le terrain de son choix, mais

lui imposions le nôtre. Si, loin de nous laisser enfermer dans une position de puissance satisfaite, assiégée, nous réussissions par la guerre ce que nos pères, noyés dans le sang, l'impréparation et les vieux préjugés, avaient finalement manqué : la Nouvelle Révolution Française et la création de l'Europe.

Sans doute, ces espoirs paraissent-ils dérisoires devant l'événement, et en septembre 1939 notre sort était-il déjà sur les genoux des dieux, indifférents à la volonté de quelques garçons français. Et pourtant, seule une guerre révolutionnaire pouvait nous sauver : il n'est pas un d'entre nous qui n'ait frémi, avant même la débâcle, devant la vétusté mortelle de l'armée française, gâcheuse d'énergies. Et pourtant, seuls ceux qui depuis des années se sont entraînés, chacun dans la mesure de ses moyens, à se considérer comme responsables de l'histoire de France, au lieu de se poser éternellement en critiques du moment : ceux-là seuls ont chance de rompre la suite des fatalités françaises. Pour ma part, je sais bien que devant Forbach, si les cinq survivants de mon groupe de combat, la dernière vague d'assaut repoussée, avaient bien mérité l'hommage de leurs prisonniers : « *Diese sind Soldaten!* » c'est parce que je leur avais fait faire leur révolution.

Quoi qu'il en soit, il faut croire que ce dilemme, si dramatique qu'il me parût, était encore trop intellectuel, puisque la vie, une fois de plus, s'est chargée de passer à travers. Je n'avais pas imaginé que l'armée française pût battre en retraite depuis la Somme jusqu'à l'Adour... Et de fait, le premier acte d'une révolution est rarement un acte de gloire, ou même un geste concerté. Elle ne serait pas révolution, si elle ne déroutait pas dès l'abord ceux-là mêmes qui croyaient la connaître et l'avaient appelée.

Certes, nous avons été frustrés de la guerre comme volonté; les Français n'y ont pas trouvé, dans leur immense majorité, le bienfait de l'épreuve à laquelle on fait face. Une fois de plus, le fond salutaire s'est dérobé sous nos

pieds : pour avoir déserté les tranchées de combat, nous voici accrochés aux queues de la misère. Pourtant, la petite minorité de jeunes combattants qui a connu le grand moment de la guerre : le choc à mort de deux volontés contraires, peut être tranquille et sûre d'elle-même. Placés devant le fond de la passion occidentale où l'homme, dans sa volonté de se dépasser, est sur le point de se perdre, ils ont frémi peut-être, mais non détourné les yeux. Je n'oublierai pas cette nuit de noces avec mes camarades où, bombardés, assiégés, attaqués, le ciel plombé sur nous à la fois par nos 75 et les 150 allemands, sachant que l'ennemi, pour nous emporter d'assaut, se faisait massacrer par sa propre artillerie, j'ai donné l'ordre de dégager à la grenade, et où cet ordre fut suivi.

Quant au reste, à la masse qui suivra toujours, au lest dont il est bon quelquefois qu'il alourdisse la nacelle, peut-être un secret instinct les a-t-il avertis de rompre, dans l'état d'impréparation physique, morale et militaire où ils se trouvaient. Dans l'adversaire d'aujourd'hui, en raison même de la stérilité du combat de naguère, le soldat français de 1940 ne reconnaissait plus l'ennemi. « Nous avons fait notre part en 14. A présent, que les autres se débrouillent » : tel était le refrain obstiné des tranchées au combat et des granges au repos. Refusant de se considérer comme intéressés par le combat actuel, répugnant à lutter pour un monde et un ordre qui n'engageaient rien de leur passion, nos soldats ont, sans le savoir, choisi cette révolution que leurs intérêts et leurs habitudes repoussent aujourd'hui. — A nous d'y conquérir leur conscience, leur adhésion active.

Reste alors à désigner de façon précise les agents de cette conquête, ses moyens et ses objectifs. En mars 1938, définitivement dégoûté, soit des élites d'une conservation, soit des avant-gardes d'une « révolution » également périmée, je demandais passionnément, mais vaguement, la dictature

de la France sur les Français. Pendant l'été, à la belle époque des tandems, je suggérais qu'ils « changeassent de registre », comblant leur vie collective, fausse ou inexistante, de leur richesse d'individus. Enfin, sous le coup de la mobilisation de septembre 1938, consterné par la candeur de mes camarades devant le péril de mort, je leur souhaitais « de nouveaux chefs, des éducateurs neufs, et plus particulièrement de nouveaux écrivains ».

Mais ces chefs — puisque j'en arrivais enfin à poser la question de fait — ne pouvaient nous tomber du ciel. En 1939, ce n'est plus seulement aux idées françaises en matière d'actualité, de politique et de collectivité que je m'en prenais, mais aux hommes, à tous les cadres pourris de notre République, en même temps qu'à la façon dont les « bons Français » se désintéressaient de la gestion de la France. Où trouver les forces de rupture avec l'agitation du pays légal et l'inertie du pays réel? Du moment que la mécanique du présent n'en fournissait pas, que les possibilités immédiates de révolution politique, économique et sociale paraissaient épuisées, il était naturel de se retourner vers la dynamique des âges. Dans un pays de vieux, les seules chances de révolution sont dans sa jeunesse.

La génération des Anciens Combattants s'était donnée à Verdun, et en quatre années terribles avait épuisé sa capacité d'histoire : quelques velléités d'action, le 6 Février en dernier lieu, ne pouvaient cacher leur satiété profonde et leur goût du repos. Quant à leurs cadets, qui n'avaient pas eu le temps de combattre, mais que la guerre avait privés de toute formation, l'arrivisme les rendait aisément dociles à des doctrines ou à des cadres marqués de sénilité. Ils faisaient la preuve de leur impuissance à exprimer une nouveauté réelle dans les Ligues de droite, et dans les formations du Front Populaire.

J'attendais davantage des hommes de dix-huit à trente-cinq ans qui, étrangers au vide de l'entre-deux-guerres, abandonnés à eux-mêmes, excessivement disponi-

bles (1), avaient du moins pu, en vingt ans de paix, accumuler les ressources nécessaires pour « faire de l'histoire ». Encore fallait-il, sous peine de s'abandonner dans la lutte des âges à un fatalisme aussi lâche que celui qui stérilisa la lutte des classes, que cette nouvelle génération, riche en puissance, pût s'actualiser dans des chefs, une lutte, une épreuve : *imposer le combat sur son propre terrain.* Une génération n'est rien, si elle ne s'incarne pas dans quelques têtes pensantes et dans une petite minorité violente et agissante. C'est sur ce point sans doute, sensible que j'étais au plaisir nouveau de la camaraderie, que l'événement m'a enseigné les leçons les plus dures.

Or, du fait même que nous rompions avec nos aînés, battus d'avance, nous pouvions accepter leurs conseils, mais non leur direction. Ainsi nous trouvions-nous totalement dépourvus de guides : ce n'est que lentement, à l'usage, que nous pouvions les retrouver parmi nous. L'épreuve même qui eût pu précipiter chez nous une conscience de génération nous faisait défaut : pas d'anarchie italienne, d'humiliation allemande, ou de misère russe. A vrai dire, notre combat, qui se présentait alors sous des allures moins brutales, était plus essentiel encore que celui de nos camarades d'Europe : il s'agissait pour nous, il s'agit plus que jamais de vaincre une vieillardise et un système de mort physiquement inscrits dans l'organisme français. Par contre, les lois mêmes de la décadence allaient nous imposer des luttes qui n'étaient pas essentiellement les nôtres : autour de notre régime intérieur et surtout pour la conservation de notre héritage dans le monde.

Sans doute me suis-je fait illusion sur la possibilité, pour des garçons français, de mener de façon révolutionnaire, contre les vieux cadres de gauche ou de droite, les luttes politiques de 1934 et de 1936, ou contre les vieux cadres civils et militaires la guerre de 1939-40. Et de même, en

(1) Cf. « Disponibilité de la Jeunesse française actuelle » (N.R.F., juillet 1937).

juillet dernier, j'ai surestimé les possibilités immédiates de la « révolution nationale ». On ne fait pas davantage une révolution sans révolutionnaires conscients et organisés qu'une guerre sans volonté de lutte ni soldats aguerris. Sur un point pourtant, je reste ferme. Si dans ces trois combats nous ne pouvions entraîner la masse des jeunes, du moins nous trempions-nous nous-mêmes, à condition d'engager dans ces vieilles querelles de nouveaux principes. Nous aurons affronté l'épreuve de l'entre-deux-guerres qui fut essentiellement celle du vide; celle de la guerre pourrie où, pour avoir combattu à mort, quelques-uns d'entre nous n'ont connu que la honte, la rage et le désespoir; et tout récemment celle de l'Armistice, où les cadres de la décadence française, battus et contents, ont cru pouvoir nous escroquer la Révolution. Si dans ce triple combat ne s'est pas formée une petite minorité de jeunes Français violents et patients, intraitables et souples (quelques milliers, quelques centaines suffisent à chaque épisode), il est vain de parler de l'avenir de la France.

Certes, nous avons l'assurance que pendant l'interrègne, et pour sauver ce qu'il se pouvait de nos meubles et de notre patrimoine, les mains les plus nobles, celles du Maréchal, ont sacrifié tout ce qui n'était pas strictement l'intérêt français. De cette survie miraculeuse, aux ballons d'oxygène de la gloire de Verdun, nous lui devons une gratitude infinie. Mais nous sentons aussi que pour la question qui seule nous occupe, et que nous seuls pouvons résoudre — celle de savoir si la France sera consommée par son passé, ou dévorante d'avenir — aucun progrès réel n'a été marqué. Au contraire, tous les escamotages ont été tentés, toutes les pirouettes esquissées. Nous sentons qu'entre un gouvernement, disons plutôt un conseil de régence contraint à une politique de stricte raison et une opinion qui, s'étant donnée au Père Noël bien plus qu'au Maréchal Pétain, rumine avec une délectation morose cent cinquante ans d'erreurs et d'illusions, la rupture est

totale, à peine dissimulée sous un monceau de fleurs de rhétorique. Aussi longtemps que durera cette rupture, les paroles d'ordre et l'anarchie de fait se multiplieront, la France restera impuissante, et, telle une midinette de Luna Park, glissera en water-chute, ravie d'une molle angoisse, vers un bain de sang. Nous sentons enfin qu'étant donnée la médiocrité de leurs passions publiques, les organismes comme le Rassemblement National Populaire ou la Légion, qui se proposent de rétablir le contact entre le Peuple et l'État, ne peuvent qu'accroître la confusion.

Mais quelles que soient les épreuves traversées par un peuple, l'ampleur de ses succès ou de ses revers, il n'en tirera profit, par-delà les contingences du moment, que si dans l'infime minorité destinée plus tard à lui servir de guide, les fragiles et formidables ressorts de l'action qui n'envisage plus rien que le salut public ne se sont pas tendus à craquer. Peu importent après tout les allures navrantes de la France d'aujourd'hui. Dans la vie d'un peuple, comme dans celle d'un homme, les sources du salut sont les plus mystérieuses. Il s'agit de savoir si chacun des bavardages et des agitations, chacune des paroles ou des actes sacrilèges de l'entre-deux-guerres; chaque marque de stérilité de la vie française; chacune des manifestations d'impuissance de notre politique intérieure et chacun des échecs de notre politique extérieure; chaque outrage aux pionniers de la Nouvelle Révolution Française dès avant la guerre; chaque goutte de sang de nos frères d'armes, répandue en vain; chaque jour qui passe et qui pèse comme du plomb sur nos camarades prisonniers; chaque félonie à l'égard du chef de l'État; chaque attentat contre l'unité française; chaque sabotage de la révolution nécessaire par les émigrés du dehors ou de l'intérieur, autrement dangereux que ceux de Coblentz : il s'agit de savoir en somme si l'horreur de la mort par étouffement a suffisamment travaillé ce qui reste de jeunesse et de vie françaises.

Mes camarades, c'est à vous une fois encore que je fais appel. Oui ou non, en avez-vous assez de vivre dans un pays de battus d'avance, parmi des Français indignes de la France passée et de l'Europe actuelle? Oui ou non, en avez-vous assez des mensonges des autres et de vos propres échecs, ou de vos illusions?

Dans ce cas, nous n'avons plus le droit d'hésiter sur notre terrain d'action ni sur nos objectifs. Devant l'immensité de l'effort à fournir, nous pouvons du moins trouver une raison de confiance dans la spontanéité avec laquelle les meilleurs des nôtres, brûlants de la défaite, se sont retrouvés en juillet 1940 pour s'atteler à une seule et même tâche : reconquérir à la France la jeunesse française. Les meilleurs, les plus sûrs : ceux que la tentation d'une résistance impossible n'a pas rejetés vers la dissidence et la trahison, ceux que le prestige du vainqueur n'a pas prosternés dans la servilité. Ce terrain est le bon, c'est le nôtre : il faut nous y tenir, nous interdire de nous laisser disperser, ou encore attirer sur des domaines étrangers.

Je plains, par exemple, les garçons de cœur et d'ambition qui se fixeraient comme objectif d'accéder au « pouvoir » ou les révolutionnaires attardés, de le conquérir. Comme si le pouvoir français d'aujourd'hui était autre chose qu'une relique; comme s'il ne s'agissait pas justement de raviver chez les jeunes les sources du pouvoir et les couleurs de la gloire; comme si le premier acte de notre Révolution à nous autres, qui nous sentons moins nombreux encore que les bolcheviks de 17, les arditi de 19, les hitlériens de 21 ou les phalangistes de 33, ne devait pas consister à *faire des révolutionnaires.*

A notre tour, nous qui ne survivons que par une espèce de miracle et n'avons pas encore mérité de survivre, nous avons des cadets. Des garçons de dix à vingt ans, entendez-vous? Des corps, des cœurs et des âmes français qui portent notre seul espoir parce qu'ils sont encore vierges; capables d'histoire de France et de se gorger de sol et de

soleil français; capables aussi de succomber à l'abrutissement définitif de la race française. La croisée des chemins qui s'ouvrait à Hercule adolescent était moins dramatique que la leur : ils n'ont plus même à choisir entre le vice et la vertu, mais entre la vie et la mort, sans phrases. Et le destin de la France dépend beaucoup moins de nous-mêmes que de l'acharnement avec lequel nous saurons les équiper pour qu'à l'âge viril ils puissent, à fond, jouer leur partie.

Nous leur ouvrirons — certains l'ont déjà fait — de vrais chantiers où ils puissent se libérer des contraintes passées qui survivent et se multiplient jusque dans le présent, pour s'engager dans le monde et l'Europe à venir. Nous ne voulons de restrictions pour eux ni dans la nourriture, ni dans le travail, ni dans l'horizon. Nous ne leur laisserons pas croire qu'il est naturel pour un jeune de se croiser les bras, quand la terre demande à être soulagée de sa chevelure blonde, quand les biens de ce monde attendent d'être cueillis ou accomplis par l'homme. Nous leur montrerons que la France défaillante a autre chose à exiger de ces garçons que du cassage de cailloux ou du forestage, des Ateliers Nationaux quarantehuitards ou de petites resucées de travaux forcés du genre Lambessa; que quand des soldats français se font tuer en Syrie ou ailleurs pour conserver une parcelle de sol français, nos jeunes gens ont autre chose à faire que de baisser la tête en zone occupée, de pousser des cocoricos en zone non occupée et, le dimanche, de planter des petits drapeaux. Dans la culture, la pêche, l'industrie, le sport, l'exploration, l'étude, l'amour, le combat politique ou la lutte ardente contre les facteurs de démoralisation française, nous les mettrons en mesure de reconquérir les sources de leur destin. Nous leur ferons détester la fonctionnarisation actuelle de la jeunesse. Nous les commanderons de telle sorte que, si nous ne les menons nulle part, ils aient le droit et l'envie de nous casser la gueule. Et partout où la

France est opprimée, dans son économie, son corps social ou sa politique, nous voulons que se trouve, en avant-garde, un chantier de garçons et par conséquent de combattants français, un *chantier de libération française* aussi aventureux et gonflé de foi que les admirables corps francs allemands de 1919.

Cependant, nous n'avons aucune illusion à nous faire.. Si le salut positif de la France ne peut être acquis que par l'éducation révolutionnaire de l'ensemble de la génération qui vient derrière nous, il dépend de nous, et tout de suite, que ce pays ne soit pas irrémédiablement perdu. Pour prendre en main cette éducation, l'avant-garde des nôtres a un combat politique immédiat à mener contre les vieux cadres français. Car nous voulons lancer nos cadets à la reconquête de la France. Mais d'autres les convoitent, prêts à confisquer la force toujours disponible de la jeunesse pour défendre leurs vieux dogmes et leurs vieux intérêts. Ils veulent, avec du sang frais, rejouer la partie qu'ils ont eux-mêmes perdue. Démocrates chrétiens qui barrent leur âme d'une ligne Maginot spirituelle; généraux battus et pleins de pétulance qui se camouflent en caporaux ou en adjudants de notre jeunesse, pour mieux « remettre ça »; francs-maçons beaucoup plus aux aguets qu'aux abois; grands patrons désireux de faire de la jeunesse un prolétariat docile; amateurs de radio étrangère convaincus qu'il n'y a rien à tenter en France avant la « victoire des Anglo-Saxons »; passéistes, attentistes, gaullards passifs et communards militants foncent comme des vautours sur les centres, les écoles, les chantiers, les délégations, les mouvements et le secrétariat de la jeunesse.

Contre eux, pour venger la France, en dehors de la jeunesse légale, bureaucratisée et déjà chloroformée, nous avons à lancer immédiatement nos groupes de combat.

ARMAND PETITJEAN.

LA POÉSIE EN 1941

Depuis que la Poésie a retrouvé avec les écrivains du premier romantisme la conscience de sa nature et de ses pouvoirs, elle se développe suivant le mouvement de son expérience, sans que les événements du monde extérieur réagissent sur ses réalisations, ou leur servent de support. C'est pourquoi le titre de cette chronique, loin de donner à croire qu'une filiation est reconnue entre le monde relatif des faits, et le domaine absolu de la Poésie, n'annonce que la tentative d'une mise au point des événements poétiques à une date qui ne vaut que comme moment de repère par rapport à leur apparition, et aux tentatives qui les ont précédés. Il est de fait que chaque fois que les poètes conçurent leur art comme une voie de connaissance, la Poésie traversa le domaine des apparences sans se laisser arrêter par son tumulte, pour se hausser à la pénétration du royaume des essences. Cet effort s'accompagna toujours d'une réflexion de la Poésie sur ses propres pouvoirs. Il semble qu'en Occident cette conception de la Poésie ait pris son point de départ dans les aphorismes hérités de la Grèce antique et, après s'être prolongée à travers les poètes de la Renaissance, se soit trouvée mise en échec par les écoles littéraires des XVIIe et XVIIIe siècles, qui n'entendaient plus la Poésie que comme un art, et non comme un moyen de découverte. Cette déchéance momentanée apparaît concomitante à l'apogée de l'Eglise, dont les efforts pour abolir toute doctrine de connaissance qui ne relevait pas de son empire avaient atteint leur période le plus haut.

Le premier romantisme eut pour effet de restituer au

poète son rôle prométhéen, et l'anathème dont il admettait par avance que le poète fut, de ce fait, frappé, lui fit connaître son sort comme maudit. Nerval, Baudelaire, Rimbaud conçurent leur activité comme un coup de force à l'encontre d'un domaine interdit à une race, à laquelle ils ne pensaient tenir que dans la proportion où leur don poétique ne leur permettait qu'imparfaitement de s'en abstraire.

Il n'est dès lors point surprenant que l'activité poétique se soit développée parallèlement à l'activité mystique, avec laquelle il lui arrivait de presque se confondre, suivant les deux processus, en apparence très distincts, de l'action et de la contemplation. Toute une lignée de poètes admit que le renforcement de la conscience, le passage de l'involontaire dans le volontaire, lui donneraient assez de forces pour pénétrer les secrets de l'esprit, et retrouver le pouvoir créateur du verbe dissous dans le langage. Tandis qu'une autre famille de chercheurs professait, à l'inverse, que l'esprit participant par son essence à la réalité absolue, il suffisait de laisser cette dernière s'exprimer à travers lui, en cessant de lui opposer les obstacles que dresse à son encontre l'activité d'une conscience mutilée.

Ces deux conceptions n'ont pas cessé de s'opposer depuis un siècle et demi dans le domaine de la Poésie, et elles aboutissent magnifiquement de nos jours aux œuvres de Paul Valéry et de Léon-Paul Fargue.

Paul Valéry nous donne aujourd'hui deux ouvrages : *Tel Quel* et *Mélange* (1) auxquels il n'a pas l'ambition de faire prendre place dans son œuvre parmi les grands monuments de l'esprit qu'il a su y dresser, et dont la perfection apparaît le fait d'une conscience qui s'est rendue maîtresse des lois qui la décomposent, et la recréent différente d'elle-même à chaque seconde. Ces deux ouvrages n'en sont pas moins d'un intérêt capital : composés de pensées, d'ébauches, de tentatives au gré des jours et de la plume, ils nous permettent d'accéder, plus aisément peut-être que les grandes œuvres en marge desquelles ils sont écrits, au système secret de l'auteur. Par eux le poète nous invite à concevoir ses faiblesses en même temps que ses grandeurs. Il accepte de

(1) Éditions Gallimard, 1941.

se raturer sous nos yeux, de n'esquisser paresseusement qu'un fragment de poème, de nous montrer toute la part d'humanité qui contribue à composer le chef-d'œuvre dont la structure sans défaut dépasse notre conception de l'humain. La publication de carnets de réflexions, celle d'un livre d'ébauches ne constituent pas seulement de la part de Paul Valéry un acte d'héroïsme intellectuel, et la preuve d'un total détachement à l'égard des prestiges littéraires don il est maître : elle est partie intégrante de la doctrine du chercheur qui, par de telles pages, entend montrer ce qu'il eût pu être s'il n'avait point eu la dure patience de se redonner à lui-même naissance par un effort de sa conscience poursuivi contre les puissances dissolvantes de la sensibilité et du hasard. Ces deux derniers livres permettent au lecteur de visiter l'atelier mental où, sous nos yeux, se forge à force de labeur un esprit que les dieux n'ont créé qu'imparfaitement semblable à eux-mêmes, mais qui s'est refusé à s'accepter *Tel Quel.*

Le premier de ces ouvrages réunit sous un titre général, qui évoque la présentation d'une pensée, à l'état brut, quatre recueils de réflexions autrefois publiées sous les titres de *Cahier B.* 1910; *Moralités*; *Littérature,* et *Choses tues.* Ainsi que l'admet l'auteur, nul classement ne préside à l'ordre de ces pensées qui eussent pu figurer indifféremment sous chacun de ces titres. Il s'en dégage toutefois une unité profonde qui leur sert de base et de justification. De toutes ces réflexions écrites dans un style directement issu de celui du XVIIe siècle, et qui convient merveilleusement à l'expression de la partie raisonnante de l'esprit, se compose une doctrine aux termes de laquelle l'homme ne parvient à la plus haute dignité spirituelle qu'en unifiant *ses moments de conscience,* et en éliminant de son œuvre les impulsions de la sensibilité et des sentiments, l'accidentel, les aspirations irraisonnées, en un mot le hasard. L'on voit tout ce que cette doctrine doit au haut exemple de Stéphane Mallarmé. Toutefois, Paul Valéry en abolit l'objet métaphysique toujours présent à l'extrême pointe du trait mallarméen. Il n'en finit pas de se connaître lui-même, et n'admet pas que la conscience puisse prendre un autre

objet de réflexion qu'elle-même, tant qu'elle n'a pas épuisé ses propres secrets. De sorte qu'il ne serait pas tout à fait paradoxal de rapprocher sa position spirituelle de celle des penseurs bouddhistes qui sont des mystiques sans dieu, à la façon dont Paul Valéry est un métaphysicien sans métaphysique. C'est ainsi qu'il admet que « tout poète vaudra enfin ce qu'il aura valu comme critique (de soi) ». Et devant le fleuve de la conscience où tant de flots mêlés emportent dans leur tumulte nos impulsions, nos idées, nos images, il s'interroge : « Qui est-ce qui parle le plus mal? Quel est l'être qui patauge, qui balbutie; qui se sert le plus gauchement des mots les moins justes; qui fait les phrases les plus ridicules, les plus incorrectes, les plus incohérentes, et tient les raisonnements les plus absurdes? Qui est le plus méchant *écrivain* possible? le pire des penseurs? C'est notre Ame. Avant qu'elle se souvienne qu'il y a des oreilles extérieures et des témoins, et des juges pour le procès de sa pensée; avant qu'elle appelle la vanité et les idéaux à son secours, Idées de la Clarté, de la Rigueur, de la Commune-Mesure, de la Puissance etc., elle est à chaque instant *au-dessous de tout.* »

Le second volume, intitulé *Mélange*, n'est plus de théorie, mais de réalisations tentées. Il comporte des poèmes, des réflexions, des dialogues philosophiques, dont on devine que l'auteur eût pu tirer des réalisations prestigieuses en les approfondissant selon la méthode qui nous a valu *Charmes* ou *l'Ame et la Danse*, mais qu'il a préféré nous livrer dans leur premier état. Et leur lecture nous engage à admettre que Paul Valéry nourrit en lui un grand poète spontané dont les richesses font celles du grand poète réfléchi qu'il s'est attaché à nous révéler dans ses chefs-d'œuvre. En particulier, on lira avec délice dans ce *Mélange* des vers tels que ceux-ci, qui furent écrits il y a près d'un demi-siècle :

Quelle heure cogne aux membres de la coque
A grand coup d'ombre où craque notre sort?
Quelle puissance impalpable entre-choque
Dans nos agrès des ossements de mort?

L'on cherchera, ainsi que l'auteur nous y invite, l'élément commun au poème dont on vient de lire quelques vers, et à la *Cantate du Narcisse* écrite récemment — élément qui représente sans doute la trace du Moi pur à propos duquel l'auteur ne cesse de s'interroger.

Cette cantate constitue une reprise des célèbres fragments du *Narcisse*, qui resteront parmi les plus beaux poèmes de la langue française, et que l'auteur a accepté de récrire en les baissant de plusieurs tons, pour en extraire un libretto. Opération exactement inverse de celle à laquelle se livra Mallarmé lorsqu'il passa de la première version de *l'Après-midi d'un Faune*, destinée à être récitée par Coquelin, à la seconde version telle qu'elle se propose aux fêtes intérieures du lecteur solitaire. Tout ce qui sépare la conception de la Poésie qu'élabora Stéphane Mallarmé de celle que professe Paul Valéry ressort de ces mouvements opposés de l'écriture. Pour Mallarmé, la Poésie consistait en une approximation désespérée d'un absolu dont il proclamait, non sans quelque humour, qu'il était le seul objet à propos duquel il se reconnaissait quelque compétence. L'on a vu que Paul Valéry, de son côté, conçoit la Poésie en tant que somme d'états de conscience dont il exclut tout enrichissement dû à des circonstances étrangères à leur règne. Mallarmé n'aurait donc pu admettre de livrer au public une version affaiblie d'un poème, tandis que rien ne pouvait logiquement détourner Valéry d'un tel acte, pourvu qu'il ait été librement prémédité.

Si Paul Valéry perpétue de nos jours la tradition du génie conçu comme « une habitude que prennent certains » selon sa belle et hautaine expression, Léon-Paul Fargue apparaît le prince de l'immense empire spirituel qui s'étend au delà du centre de conscience. Ses richesses sont nocturnes. A force de refuser les puissances cruelles de la lumière, il en vient à se mouvoir par la pensée avec une aisance miraculeuse dans les deux nuits qui cernent l'existence humaine : celle d'avant la naissance, et celle d'après la mort. Et ces deux nuits finissent par s'unifier en lui au point que sa vision se porte avec la même pénétration vers les mystères de la création du monde, et vers ceux de sa dissolution. La plu-

part des chapitres du livre admirable qu'il nous donne aujourd'hui sous le titre de *Haute Solitude* (2) reprennent le thème de l'arrachement du rêveur au monde des souvenirs, à l'âge d'or de l'enfance, aux prestiges du sommeil, et son dépaysement devant les réalités de la vie, dont il attend chaque soir l'effacement pour retrouver la mythologie familière dont il est à la fois le dieu et le desservant : « Les seuls instants réchauffants, écrit-il, les seuls prolongements maternels sont les heures de nuit, où, pareil à un mécanicien dans sa chambre de chauffe, je travaille à ma solitude, cherchant à la diriger dans la mer d'insomnie où nous a jetés la longue file des morts. »

Les psychiatres nomment cryptomnésie le phénomène singulier qui se produit dans le secret de l'esprit humain, lorsque à la faveur d'un péril imminent, la conscience se retourne brusquement vers ses puissances obscures, de sorte que tout le passé de l'homme surgit d'un seul coup sur l'écran de sa mémoire. Il semble que par un privilège singulier Léon-Paul Fargue soit en mesure de vivre à chaque seconde dans cet état d'exception, comme s'il n'était pas pour lui d'instant de la vie éveillée qui ne soit chargé d'un péril mortel. De sorte que sa faculté de remontée dans le passé est si puissante qu'elle en vient à dépasser la notion d'une personnalité actuelle, à l'intérieur de laquelle elle s'exerce, pour atteindre à la vision des premiers instants de la création, dont l'esprit a sans doute été le témoin. Il n'est pas douteux que le poète songe à sa propre aventure lorsqu'il s'exprime ainsi : « Et peut-être qu'un jour, peu à peu, quelqu'un, dans les siècles des siècles, arrivera à remonter patiemment par petites secousses intérieures, par infiltrations, par viols feutrés, à pas de loup, comme un chasseur exercé qui s'approche sans faire même le bruit d'une respiration imperceptible, à remonter jusqu'au début de la rafale qui nous a jetés sur la terre, à toucher timidement, mais à toucher enfin l'écume de l'immense cataracte du départ. »

Et c'est par l'effet de cette voyance qui prend pour objet les origines du monde, qu'il peut tirer au jour l'évocation

(2) **Émile-Paul Frères, éditeurs, 1941.**

intitulée *Visitation Préhistorique* dont la brûlante coulée ajoute un chef-d'œuvre à tous ceux de la langue française qui valent par une adéquation parfaite de la langue et de la vision : « Un énorme soleil minium tremblotait dans un ciel de plomb. Des incendies coulèrent. Des lianes de feu liquide fouettèrent la pâte du nouveau-né. Des lavasses de sabbat ruisselèrent sur la jeune peau du monde, provoquant des explosions de talc et des geysers de sueurs, cherchant les moindres poches, les dés, les pores, les replis, les trous de serrure des grottes, les dents creuses des carrières, dégoulinant sur les vallonnements vernis, s'accumulant tonne par tonne, lame par lame, dans les rides d'une face hurlante de chaleur, bondissant sur les spasmes du globe ivre d'abcès, couvert de lèpres chimiques, gonflé de montagnes de pus noir.

... Alors, un crapaud géant sonna du cor dans le crépuscule des marécages. Le ciment était dur. Des lustres d'étoiles annoncèrent que la Terre était prête. »

L'étude des rêves a montré que pour la conscience tournée vers sa région nocturne, le temps est aboli. Les images qui la traversent portent aussi bien les masques mythiques d'un passé immémorial que ceux d'un avenir fabuleux. C'est ainsi que les poèmes en prose de Léon-Paul Fargue nous entraînent parfois au delà des millénaires révolus, et parfois font dérouler sous nos regards des panoramas de fin du monde. La *Danse Mabraque* nous transporte ainsi dans le paysage prophétique de la ruine du cosmos, et constitue la correspondance inversée de la *Visitation Préhistorique.* L'invention perpétuellement renouvelée des images crée à chaque instant sa langue dans un déluge de mots qui tirent leur substance de tous les vocabulaires dont la connaissance échappe trop souvent à ceux qui font profession d'écrire : mots de métiers, termes de science, refrains de chansons populaires, mots d'argot, jargons enfantins, dont l'ensemble forme pour le poète une richesse immense d'où surgit la langue inventée qui se parle dans ses rêves, et fait de lui le continuateur de Rabelais, dans l'œuvre duquel il a choisi justement la phrase qui sert d'épigraphe à son livre.

L'on prête à Mallarmé un propos suivant lequel il aurait

affirmé que la Poésie consiste avant tout en mots. Aphorisme profond qui rappelle à qui serait tenté de l'oublier que la Poésie est une expérience vivante, qui n'a que faire des notions abstraites, et trouve son commencement et sa fin dans la chair même du langage, ce corps des idées. C'est à partir des mots que le poète invente et vit les idées, dont la palpitation couronne le poème. Léon-Paul Fargue et Paul Valéry se rencontrent dans cette conception de la Poésie, mais, tandis que Valéry n'accepte de reconstruire dans ses poèmes que les états les plus éveillés de la conscience, et hausse le rôle du poète à celui du héros, Léon-Paul Fargue recompose dans les siens l'homme total, avec ses angoisses, ses rêves, ses fureurs, ses abandons.

* * *

Cette année 1941 aura été décidément pour la France une année de vaste floraison poétique, et jamais le génie de notre race ne se sera révélé plus vigoureux et plus divers. Audiberti, dont les richesses verbales font justement songer à celles de Victor Hugo, nous apporte son troisième livre de poèmes : *Des tonnes de Semence* (3), qui achève de le classer en tête des hommes les plus doués de sa génération. Grâce à lui l'éloquence se réveille de la torsion du cou que lui avait infligée Verlaine, et n'en finit plus de poursuivre à travers les strophes une course de haies vertigineuse. Mais les plus grands poèmes d'Audiberti sont peut-être ceux qu'il croit être les plus minimes. Tel celui de *Vera-Cruz :*

Ce petit qu'il faut qu'on fusille
on le mena devant la croix.
Cigarettes, blancheurs de fille,
il tira de sa poche, trois.

Une, il la mit à son esgourde,
l'autre à sa lèvre, et puis en l'air,
il jette son chapeau qui tourne
comme le soleil du désert.

(3) Éditions Gallimard, 1941.

La troisième, soit une sainte,
sur le calvaire il la perdit.
C'est elle qui poussa la plainte
puisque les hommes n'ont rien dit.

Louis Aragon retrouve dans *le Crève-Cœur* (4) des accents d'adolescent pour chanter son amour. Cependant les souvenirs de Villon et d'Apollinaire l'emportent au delà de cette confidence, et il compose sur un rythme de chanson populaire une admirable *Complainte pour l'Orgue de la Nouvelle Barbarie :*

La mitrailleuse au carrefour
Les soldats parlaient à voix basse
Un colonel dans une cour
Les soldats parlant à voix basse
Comptaient leurs blessés et leurs morts
A l'école dans une classe
Comptaient leurs blessés et leurs morts
Leurs promises que diront-elles
O mon amie ô mon remords

Avec les *Métamorphoses* (5) de René Lacôte nous retrouvons l'esthétique du surréalisme, dont Louis Aragon s'est détaché après avoir été l'un de ses plus brillants promoteurs. Lacôte s'emploie à nous dépayser en nous découvrant les zones brûlées d'un contre-monde qu'il porte en lui, et en se laissant conduire par les mots. Certains de ses poèmes s'arrangent en tableau :

Un vieillard aux yeux clos par le gel
à l'instant de mourir se souvient
d'une courtisane étrangère
et morte aussi depuis longtemps
Les joueurs étonnés s'arrêtent
Mais l'un croyant ranger les boules
porte un crâne ouvert dans chaque main.

(4) Gallimard. Collection « Métamorphoses », 1941.
(5) Premier Cahier de Vulturne, 62 rue Vaneau, Paris, 1941.

C'est dans une voie ouverte par Arthur Rimbaud que s'engage Henri Thomas dont les *Travaux d'Aveugle* (6) nous révèlent un vrai poète. Une sensibilité très fine, une langue sûre qui restitue aux mots les plus simples et les plus employés une saveur et des résonances amorties par l'usage, font le prix de poèmes tels que *le Galop d'Esther*, où se fixe avec une étonnante sûreté une vision que l'on eût pu croire insaisissable :

C'est le départ des chars d'écorce,
des chevaux, des cavaliers verts,
c'est toute la robe à l'envers
d'Esther roulant dans les gorges,

l'angélus de l'innocence,
perdu pour l'oreille humaine
balance la fougère, émeut l'enfance
irrésistible des chênes.

Louis Emié appartient au groupe de poètes qui s'expriment dans la très sympathique revue *Fontaine* publiée à Alger. Les poèmes qu'il fait paraître aujourd'hui sous le titre *Amour de notre Amour* (7) sont d'un pur lyrique. Ses vers harmonieux et flexibles apparaissent emportés par le mouvement d'une impulsion intérieure qui insinue son rythme à travers celui des alexandrins :

Amour de notre Amour! Quels cris, quelle prière,
Quels mots perdus dans l'immuable et l'éternel
Pourraient sur cette nuit de l'Ombre et de la Pierre
Ramener jusqu'à nous l'envol d'un autre ciel?

Démantelés, pareils à ces arbres sans forme
Que noient, chaque printemps, des aubes de brouillards,
Nous sommes seuls avec des étoiles énormes
Qui éclatent et qui font eau de toutes parts.

(6) Éditions Gallimard. Collection « Métamorphoses », 1941.
(7) *Fontaine*. Alger, 1941. Collection « Analecta ».

Voici enfin un nouveau poème de Robert Ganzo dont les amateurs de Poésie ont déjà remarqué *Orénoque* et *Lespugue*. Cette dernière œuvre intitulée *Rivière* (8) est au premier abord tout en charmes extérieurs, puisqu'elle est consacrée à la description d'un paysage aquatique à travers les changements de décor des saisons :

Les mains noires des branches mortes
les mains des aveugles errants
s'en vont ouvrant d'étranges portes
dans les remous et les courants.
Alors s'écoulent les anguilles
d'horizon en horizon roux;
et le vieil automne en guenilles
pousse lentement ses verrous.

Mais bientôt l'on pressent à sa lecture que cette *Rivière* et ses images constituent le premier terme d'une comparaison, et nous révèlent les secrets d'une conscience dans le courant de laquelle les formes de l'univers se reflètent indéfiniment rajeunies.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

(8) Chez l'auteur, 10 rue de Vaugirard, Paris.

MAURIAC

Je lis le « dernier roman de Mauriac », en l'occurence, *la Pharisienne.* Voilà un rite où je n'étais pas repassé depuis quelques années; j'en étais resté au *Nœud de Vipères.* L'angoisse de la monotonie me jette quelquefois hors de l'ornière des rites.

Et je m'effraie devant la régularité de certaines productions. S'il y a de bonnes raisons pour la *nulla dies sine linea,* à savoir que les journées sans travail sont épouvantables après un certain âge, qu'une habitude est une seconde nature et que pour bien écrire il faut écrire souvent et pour mieux écrire écrire encore, on ne se demande pas moins de loin en loin si l'inspiration peut avoir ce rythme parfaitement saisonnier, et si les écrivains les plus sûrs de l'avenir, de la postérité ne sont pas les auteurs d'un seul livre ou de deux ou trois, ceux qui ont distillé l'essence, poètes d'abord comme Baudelaire et ensuite romanciers qui sont des espèces de poètes comme Stendhal. De tout le théâtre du XIXe siècle il ne reste que Musset, Mérimée et Becque qui furent rares (1).

J'avoue ma méfiance au moins intermittente devant les romanciers et les dramaturges qui sont partout et nulle part dans une œuvre immense comme Balzac et Zola. Chance des tragiques grecs que de chacun on n'ait gardé que trois pièces sur trois cents. Qui sait, on en a peut-être fait exprès.

*
* *

Lisant *la Pharisienne*, je pensais à Mauriac plus qu'à son livre. Je sais qu'il y a là quelque chose de fort abusif et de fort injuste. Un livre est un objet qui devrait être goûté ou jugé dans un isolement de monade comme un témoignage perdu, une bouteille à la mer, un fragment d'humanité sans nom, en dehors du temps, du lieu, de la personne.

(1) Voilà une remarque qui prouve que, parlant de *démesure*, je songeais au fond et non à la forme.

En dehors de la personne. Mais ne soyons pas... pharisiens et ne feignons pas de ne pas voir ce qui crève les yeux. La France est un grand village et les littérateurs sont plus connus que leur littérature.

Ils sont sur le trottoir où leurs allées et venues doublent celles de la politique. Du moins en était-il ainsi hier. Il serait curieux de savoir ce qu'il en sera demain. Car enfin la démocratie parlementaire, fonctionnaire et comitarde, ne fabriquant nul homme d'action, de totale et immédiate responsabilité se complaisait dans les intellectuels qui reflétaient sa seule idée de l'homme. D'un parti à l'autre on s'intéressait sardoniquement aux porte-parole ou porte-plume peu dangereux de l'adversaire; les anticléricaux lisaient les auteurs chrétiens, d'ailleurs si diaboliques, et les catholiques lisaient les rationalistes et les athées, pleins d'onction. C'était un doux commerce (que j'ai connu aussi bien qu'un autre). Et le drame qui étendait ses péripéties de plus en plus atroces et de plus en plus pressantes aux quatre coins de l'Europe causait à peine quelques remous anodins dans le débat académique présidé par les littérateurs politiques et les politiques littéraires.

Cela changera-t-il vraiment demain? Peut-être que rien ne changera plus jamais en France et que demain sur une planète retournée de fond en comble on apercevra encore dans un coin de l'Europe le Français immuable parlant cuisine ou ouvrant avec une épingle à cheveux le roman annuel de M. Mauriac.

Mauriac fut ainsi, comme d'autres écrivains français, aspiré par le vide qui régnait dans les lieux de l'action et de la responsabilité politiques. Il y céda comme à une tentation avec les réserves que commandaient ses dégoûts, les prudences que réglait sa science des cœurs, les timidités que lui enseignait son indifférence au détail des affaires, mais aussi la témérité où l'incitait une sorte de fureur intime contre quelque chose qu'il est difficile de définir.

Est-ce le fait bourgeois? Mauriac avait peint la bourgeoisie avec une lucidité cruelle, mais une lucidité qui ne détachait pas tout à fait l'observateur de son objet. Et sans doute la lucidité d'un artiste est toujours un peu celle d'un complice.

Il y avait de la complaisance dans ce bourgeois dénonçant les bourgeois comme dans ce pécheur — probable — dénonçant le péché? Peut-être qu'à la longue Mauriac demeurait insatisfait de l'inachèvement de sa dénonciation.

Ce romancier de Bordeaux n'avait jamais osé ou daigné stigmatiser les notaires en tant que tels, ni les évêques, ni les généraux. Soudain, l'occasion s'offrait. Dans le pays voisin de cette France bordelaise, les généraux, les évêques se déchaînaient; ils partaient en croisade. Contre qui? Contre les anarchistes, les communistes, incendiaires d'églises, massacreurs de prêtres, mais aussi contre les Basques — ceux-ci voisins bien plus proches, tout à fait proches de la France bordelaise, landaise que Mauriac sentait.

Soudain, Mauriac se découvrit solidaire d'un idéal pays basque de curés évangéliques contre une Espagne d'archevêques... Le propriétaire de vignobles, l'ancien admirateur de Maurras, l'académicien s'oublièrent pour faire enfin la place tout entière au détracteur de tout le secret bourgeois, tel qu'il le connaissait, tel qu'il lui semblait se révéler en Espagne.

Ce n'était pas en vain que Mauriac, peintre de la bourgeoisie catholique, avait longuement retracé la liste de ses tares, de ses mensonges, de ses infamies. Mauriac se trouva pris dans la logique de son œuvre, mieux, dans la logique du lecteur de son œuvre qui, de *Génitrix* à *Thérèse Desqueyroux*, avait pu nourrir peu à peu un appétit de massacre et s'être promis le meurtre des personnages de Mauriac, en tant que classe sociale.

Mauriac, en chair et en os, témoignant pour le christianisme anarchique des saints contre le christianisme ordonné des évêques, on aurait pu voir cela dans une prise de position tout à fait décisive et marquée par le sang : nous aurions pu voir cela si Mauriac et nous avions été espagnols. Mais lui et nous étions français, spectateurs.

Et naturellement, Mauriac ignora qu'il y eût en Espagne autre chose que ce dilemme, qu'il s'agissait aussi bien dans le Communisme que dans la Phalange de toute autre chose. En cela, il fut victime de l'ignorance inénarrable de tout le public et de la plupart des écrivains en France, du fait que

la France demeurait dans toutes ses catégories en dehors du drame européen.

*
* *

De bons apôtres me reprocheront d'écrire tout cela maintenant, comme ils me reprochent d'avoir recommencé la *Revue*. Ne pouvant parler ici, ils voudraient que tout le monde ici se taise. Mais ils parlent fort largement en Angleterre et en Amérique. Et pourquoi la présence des Allemands me gênerait-elle plus que ne les gêne la présence des Anglais ou des Américains? Le fait est que les frontières sont rompues et que jetés dans un drame planétaire qui peut nous détruire dans notre quelconque individualité d'une minute à l'autre il faut nous hâter de jeter notre cri.

*
* *

Au delà du fait bourgeois, il y a autre chose.

Je n'ai pas le sens du péché, bien que j'aie été élevé chrétiennement — et même par des Maristes comme Mauriac. Je m'étonne devant ce frémissement qui n'en finit pas de Mauriac devant la chair et l'âme de ses personnages et le tremblement hideux de ceux-ci devant eux-mêmes.

Je disais que je pense à Mauriac en lisant ses livres. Oui, ici je suis contraint de me rappeler ma gêne lors de mes rencontres avec Mauriac, le souvenir pénible que j'en garde. Tous mes gestes, toutes mes pensées furent touchées, flétries, d'un regard si perçant et par le battement des cils au-dessus de ce regard introduits de force dans une mythologie convulsive et désolée.

Je sais bien qu'il y a autre chose. Il y a l'amour. Il y a dans le même moment, dans le même éclair chez Mauriac le sentiment de la pureté avec le sentiment de l'impureté en moi et en lui. Le baume vient en même temps que le venin. Mais il y a eu le venin.

Or, pourquoi le venin? Certes, je vois la laideur des hommes. L'autre jour, je parlais du corps de Baudelaire se tordant dans l'impuissance du vice sur celui de Jeanne Duval. Mais, n'étant pas chrétien dans le sens de Mauriac, en dépit de la douloureuse connaissance que j'ai des abus dans la nature, du retournement de la nature contre la nature, je

suis à la fin du compte un optimiste, je crois la laideur curable par des moyens humains, sociaux, religieux.

Et pourtant, je crois en gros à la dialectique telle qu'elle est inscrite dans toutes les grandes philosophies et religions et non seulement dans la chrétienne, le mouvement — voyons, comment dirai-je, quelle formule assez générale trouverai-je pour recouvrir une grande variété de nuances — du divin au non-divin et du non-divin au divin. Mais le mal moral, le péché n'est qu'un symbole grossier du mouvement du divin vers le non-divin. Et il n'y a pas à se tordre d'horreur devant ce passage à nos yeux magnifique, au moins à certaines heures, du divin dans le non-divin. Le Parthénon ou Chartres ou l'élan d'un cœur me consolent des vilenies qui m'enchaînent comme elles enchaînent Thérèse Desqueyroux; ils font même plus que de me consoler.

Cette nouvelle horrible créature de Mauriac, cette Brigitte, cette Pharisienne, elle est privée de la grâce. A jamais. Mais qu'est-ce que cela me fait à moi qui, pas plus que du péché, n'ait le sens de l'âme individuelle? (1). Si tel fragment du spirituel est momentanément perdu, tant pis, mais le spirituel dans son ensemble qui se perd se retrouve aussi (2).

Je suis probablement (dans la mesure où je consens à m'en informer dans notre système local) de la religion de Platon et non de celle de Saint Paul, de la religion de Saint François et non de celle de Luther et de Calvin (je simplifie, je sais). Dieu merci, il y a assez de ce platonisme dans le christianisme pour que je n'aie pas besoin pour sauver l'homme, l'humain et l'humanisme en moi de jeter par-dessus bord le christianisme. Par là, à mes yeux, le christia-

(1) Ni du « Dieu personnel ». « J'imagine qu'à cette minute, ma belle-mère devait jouir, au sens absolu : elle savourait ce plaisir qui n'appartient qu'à Dieu, de tout connaître du destin d'une personne qui croit nous le découvrir, et de se sentir maîtresse de l'incliner dans un sens ou dans un autre. » Comme je me sens loin de ce dieu psychologue, psychagogue et psychopompe, ce *Deus ex machina* pour romanciers. Vite, je relis Platon ou le Bagavadgita pour retrouver un sens du divin un peu plus haut et plausible. Et je n'ai pas besoin d'aller si loin, il y a tous les Pères de l'Église.

(2) Je sais ce qui ici ou là dans cet article frise la plus horrible hérésie. Mais je ne suis pas un écrivain catholique. Je suis un écrivain qui dans cette revue veut ouvrir plus largement les avenues de la curiosité — vilain mot, disons : de la recherche religieuse.

nisme rejoint le védantisme, le bouddhisme, le taoïsme, qui sont des religions ascétiques mais qui, de diverses manières, situent le drame de vivre à un point bien plus profond que celui du mal moral, du péché.

Dieu merci, nous ne sommes pas obligés de prendre le christianisme au pied de la lettre d'une certaine théologie. Il y a autre chose que le sentiment du péché, du crime originel dans le christianisme, puisque cette religion devenue éminemment européenne et aryenne (elle l'était déjà en grande partie dans ses sources qui ne sont point du tout exclusivement sémites) a pu construire la beauté des cathédrales, qui est un acte de foi dans la vie d'ici-bas autant que dans la mort, et autant que dans la vie d'au delà la mort (1.)

D'ailleurs, Mauriac lui-même... Il y a un rayon fugitif, la fin de *la Pharisienne.* Est-ce que l'abbé Calou ne renonce pas à une lutte impossible et féroce contre le péché, à une lutte qui enlaidit comme le péché même pour jouir platoniquement et aristocratiquement de la grâce qui à lui est névolue si elle ne l'est pas à Brigitte? Ou bien ne s'en remet-il pas à une immense miséricorde finale de Dieu?

*
* *

Avec un acharnement inconscient, Mauriac a montré l'immobilité bourgeoise des Français dans toute son horreur. Lui-même immobile, il a peint les immobiles autour de lui avec cette implacable exactitude, cet art admirable du détail essentiel qui fait la vertu de la peinture française du XVe au XXe siècle; un portrait après un portrait, un paysage après un paysage, une nature morte après une nature morte.

Cela fait la vertu dominatrice de la peinture française, cela fait la vertu moindre du roman français. Si les Russes et les Anglais ont fait mieux, c'est qu'ils ont moins fixé leur modèle national dans la stylisation la plus facile, celle du personnage moyen dans sa tonalité moyenne. Alors même qu'il semble s'agir de silhouettes prises dans n'importe quel rang de la foule, un romancier anglais, que ce soit

(1) Inversement, nous n'ignorons rien du pessimisme qui était au fond de l'âme grecque et qu'elle a admis dans sa pensée secrète, bien plus complètement que Nietzsche ne l'admettait.

Dickens ou Fielding, — à plus forte raison, Meredith et Hardy — met de l'extraordinaire dans le plus menu de l'aventure. Le mystère de la destinée humaine est sans cesse restitué par un pouvoir d'incantation modeste mais tout puissant. Il y a toujours un conte de fées dans un roman anglais.

Chez nous, les grands romanciers sont pour la plupart du sud de la Loire et ils trempent tout dans leur lumière crue. Je ne vois aucune magie shakespearienne chez Balzac si ce n'est dans le dessin général de l'œuvre, et on ne me fera jamais voir le même effet de glorieuse majoration dans *le Père Goriot* que dans le *Roi Lear*. Seul Stendhal meut une vibration musicale, longuement allusive, dans *la Chartreuse*.

Mauriac cherche cette vibration; il la cherche parce qu'elle n'est pas donnée au romancier français d'étroite observance. Il l'obtient artificiellement par des mots d'auteur, mais non par le témoignage spontané des objets et des sujets, simplement recueilli par une Brontë dans *les Hauts de Hurlevent*.

L'auteur est là, trop proche, ne se retenant pas d'intervenir, avec son brio de moraliste. Pas assez rêveur, pas assez effacé. Appelant à son secours les sentences de Pascal, les coups de harpe de Racine. De là la construction contournée de plusieurs de ses romans, sa prédilection pour le procédé du narrateur qui est là et qui n'est pas là, ou pour le procédé du héros tenant son journal.

L'auteur redoute cette définitive descente aux enfers, cette totale immersion dans le monde imaginaire où Russes et Anglais s'engagent sans retour.

Et sans doute que le lecteur français sait gré à ses romanciers de se retenir ainsi sur le bord, le lecteur français qui ne souhaite pas tous les jours le voyage dostoïevskien, le voyage dont on n'est pas sûr de revenir, dont on ne devrait pas revenir:

Devrait-on revenir d'un roman chrétien? Non. Or, à chaque page, on revient d'un roman de Mauriac. Surtout de *la Pharisienne*. L'auteur, par paresse ou par indulgence, ne pose devant nous que quelques portants, fragments d'un labyrinthe sans danger. Lui-même entre et sort, nous entrons et nous sortons.

Ce christianisme n'est pas sauvage. Ces monstres sont plus qu'à demi policés. Les jeux de la grâce et de la damnation sont coupés de fréquents entr'actes où l'auteur vient devant le rideau, une seconde.

Cela va autrement mal chez Bloy, Claudel et Bernanos. Là, vraiment on se trouve nez à nez avec la mythologie chrétienne qui n'est pas moins écrasante que la mythologie antique. Il n'y a pas plus de détente dans *le Soulier de Satin* que dans *Œdipe,* jusqu'à l'issue finale qui est toujours dans l'amour. Mais Sophocle et Claudel ne peignent pas des bourgeois.

DRIEU LA ROCHELLE.

CHRONIQUE DES ROMANS

Siloé, **par Paul Gadenne.**
Quand vient la Fin, par Raymond Guérin.
La Maladie dans la Tour, par Rémy Magermans.

Il n'est pas rare qu'un premier roman vous plaise par sa fraîcheur et sa fantaisie. On se dit que l'auteur n'est certes pas indifférent; on attend avec curiosité, avec sympathie, ses nouvelles œuvres. On les attend : on n'est pas sûr que la première soit autre chose qu'un feu de paille. Mais qu'un écrivain s'impose dès ses débuts, que son œuvre frappe non pas seulement par sa grâce, mais par sa plénitude et la force de ses thèmes, c'est une découverte que pour ma part je n'ai faite que fort rarement. Et par exemple, voilà quelques années, à propos de Raymond Guérin, dont je parlerai tout à l'heure. Je crois bien que *Siloé* (1), de M. Paul Gadenne, apporte une surprise de cet ordre.

De *Siloé*, on a pu lire, dans la *N. R. F.* de décembre dernier, un court fragment. C'était un dessin bien venu et de tons justes : quelques étudiants, leurs cours, leurs propos, leurs ambitions et parfois aussi leur malaise. Mais enfin un simple prologue, qui ne donne aucune idée de l'ampleur et de la richesse du livre. A peine l'auteur abandonne-t-il ce milieu de Sorbonne, son livre commence.

Il l'abandonne pour suivre, dans un sanatorium de montagne, son jeune héros, Simon, dont un poumon est attaqué. Simon préparait un concours d'agrégation; rien de sérieux pour lui, que de dégager un sens philosophique de la *Théogonie*. Le voici malade, perdu, immobilisé. Et c'est alors que s'ouvre sa vraie vie. « Il y a plus de vie dans un homme malade, dira l'un de ses camarades, convalescent, que dans toute une ville de gens bien portants. » C'est pour

(1) Éditions de la N. R. F.

Simon une lente et solennelle initiation; il ne s'agit plus de livres ni d'avenir, mais de cette montagne, de ces sapins, de cette vie universelle dont il perçoit à longueur de journée le rythme et le souffle. Simon s'oublie, tend à se fondre dans l'être universel, y prend alors une conscience nouvelle. Telle est la première phase de sa métamorphose.

Surgit une femme (le livre tout entier est ainsi conçu par grands plans, très simples, très nettement posés), — une jeune fille malade, elle aussi, Ariane. C'est un bel épisode que celui de leur rencontre, la nuit, sous la pluie.

« — Vous êtes mouillée, dit-il.

— J'aime la pluie.

— Mais elle a l'air de fouetter terriblement.

— J'aime le vent...

— Je ne remarquerai donc pas qu'il fait noir, parce que vous me diriez que vous aimez la nuit.

— J'aime la nuit, dit-elle en riant, et il vit ses dents qui luisaient. »

Avec Ariane, c'est une grâce nouvelle qui pénètre dans ce roman, un rayonnement profond, une aisance, une légèreté grave et passionnée, je ne sais quoi de frémissant et de pur à la fois, à peine sensuel : non par ingorance ou dédain du corps, mais par dépassement ou sublimation de la sensualité. Et jusqu'alors le livre intéressait, sans doute, mais lassait parfois; il ne vous avait pas conquis. Vous ne le quitterez plus à présent malgré certaines longueurs. L'auteur lui-même s'est transformé; sa phrase est plus aisée, plus simple et harmonieuse. Le chant est né, non pas éclatant, mais soutenu, et d'une lenteur fervente (1).

« Elle tendit les mains. Pendant un instant, l'eau tomba sur les mains d'Ariane, qui en étaient toutes secouées; puis elle les retira, et rit de se voir mouillée... Il tint ses yeux ouverts sur les siens, et son regard se perdit dans ces profondeurs de sous-bois, sur lesquelles régnait une lumière dont il n'apercevait pas la source, mais qui semblait, après avoir traversé des futaies à demi obscures, s'épanouir au sein de mystérieuses clairières... »

(1) Ce n'est pas à vrai dire la pureté, mais la continuité de la mélodie, qui me frappe ici.

Dès les premiers instants un caractère exemplaire s'attache à cet amour. Et l'on craint parfois qu'il ne se révèle chimérique; mais un trait vif, un rire, un bruit d'eau, la démarche d'Ariane (« Cet air de douce autorité qu'elle avait en marchant, mélangé avec tant de grâce ») : voici ce jeune couple tout proche de nous, et cet amour rejoint nos plus secrets appels.

Histoire exemplaire : celle d'un couple dans ses limites et dans son besoin d'infini, celle d'un amour poussé à l'extrême possibilité de ses tendances. A peine les jeunes gens se sont-ils rencontrés, c'est ainsi déjà que s'annonce leur amour : « Elle était en ce moment tout près de lui, de sorte qu'en baissant les yeux, il pouvait distinguer dans ses détails l'admirable dessin de ses lèvres; et cette sensation de la réalité d'Ariane, de sa proximité humaine, se mélangeait au sentiment qu'il avait de toucher en elle à un monde plus vaste qui les dépassait tous deux. Il éprouva, un instant, le désir de prendre sa main. Mais il pensa aussitôt que ce geste n'eût en rien répondu au sentiment qui s'était emparé de lui. Ce n'était pas de la main, ni des lèvres, ni du corps d'Ariane qu'il avait besoin : ce n'étaient pas eux qui étaient cause de l'émotion qui l'envahissait; il sentait qu'une telle émotion ne pouvait avoir sa source unique dans les lignes pourtant si pures que ce visage, ce corps dessinaient sous ses yeux : la source était plus loin, bien au delà de ce corps, bien au delà de cette âme elle-même. »

Le thème n'est pas nouveau, sans doute. C'est celui d'*Axel*, de Villiers de l'Isle-Adam; il s'apparente à celui de *la Porte étroite*; et peut-être est-ce lui qui donne à *la Princesse de Clèves* son rayonnement et son vrai sens. Mais il est ici rajeuni, conjugué avec d'autres thèmes qui le soutiennent et l'amplifient (découverte du monde, conquête de la santé, conquête de l'âme); et jamais, me semble-t-il, l'amour n'avait été plus strictement réduit au rôle d'intercesseur.

Tout un hiver, Ariane et Simon se rencontrent presque chaque jour, marchent à travers la neige, écoutent le vent, sentent l'odeur des sapins. Et chaque rencontre apporte une joie merveilleuse, presque excessive.

« — Il faudra que ce soit toujours aussi merveilleux, n'est-ce pas? reprit-elle. Si nous n'en étions pas sûrs...

— Eh bien?

— Il vaudrait mieux que nous en restions là... que tout finisse... que nous nous séparions ici... Nous aurions rempli notre destin... Nous nous serions acquittés. »

Il semble en effet que leur bonheur ne puisse plus s'élever. Ils se sont donnés l'un à l'autre. Comment supporter cet arrêt, — cette déchéance? Et ce que l'on possède ne meurt-il pas dans la possession, et ne fait-il pas mourir avec lui tout ce dont il était le signe et la promesse? L'extrême bonheur enfin ne doit-il pas être payé, pour une âme noble, et d'un prix digne de lui? Simon va retourner vers la vie des villes. La veille de son départ, Ariane est tuée par une avalanche.

Il fallait qu'elle mourût, je le sais bien. Mais elle meurt, et non seulement on ne croit pas à sa mort : voici qu'un doute s'élève sur sa réalité. Et nous regrettons un peu de nous être laissé prendre à la fiction d'un romancier. Or, sur cette faiblesse du livre, l'auteur prend un nouveau départ, nous découvre un sens plus large, presque un livre nouveau. Parlant à un ami de la mort d'Ariane :

« — On ne garde pas ce qui est si beau, dit Simon. Je n'ai jamais cru que je garderais Ariane... Au fond...

— Quoi donc?

— Il suffit qu'elle ait existé!

— C'est ce que je pense. Peut-être même eût-il suffi de croire que son existence était possible.

— Il aurait fallu du génie.

— Pourquoi pas? L'amour n'est pas autre chose. »

Et peut-être, naïfs lecteurs d'un roman, sommes-nous un peu déçus par ce demi-aveu (car enfin tout se passe comme si nous exigions d'un romancier qu'il soit garant de son histoire, qu'il ne nous trompe pas, qu'il ne se joue pas de nous). Mais n'est-ce pas une histoire subtile et émouvante que celle qu'on nous laisse entrevoir? L'histoire de l'auteur même, et, de plus loin, celle de tout romancier, celle du lecteur aussi peut-être.

* * *

On trouverait malaisément une œuvre plus différente de *Siloé* que ne l'est *Quand vient la Fin* (1). C'est le second livre de M. Raymond Guérin; à vrai dire, si l'on songe au premier, l'écart semble à peine moins grand. Voilà, sans doute, le même besoin obstiné de voir clair, de n'être point dupe, de dresser d'une aventure ou d'une vie un exact inventaire. Le même, non; ce besoin atteint ici à une telle violence, nette et brutale, que le livre entier, qui veut être un tableau objectif, n'apparaît pas moins comme le drame de cette passion que comme la peinture sur laquelle elle s'exerce.

Cette peinture, c'est celle du père de l'auteur. Il nous est montré de sa naissance à sa mort sous une lumière implacable. Pas un de ses actes, pas un de ses sentiments que l'on puisse croire inventés ou corrigés. L'auteur a résolu de dire tout ce qu'il savait, et de ne rien dire d'autre. D'un héros ou d'un saint, c'eût été déjà difficile; mais il s'agit d'un des hommes qui prêtent le moins à l'hagiographie, d'un homme sans histoire, sans grandes vertus ni grands défauts, qui a ses ridicules et ses faiblesses, d'un homme enfin dont la vie ne présente de mystère que dans la mesure où presque tout y semble normal, étroit et sans nuances.

C'est un petit paysan dont on veut faire un coiffeur de village, mais qui se révèle excellent garçon de café. Si désireux d'*arriver*, si travailleur, si épris de son métier, qu'il devient gérant d'une brasserie, puis directeur d'une grande taverne, et le voici qui s'installe à son compte. [Toute cette épopée triviale est retracée minutieusement, par faits précis, piquants, drôles (2).] Cependant il s'est marié, il a divorcé, il s'est amusé de passades, remarié, sur l'ordre de son patron, avec une jeune provinciale (et le jour des noces, est celui de leur seconde rencontre)... Et sans cesse il faut sourire, installer, servir; et les années passent ainsi, sans repos ni distractions, dans la seule griserie du travail, jusqu'au jour où, quelque

(1) Éditions de la N. R. F.

(2) Un peu parfois, comme l'est, à la scène ou au cinéma, l'évocation de certaines époques (celle du Second Empire, celle des années 1900...)

rouage se grippant, la machine s'enraye : l'homme va mourir.

Il meurt après des mois et des mois de souffrances, d'une souffrance laide, atroce, avilissante. Raymond Guérin consacre à cette agonie une centaine de pages; je ne connais pas de tableau plus monstrueux (c'est que celui-ci n'est pas forcé, il n'est pas lyrique; il n'est qu'exact, précis, fidèle; — et, donc, à peine tolérable). Le père est rongé par un cancer de l'anus et de l'intestin; et peu à peu il semble qu'il n'y ait plus de vie en lui que celle de ce mal. Il se confond avec lui; il n'est plus que sanie, torture, paralysie. « Non seulement mon père se transformait au point de ressembler, dans sa décrépitude, au bébé vagissant et stupide qu'il avait été, mais encore, à cause de la paralysie qui mutilait ses gestes et ses paroles, il se transformait au point de ressembler au singe ancestral. » Aucun équilibre et presque aucun rapport entre ce monstrueux tableau, cette éclatante décomposition, et la vie ou le caractère de l'ancien garçon de café. Mais cette disproportion, ironique, cruelle, extravagante, n'est pas l'un des moins puissants caractères du livre.

Beaucoup de lecteurs sans doute seront heurtés par de telles pages. Et je ne dis pas qu'elles me soient agréables; mais je loue Guérin de les avoir écrites. Elles sont cruelles, non point douteuses, non point basses. On parlera de leur cynisme; j'y vois un étrange courage, et parfois une sorte de grandeur.

Si Guérin avait méprisé ou détesté son père, comme il eût écrit son livre plus facilement! Mais cet homme qu'il juge, dont il voit et marque les faiblesses, on ne peut douter qu'il ne l'aime et ne le respecte. Certaine ironie dont il use dans la première partie du livre lui sert manifestement à masquer sa tendresse. Mais la lucidité elle-même, et la plus nue, la plus rude, peut être la forme suprême de la pudeur. C'est pour ce fils la seule manière de témoigner à son père sa tendre piété, que de le voir, de l'*embrasser* tout entier. Il semble lui dire : « Tu étais tel, que tu m'as permis de tenter cette entreprise. » Et je tends à prendre à mon compte les paroles qu'il prononce lui-même orgueilleusement (mais Guérin est prisonnier; s'il eût revu cette page,

il en eût ôté tout soupçon de jactance) : « Je trouve admirable que de cette vie, que de ce personnage où le pire se mêle au meilleur, on ait eu la fermeté de ne rien rejeter, car c'est de cette diversité, à cause de cette audace, de ce besoin scrupuleux qu'on avait de révéler ce qu'il y avait de moins facilement révélable, de définir des attitudes qui n'étaient pas toujours plaisantes, des actes, des pensées, des détails que d'aucuns eussent voulu cacher, que le portrait est devenu vivant, authentique, prêt à subir, grâce aux ombres, dans le temps et dans l'espace l'épreuve du jugement des hommes. »

*
* *

Et voici encore un début, celui de M. Remy Magermans, avec *la Maladie dans la Tour* (1). C'est M. Crommelynck qui présente ce roman, et, me semble-t-il, à juste titre : entre le jeune romancier et l'auteur dramatique (l'un des plus puissants, le plus original peut-être de cette première moitié du siècle), on croit sentir une parenté non pas seulement de race, mais d'esprit, de thèmes, d'atmosphère, parfois même de personnages. Je n'entends nullement d'ailleurs faire de M. Magermans un disciple de Crommelynck; mais le louer de permettre ce rapprochement, et marquer en même temps que, lorsque, à propos de cet auteur, Crommelynck cite Hamsum, Giono et Ramuz, il néglige un des caractères de son compatriote.

Plus d'une fois, il est vrai, on songe à Ramuz et à Giono. C'est le même bruit du pas sur le sol, le même sentiment de l'unité du monde : terre, hommes, plantes et bêtes, et cet élargissement à l'infini de l'histoire la plus simple. La fièvre aphteuse s'abat sur un canton des Flandres : c'est la ruine pour toute ferme qu'elle atteint. Elle est apparue avec un vagabond, jadis chassé du pays, revenu aujourd'hui pour se venger; il est l'esprit du Mal; réfugié dans la tour d'une église, il frappe çà et là selon son caprice; les vaches crèvent, le village tremble; parfois, la nuit, une femme va rejoindre le maudit dans la tour, afin qu'il épargne sa maison. C'est

(1) Éditions de la Toison d'Or.

la plus pure qui le désarmera; il devient sa victime et meurt dans les flammes.

M. Magermans n'a ni la puissance lyrique de Giono, ni la rude et tendre poésie de Ramuz. Qu'il soit un débutant, certes on le voit; on le voit à ses gaucheries, à certains emprunts, à certaine affectation de simplicité, qui nuit à une simplicité réelle, — mais il n'y a rien là qu'il ne puisse dominer. Et puis il a ses dons propres; ses « différences », que je voudrais signaler. Sur un thème tout proche de la légende, du conte de fées ou de la ballade, il a su édifier un roman. C'est qu'il y apporte un sens de la matière, de l'épaisseur et du *quotidien* qui ne serait pas indigne d'un écrivain naturaliste. Et toutefois la qualité poétique de son œuvre n'est jamais plus sensible qu'à ces instants-là. Il y apporte aussi une grande liberté d'allure, semble soudain abandonner sa route pour une piste imprévue, et tout à la fois amuse et déconcerte, jusqu'à l'instant où les deux récits se rejoignent ou, l'un par l'autre, s'expliquent.

Mais c'est surtout à choisir, cerner, disposer et mouvoir ses personnages que M. Magermans manifeste son talent. Encore que lointains et dans un paysage brumeux, ils ont la netteté et le simple pittoresque, et tantôt le mouvement endiablé, tantôt l'étrange ou cocasse rigidité de certains personnages de Brueghel ou de Jérôme Bosch, ou, sur la scène, de Crommelynck. Rien enfin ne me frappe plus dans ce livre que la composition, l'opposition ou l'alliance des ombres et des lumières, des rumeurs et du silence, de la sarabande et de l'effigie.

MARCEL ARLAND.

DE DESCARTES A VALÉRY

Que les *Pages immortelles* (1) de Descartes aient été choisies et expliquées par Paul Valéry, voilà qui maintient et enrichit cette belle tradition des dialogues à travers le temps qui, de tous les dialogues, forment la plus nourrissante culture. On ne saurait dire que Paul Valéry est cartésien, mais il est assurément un représentant de Descartes parmi nous, comme Alain, si différent de lui à tant d'égards et si semblable à lui à tant d'autres égards. Alain a commenté Valéry et Descartes. Valéry commente Descartes; je ne crois pas qu'il commenterait Alain; on aurait souhaité cependant que, par un tel commentaire, se fermât le cercle assez magique de notre rationalisme français contemporain.

Car les critiques de ce rationalisme, qui en faisaient ressortir l'étroitesse et la cécité, ne se sont pas avisés qu'il était représenté et célébré chez nous par les intelligences les plus aiguës et les plus vivantes, les plus souples aussi. Je le faisais remarquer l'autre mois à propos d'Alain justement : Valéry, Alain, Léon Brunschvicg aussi dans les régions techniques de la science vont chercher la raison à sa source, l'activité rationnelle à son point de jaillissement. Ils vont chercher la raison au temps de sa création où elle est encore risque pur d'un esprit désencombré de l'imagination et du sentiment; tandis que le commun ne voit trop souvent dans le rationalisme que cette raison étalée et déjà refroidie dont triompha un peu facilement Bergson.

Descartes sert à chacun, à condition, non que chacun en sorte, mais qu'il y revienne. Descartes est à la fois un philosophe classé, un chef d'école et de file, un symbole pour la

(1) *Les « Pages immortelles » de Descartes, choisies et expliquées par Paul Valéry* (Éditions Corrêa).

moyenne, et une découverte. Descartes est un esprit qu'il faut toujours redécouvrir, sans doute parce qu'il y a, au cœur de sa pensée, une originalité créatrice que chacun peut interpréter à sa guise. La façon dont un esprit supérieur interprète et commente Descartes est peut-être plus importante que l'exactitude littérale de son interprétation, comme Hegel, puis les phénoménologistes, en offrent, après Kant, des témoignages illustres.

Paul Valéry souligne d'abord (et nous ne saurions nous en étonner) le « choc » de Descartes, sa réaction à la variété et à l'absurdité (éventuelle) de l'invention philosophique. Descartes ne met pas d'emblée la science à la place de la philosophie. Il recherche une explication générale du monde qu'une lecture intensive ne lui procure point. Non pas sa chair, mais son esprit, est triste, hélas! et il a lu tous les livres. Descartes est l'homme en guerre contre le livre, qui ne peut se sauver du livre que par une décision révolutionnaire qui l'affranchit de la passion de lire afin de rendre possible l'action de créer. Ainsi Cervantès s'affranchissait des livres de chevalerie, qu'il avait tous lus, pour pouvoir écrire le livre qu'il portait en lui.

Le travail qui fait de Descartes un créateur, un révolutionnaire de la pensée, est tout intérieur à son esprit, comme lui-même est à l'intérieur de son « poêle », pendant que les hommes, comme les ombres de la caverne platonicienne, se croisent en bas dans la rue. C'est en vertu de la décision par laquelle il se choisit et se juge lui-même « comme source et pur arbitre de toute valeur en matière de connaissance ». Rien de plus difficile à comprendre, et rien de plus essentiel à comprendre que, nous dit Valéry, « ce nettoyage impitoyable de la table du laboratoire de l'esprit ». Et Valéry nous montre Descartes sûr de soi comme Bonaparte à Valence (depuis une trentaine d'années, la comparaison semble inévitable entre les capitaines des hommes et les capitaines de la pensée). « Mais Descartes, ajoute Valéry, faisait à la fois sa Révolution et son Empire. » L'image est heureuse et formerait un beau sujet de baccalauréat. Sa Révolution, en effet, ce qui détruit et ce qui prépare; son Empire, ce qui consolide et ce qui conquiert.

Le 10 novembre 1619, il forme le « projet d'une science ıdmirable », fidèle ainsi, dans son expression, à la tradition nédiévale qu'il devait intégrer et dépasser à la fois. Il note t retient des songes, des prémonitions que Valéry défend ontre une interprétation mystique : « Il ne faut pas con- ondre, je crois, ces coups d'État intellectuels avec les conver- ions dans l'ordre de la foi, qui leur ressemblent d'assez près ɔar les tourments préliminaires et par la déclaration subite lu « nouvel homme ». Tandis que dans l'ordre mystique, la nodification peut se produire à tout âge, elle semble dans 'ordre intellectuel avoir lieu généralement entre dix-neuf t vingt-quatre ans : il en fut ainsi, du moins, dans quel- ues « espèces » de moi connues ». Je suppose qu'il faut ompter parmi ces « espèces », celle de Valéry lui-même. ɹe démon malin de la raison ignore le retour d'âge de la ɔassion, l'engorgement qui découvre tout d'un coup une clatante issue. Les crises de la raison sont pures; elles rrachent au jeune homme la robe prétexte pour le revêtir e la toge virile. Descartes nous est ainsi présenté comme un ıystique de la pensée, et cela nous rappelle l'*Introduction la Méthode de Léonard de Vinci*, autre *Discours de la Méthode*, le moment pur de la conception, ce moment u'Alain voit marqué par un silence de la pensée, et Valéry ar le silence scandé, musical, d'un poème.

Valéry nous déclare ici, une fois de plus, qu'il n'est pas hilosophe, et cette déclaration aussi fait partie de sa mé- hode. C'est-à-dire qu'il accorde une beaucoup plus grande nportance, chez Descartes, à ces concentrations prémoni- ielles au système cartésien proprement dit. Enfin il préfère génie de Descartes, saisi sur le vif, à sa métaphysique. ɔn peut se demander si cette différence ne provient pas d'une épugnance de Valéry à accepter la *réalité* du destin méta- hysique, car il est soucieux de dissocier une métaphysique uelconque, qui est une emprise des mots sur l'esprit, de la rise de la réalité par l'esprit, dont seule l'analyse scienti- que assure la validité.

Cette même attitude mentale, si délicate à définir, l'amène proposer que tout système « est une entreprise de l'esprit ontre lui-même ». Une œuvre n'exprime pas l'être d'un

auteur, mais sa volonté de paraître, « qui choisit, ordonne, accorde, masque, exagère ». On pourrait évoquer ici, par un contre-sens délibéré et instructif, la théorie du jeune Gide sur la « manifestation », et surtout, le mettre en contraste avec Marcel Proust, pour qui l'être coïncide avec l'œuvre absolument. L'auteur des prolégomènes à toute esthétique future devra considérer ce triangle, ce déplacement de l'être esthétique, en faire le point par rapport au lieu de l'esprit pur.

Valéry, qui subit, plus qu'il ne le pense peut-être, l'influence du positivisme de la fin de l'autre siècle, mais qui complique et enrichit cette influence d'une subtile analyse des mots, du langage en tant que musicien des sens et trompeur de l'esprit, considère toute métaphysique à peu près comme des vieilles cartes de géographie qui ne peuvent plus servir qu'à indiquer un moment de la découverte humaine. La métaphysique de Descartes, comme toutes les autres, n'a plus qu'une signification historique, « c'est-à-dire que nous sommes obligés de lui prêter ce qu'elle ne possède plus, de faire semblant d'ignorer des choses que nous savons et qui furent acquises depuis, *de céder passagèrement un peu de notre chaleur à des disputes définitivement refroidies*, — en un mot, de faire effort de simulation, sans espoir de vérification finale, pour reconstituer artificiellement les conditions de production d'un certain système de formules et de raisonnement constitué, il y a trois cents ans, dans un monde prodigieusement différent du nôtre, que les propres effets de ce même système ont grandement contribué à nous rendre de plus en plus étranger ». Retenons surtout, dans cette phrase d'une expression admirable, la fin. Si les « propres effets » du système considéré a contribué à nous le rendre étranger, et de plus en plus, c'est donc que ce système a des vertus propres, une force positive, et que l'histoire de la philosophie justifie les systèmes philosophiques. Par ces déclarations, Valéry se situe beaucoup moins loin qu'il ne semble le croire de l'enseignement moderne de la philosophie; et il nous laisse penser que certains malentendus célèbres entre lui-même et cet enseignement avaient moins leur source dans le fond des idées que dans sa façon de les présenter et de les lancer comme un défi.

Le *Discours* (les réserves indiquées plus haut, outre certains passages du *Discours*, les *Méditations*) est considéré par Valéry comme un monologue, un monologue mémorable qui fait suite à des monologues mémorables, à celui de Montaigne et à celui du prince Hamlet. Ces monologues naissaient du doute, d'une pente dubitative de l'esprit, dans une époque où l'isolement du doute engageait le penseur à se serrer dans les plis rassemblés de son intelligence. Ce doute, dirigé sur la philosophie spéculative, fait ressortir la personnalité du philosophe, le met en relief comme le prince de Danemark est mis en relief dans le drame de Shakespeare. Valéry constate avec raison qu'il n'est pas de philosophe dont le caractère, c'est-à-dire la réaction de l'homme tout entier, paraisse plus énergiquement dans la production spéculative. C'est ce qui avait frappé aussi Alain, mais pour d'autres raisons. Alain se méfie du système tant qu'il n'a pas trouvé l'homme. Valéry ne s'intéresse guère au système et ne cherche l'homme que pour apercevoir une étincelle du mystère de la création.

Il faut citer la curieuse et singulière critique que Valéry propose du fameux *Cogito*, où l'on retrouve tout Valéry. D'après lui, *cogito ergo sum* n'a aucun sens, car *sum* n'a aucun sens. « Personne n'a, ni ne peut avoir, l'idée ou le besoin de dire : *Je suis*, à moins d'être pris pour mort, et de protester qu'on ne l'est pas... » A quoi donc répond, suivant Valéry, ce singulier petit mot? « Si le *Cogito* revient si souvent dans son œuvre, se trouve et se retrouve dans le *Discours*, dans les *Méditations*, dans les *Principes*, c'est qu'il sonne pour lui un appel à son essence d'*égotisme*. Il le reprend comme le thème de son Moi lucide, le réveil crié à l'orgueil et aux ressources de son être. » Si Valéry le veut, je le veux bien. Mais on pourrait peut-être proposer une interprétation moins heureuse, moins brillante, plus conforme à cette tradition philosophique dont Valéry ne s'accommode pas. Elle vaut ce qu'elle vaut; elle est plus proche, assurément, de l'interprétation de Hegel et de celle de Hamelin.

Descartes, ce qu'il faut poser en principe, est par son essence un pur philosophe. ou, si l'on préfère, un philosophe pur. Rénovateur de la science, inventeur de solutions et de

formules, sa philosophie passe facilement, surtout quand on se prévaut de quelques phrases du *Discours* et des *Lettres*, pour une introduction d'époque à l'épistémologie moderne. Dès lors, si on le prend au mot, l'hypothèse de Valéry est juste. Mais l'autre interprétation dont je parle présenterait Descartes comme un esprit soucieux avant tout de se justifier à lui-même l'organisation de son savoir. Le moi cartésien, suivant cette autre hypothèse, ressemblerait beaucoup à l'unité d'aperception kantienne, autrement dit, à la condition même du savoir. Ce mot *Moi* est équivoque. Il peut aussi bien exprimer l'unité de la conscience intellectuelle que le « Je suis maître de moi comme de l'univers » de Nicomède. Et peut-être faut-il les deux pour composer le moi cartésien. Il n'en faut pas moins retenir la proposition de Valéry, car c'est du meilleur Valéry : « Ce motif me semble revenir dans toute l'œuvre de Descartes, laquelle, en vérité, est un monologue où sa personne et presque le timbre de sa voix ne cesse de se faire sentir, comme un thème de certitude qui ne lui apprend rien et ne peut rien lui apprendre; mais qui rappelle à lui et suscite chaque fois en lui l'énergie initiale de son grand dessein. »

Sur la garantie du monde, après la garantie de l'âme, sur la notion de Dieu et le raisonnement sur la perfection, sur les chances historiques de cette notion de perfection, sur les deux natures du doute, sur la séparation de l'esprit et de l'étendue, Valéry est excellent. On goûte dans ces pages tout ce que la présence d'esprit a de confortant, d'éclairant. Valéry fait bien comprendre, notamment, que la séparation de l'esprit et de l'étendue débarrasse définitivement la science de l'habitude aristotélicienne de découvrir par voie d'analyse logique ce qui relève de l'expérience seule. Il nous montre enfin que Descartes avait su diviser pour pouvoir régner.

Au moment le plus important de cet essai, vers la fin, Valéry se demande ce qui le frappe le plus en Descartes, comme devant être ce qui, de Descartes, doit vivre encore. Et ce qui l'enchante, c'est « la conscience de soi-même, de son être tout entier rassemblé dans son attention; conscience pénétrante des opérations de sa pensée; conscience si

volontaire et si précise qu'il fait de son *Moi* un instrument dont l'infaillibilité ne dépend que du degré de cette conscience qu'il en a ». J'imagine aisément qu'on pourrait ainsi se réjouir de Valéry lui-même, avec cette différence qu'il demeure dans ce rassemblement de lui-même, qu'il ne s'engage pas dans les pièges d'un système. Par quoi Valéry est amené à suggérer un nouveau tableau des valeurs cartésiennes.

Il distingue d'abord, chez lui, les problèmes qui lui étaient propres et sur lesquels de lui-même il s'excitait, et les problèmes qui furent des « besoins artificiels de son esprit ». Le philosophe, en ce temps-là, devait donner réponse à tout; mais chez Descartes, chaque fois qu'il était *Moi*, il était géomètre. Voilà, si l'on peut ainsi dire, le nerf de la thèse. L'égotisme et, dans une certaine mesure, le solipsisme coïncident chez Descartes avec l'attitude mentale la plus objective, et nécessairement : « Le Je et le Moi explicitement évoqués devant nous introduire à des manières de penser d'une entière généralité, voilà mon Descartes. »

Nous nous en doutions bien. Paul Valéry, c'est bien le *Moi* qui se veut perdre dans la vérité. Narcisse, éclairé par la raison, ne veut pas rejoindre son reflet et se perdre en lui. Le grand thème du symbolisme trouve ici son complément et son explication. Valéry était un Narcisse raisonnable, je veux dire qui pouvait rassembler l'univers dans son cerveau. Descartes, c'est le symboliste qui connaît la géométrie et que la géométrie sauve du reflet de lui-même.

D'où la haute importance du couple Descartes et Valéry. Celui qui ne perçoit pas cette discrète tragédie, devenue drame et conquête, discrète parce qu'elle est tue et seulement suggérée, ne perçoit pas non plus le drame de Valéry. Parce que ni Valéry, ni Descartes ne suggèrent, ne comportent de drame. Mais le drame est en eux, si purifié qu'il faut se détacher d'eux pour en gagner le sentiment. Et nous touchons là, je crois, au plus secret, au plus délicat, au plus valable de l'esprit français. « L'individu, écrit Valéry, devient un problème de notre temps, la hiérarchie des esprits devient une difficulté de notre temps, où il y a comme un crépuscule des demi-dieux, c'est-à-dire de ces hommes dissé-

minés dans la durée et sur la terre, auxquels nous devons l'essentiel de ce que nous appelons culture, connaissance et civilisation. » On croirait entendre du Nietzsche, mais un Nietzsche affiné par un contrepoint racinien.

Valéry est seul capable, je crois, aujourd'hui, de doser avec tant de pudeur précise la raison et la poésie, le refus de croire et l'intelligence de ce que l'on croit. Son refus des systèmes compose un système pudique, qui se défend contre lui-même en se défendant contre les systèmes organisés. On peut supposer seulement que cette défense serait moins assurée s'il traitait de Leibniz, de Kant ou d'Auguste Comte, c'est-à-dire de ces grands systématiques qui sont si bien incorporés à leurs systèmes qu'on ne saurait les en dégager.

Le choix des textes, composé du *Discours*, de deux *Méditations* et de quelques *Lettres*, est bon. Il ne trahit pas Descartes et introduit aisément à l'œuvre entière, qu'il faut lire si l'on veut suivre tous les détours d'un esprit incessamment sollicité par lui-même. Celles adressées au R. P. Mersenne feront particulièrement réfléchir. Elles montrent comment un grand esprit sait rester libre, tout en se réservant et en s'adaptant aux servitudes du siècle.

RAMON FERNANDEZ.

NOTES

POÉSIE

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE FRANÇAISE, par *Marcel* *rland* (Stock).

Composer une anthologie, c'est une tâche périlleuse. Bien entendu, y faut de la culture et du goût, mais ces deux qualités ne suffisent oint; ajoutons-y l'audace de déplaire. Par sa nature, un choix de oèmes ne saurait en effet contenter personne, chacun ayant déjà ıssemblé pour soi, au fond de sa mémoire, le sien. Sans parler des oètes vivants qui se jettent sur ce genre d'ouvrages pour des rai-ons qui n'ont pas besoin d'être précisées. Aussi, dans ce que je vais ire, je prie qu'on voie simplement l'expression de mes préférences l'esquisse de la façon dont j'eusse procédé moi-même, le cas chéant. L'auteur, d'ailleurs, a pris le soin d'élever entre la critique lui une excellente barrière, en déclarant qu'il n'a rien mis dans ce vre qu'il n'aime, que ce sont ses limites propres et sa garantie. I. Arland a le cœur vaste, il faut l'en féliciter et lui accorder que on anthologie est bien celle de notre poésie tout entière — ou resque.

Il nous mène, en six cent cinquante pages, de *la Chanson de* *oland* à *la Quête de joie.* J'ai relu avec plaisir les belles laisses con-acrées à la mort du preux; j'ai été satisfait de saluer au passage utebeuf et Charles d'Orléans, qui sont de vieilles connaissances, et e découvrir quelques chansons bien choisies des trouvères et des oubadours. Néanmoins, je suis de ceux qui pensent que notre oésie commence à Villon. Le premier, il a trouvé l'accent de ce risme confidentiel qui nous touche au vif de l'âme; seul, il nous araît actuel au point qu'on peut passer de la lecture de son œuvre celle de Baudelaire, par exemple, sans éprouver le sentiment d'une upture dans le ton. Peut-on en dire autant de ses devanciers? Il me emble qu'il faut gagner aridement le plaisir qu'ils nous donnent, noins pour des raisons de syntaxe et de morphologie que de forme

de la sensibilité. C'est que sa vraie poésie, le moyen âge l'a inscrite dans la pierre. Les sculpteurs romans et gothiques, voilà les grands poètes de cette lointaine époque, ceux qui nous la rendent le plus proche. On jugera que ce n'est pas un défaut pour une anthologie de se montrer trop riche. Mais prenons garde que la place faite aux uns par M. Arland l'est au détriment de celle des autres : les dimensions de l'ouvrage lui ont imposé sa loi. On le verra quand il s'agira des contemporains.

Au XVIe siècle, Scève, Louise Labé, Sponde tiennent le rang qu'ils méritent et que leur avait rendu M. Thierry Maulnier dans son *Introduction à la Poésie Française*. Prodigieuse époque, la plus notable sans doute par l'abondance, la variété et la vigueur des talents. Au XVIIe siècle, les poètes Louis XIII : Maynard, Théophile, Saint-Amant, Tristan l'Hermite, nous enchantent une fois de plus. Quant à nos grands classiques, M. Arland s'est défendu de rien emprunter à leur théâtre. Corneille figure par ses *Paraphrases de l'Imitation* et un adorable fragment de *Psyché*; Racine, par ses *Cantiques spirituels*; Molière, par des vers de circonstance. Point de vue légitime, on peut tenir *Polyeucte*, *Bérénice*, *Phèdre* ou *Tartuffe* pour trop connus. Je suppose que c'est la même raison qui a incliné l'auteur à ne prendre des *Fables* de La Fontaine que *le Chat, la Belette et le Petit Lapin* et une partie des *Deux Pigeons*, alors qu'il cite largement *Adonis* et *les Amours de Psyché*. Mais le rabâchage scolaire des *Fables* ne cesse de leur faire du tort, et je crois que *la Mort et le Mourant* et *la Jeune Veuve*, entre autres, auraient été ici à leur place.

Voici le Sahara de la poésie française : le XVIIIe siècle. Les versificateurs triomphent, et ces facteurs d'odes que Baour-Lormian qualifia de poètes « odieux » en la personne d'Ecouchard Le Brun. Avant Chénier, qui appartient quasiment au XIXe siècle, au moins par la date de la première édition de ses poèmes (1819), on ne rencontre que deux oasis : le pré-lamartinien Léonard et Parny. Pour ce dernier, j'ai trouvé M. Arland sévère. Ses *Poésies érotiques* méritent mieux qu'un réticent commentaire, et l'honneur de citations plus amples. Delille est oublié; c'est dommage. Je sais bien que Rivarol disait de lui : « Il fait un sort à chaque vers et néglige la fortune du poème »; cependant, ses rares passages bien venus n'auraient pas été indignes d'illustrer un siècle ingrat.

A partir du romantisme, bien que l'on rentre alors en plein foisonnement lyrique, M. Arland ne daignera cueillir ses fleurs qu'au sommet du Parnasse, au mépris des poètes du second rayon. Je souligne toutefois, et l'en loue, que Sainte-Beuve et Auguste Barbier, tous les deux précurseurs de Baudelaire, ce qu'on ne sait pas assez, ont trouvé grâce à ses yeux; le premier, presque trop, mais longue

était l'injustice à réparer; le second, trop peu pour mon goût. De Gautier, cet autre maître de l'auteur des *Fleurs du Mal*, un extrait d'*Albertus* et de *la Comédie de la Mort* aurait eu, sur les médiocres strophes des *Emaux et Camées*, l'avantage de la surprise. J'ai goûté que resurgît soudain la langue d'oc avec Mistral et sa *Mireille* : une bouffée d'air salubre au milieu des pourrissoirs du siècle. M. Arland n'aime guère les parnassiens. Osera-t-on le lui reprocher? Il délègue au seul Leconte de Lisle la charge de les représenter, à l'exclusion de Théodore de Banville, de Sully Prudhomme, de Coppée, de Dierx. Mais pourquoi, diable, avoir éreinté à juste titre Heredia, pour emprunter tout de même deux sonnets à son bazar? Tristan Corbière et Germain Nouveau sont traités avec équité; Laforgue, pas tout à fait. Je soupçonne M. Arland d'être un adversaire du vers libre, car il passe les symbolistes sous silence, tout simplement.

Nous arrivons enfin à notre siècle. L'auteur se doute bien que c'est là que nous l'attendons. Seize noms pour illustrer huit lustres de création poétique d'une incontestable richesse, on avouera qu'une telle prudence dépasse la mesure. Voilà pourquoi j'eusse aimé que M. Arland donnât un peu moins d'étendue au début de son anthologie, afin de s'en ménager un peu plus à la fin. J'entre fort bien, d'ailleurs, dans son exigence. Il a dû, pour juger son temps, prendre de la hauteur et ne pas lui accorder plus d'importance qu'aux siècles précédents. J'accepte que beaucoup de morts aient été volontairement oubliés : J. M. Bernard, Pellerin, Deubel, Maurice du Plessys, Fagus, Charles Guérin, etc., ainsi que beaucoup de vivants : Valéry Larbaud, André Salmon, Blaise Cendrars, Francis Carco — Carco, dont les anthologies futures ne pourront pas ne pas retenir l'émouvant poème de *l'Ombre*. Mais j'ai relevé quelques omissions inexplicables. D'abord, celle de Milosz. Je n'y vois pas d'excuse. Isolement, grandeur, originalité transcendante, tout militait en faveur d'un homme qui offre, par surcroît, l'intérêt d'être ignoré du public, car l'unique édition collective de ses poèmes (Fourcade, 1929) est épuisée et difficilement trouvable. Sa *Symphonie de Novembre* aurait été l'un des plus beaux ornements du livre. Et Fargue? M. Arland pense, sans doute, qu'il ne s'est pas exprimé en vers. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point. Je me contenterai d'observer que M. Arland a tout de même accepté Claudel. Croit-il que le verset claudélien se tienne plus près du vers traditionnel que les cadences de *Pour la musique*, *Espaces*, ou *Sous la lampe*? Un autre poète notable, et méconnu, aurait mérité d'être choisi pour la rigueur somptueuse de son lyrisme. Qu'on en juge :

Mais ces oiseaux qui volaient haut dans le soir,
En chantant malgré le vent et malgré l'ombre,
Disaient-ils point, ah, si fiers en ce décombre!
L'inexorable dureté de l'espoir?

La peur entrait dans la bête et dans la plante,
Les angoisses peuplaient l'air alentour, mais
Ces oiseaux, alors, chantèrent à jamais,
Ignorants de la lumière fléchissante.

Déjà le jour noircissait dans les roseaux;
Un deuil froid poignait les choses de la plaine,
Tout mourait, dans quel secret! et cette peine
Etait longue sur l'étang, mais ces oiseaux...

Je viens de rendre justice à Vincent Muselli. Enfin, je ne suis pas le premier à regretter l'absence d'Audiberti. Ce poète jeune possède aujourd'hui le souffle le plus puissant, le plus novateur. Je n'insiste pas, il n'est que de lire *Des tonnes de semence.*

Autant que des absences que j'ai dites, on s'étonne de la présence de Maurras, dont la grandeur ne doit rien à ses poèmes, et de celle d'Odilon-Jean Périer, mort à vingt-sept ans, qui a laissé une œuvre simplement estimable. Si nous passons volontiers celui-ci à M. Arland, c'est qu'il a obéi à l'inclination sentimentale d'un souvenir d'amitié. Me gêne davantage qu'il traite Apollinaire sans indulgence, qu'il l'accuse de byzantinisme et de sentimentalité de ghetto. Je n'aime pas qu'on mêle la polémique sociale au jugement que l'on porte sur la beauté. De Patrice de La Tour du Pin, le benjamin du recueil, j'eusse choisi autre chose que *les Enfants de septembre,* qui sont devenus son *Vase brisé* : *la Traque, Laurence Printanière* ou *les Anges sauvages.*

Enfin, le seul Eluard, si tendre et si précieux, ne me paraît pas rendre compte suffisamment de l'explosion surréaliste, qui s'est enflée à la mesure d'à peu près tout l'espace intellectuel de l'entre-deux-guerres. Il aurait fallu, pour le moins, lui adjoindre Benjamin Péret. Peut-être M. Arland a-t-il voulu sanctionner la contradiction d'une doctrine qui avait pris pour drapeau l'aphorisme de Lautréamont : « La poésie sera faite par tous. Non par un », tandis que jamais prétention de conquérir la masse n'atteignit moins son but et resta coupée à ce point d'une audience populaire, que le mouvement d'André Breton et de ses amis. On sait que leur activité prit surtout la forme d'une gigantesque entreprise de démolition. Maintenant que l'Apocalypse a surgi au bout de leur dialectique, ruinant vrai-

ment ce qu'ils abolissaient en esprit, eux-mêmes se trouvent ensevelis sous les décombres.

Quand on a refermé la copieuse anthologie de M. Arland, ce long regard qu'il nous a permis de jeter sur le passé nous engage à méditer le présent et à interroger l'avenir. Une parole de Montesquieu me vient à l'esprit, que je suis tenté d'appliquer à la partie révolue de notre temps : « On ne saurait croire jusqu'où a été dans ce siècle la décadence de l'admiration. » C'est que dans le domaine de la création poétique, comme dans les autres, on avait oublié un peu trop les disciplines nécessaires, les bienfaits de l'obstacle et du saut. Aussi n'aperçois-je qu'une seule révolution possible : retrouver la parole et le chant. Les plus dignes d'entre nous savent déjà se consoler que quelques-uns des dieux d'hier aient été pulvérisés par la défaite. Mourir, condition absolue de toute renaissance; notre mort est une promesse qu'il nous appartient de tenir. Je souhaite que surgissent, des générations nouvelles, moins de faux poètes, plus de vrais lecteurs, et que désormais la poésie soit faite par quelques-uns, pour tous — comme le pain.

MAURICE CHAPELAN.

P. S. — J'ai été heureux d'apprendre que, lors d'une prochaine édition de son anthologie, M. Arland ferait figurer Audiberti à la place qu'il mérite. Puisse-t-il agir de même à l'égard de Milosz, Fargue et Muselli.

M. C.

ROMANS

GEORGES ou LES JOURNÉES D'AVRIL, par *Henri Pourrat* (Éditions de la N. R. F.).

Conte philosophique ou roman d'anticipation? Dans une note liminaire, M. Henri Pourrat nous avertit que ce manuscrit, écrit voici vingt-trois ans sous forme de conte philosophique, il l'a remanié pour le publier aujourd'hui sous forme de roman. Là est, à la fois, le problème et l'explication de l'œuvre hybride, mal définie, qu'il nous présente. Nous y trouvons la donnée d'un roman et l'essence d'un conte philosophique et il s'en dégage une sensation de gêne, d'instabilité. Cette sorte de déséquilibre entre les deux éléments du récit nous empêche de sentir pleinement ce drame des *Journées d'Avril*,

pourtant identique à celui que nous avons vécu en mai 40, et de voi vivre et souffrir réellement ces êtres qui se débattent « avec un sor très lourd ». Il est juste d'ajouter que les personnages ne sont pa faux, que le trait qui les dessine est incisif et que si nous restons peu près insensibles à leurs malheurs, cela tient plus encore à ce personnages eux-mêmes qu'à l'art du conteur. On rencontre, e effet, chez eux ce manque d'humanité qui caractérise ces milieu énervants d'intellectuels, noyés dans le domaine des idées abstraite loin de toute notion des réalités quotidiennes. Les tableaux de c genre ont toujours quelque chose de lassant. Nous le sentons d'autar mieux que M. Pourrat, avec bonheur, peint également deux jeune filles, simples et naturelles, et surtout ces paysans « qui prennent le choses comme elles sont et s'en arrangent quand même ».

Ces philosophes, ces médecins, ces professeurs veulent, pou résister dans la plus atroce des guerres, établir un code de l'énergi et forger un moral au peuple. Des intrigues, des manœuvres guidée par l'ambition et l'amour se mêlent à ce projet et ce côté « roman est, lui aussi, assez bien vu. Il faut bien avouer que ce sont justemer les à-côté du sujet qui sont les mieux réussis et qui nous toucher le plus. Certes nous voyons bien ce que M. Pourrat a voulu peindr pourquoi il a voulu « montrer comment le problème du mora c'est-à-dire du pouvoir que l'homme a à prendre sur soi-mêm pèsera de plus en plus sur les humains ». Nous ne sommes pas loi de croire que ce drame, il l'a lui-même vivement ressenti, pour lu donner une telle importance et lui chercher une solution. Cett idée, acceptable, louable même, peut fournir un sujet d'essai ou d thèse, sans aucun doute, mais pas un sujet de roman. Ces problème de la volonté, du sentiment, de l'action de l'esprit sur le corps et d l'action du corps sur l'esprit (forcément encombrés de question d'hormones, de glandes endocrines, parce que M. Pourrat a voul les étudier à fond) ne conviennent pas au cadre du roman. Nous n pensons pas que de ce genre, « si indéterminé, si particulier, si frivole qu'il soit, on puisse attendre plus que de la psychologie ou de l psychophysiologie.

Heureusement, cette action se déroule dans la campagne d'Au vergne chère à l'auteur. Avec ce sens et ce goût de la nature que nou lui connaissons, M. Pourrat a constamment mêlé cette campagn aux événements et aux problèmes philosophiques de ses héros. C'es plus qu'un cadre, plus qu'un fond, cette nature est tissée dans l trame même du récit.

Nous aimons qu'au milieu de ces débats sur l'être et la personn l'auteur nous rappelle que « l'air de la nuit sent l'herbe froide, le fontaines, les buis en fleur », et qu'Epictète ne lui fasse pas oublie

« l'odeur d'herbe morte, de terre molle, et du chaud d'avril; celle des violettes sous la haie... » parce que nous retrouvons là l'auteur de *Ceux d'Auvergne.*

Ce poète de la nature est aussi celui des paysans. Certains accents prennent, ici même, la simplicité, le naturel et la sagesse de Péguy : « Ces mots latins qu'on entend vous lient vous aussi au peuple qui, du bord des fleuves aux bois des montagnes, a peiné, espéré, autour de ces massives églises. »

A comparer les deux éléments de son œuvre, nous n'hésitons pas une seconde : c'est sa poésie, son sens de la nature et sa peinture des paysans qui nous retiennent. Puisse M. Pourrat ne jamais s'écarter de cette voie qui est la sienne réellement.

FERNAND LEMOINE.

ESSAIS

LUTHER, par *Dmitri Mérejkovski*, traduit du russe, par *C. Andronikof* (Éditions de la N. R. F.).

LUTHER, SA CONCEPTION POLITIQUE, par *Karsten Klaehn* (Sorlot).

M. Mérejkovski donne au public un Luther qui n'est guère dans ses motifs principaux qu'un manifeste prophétique. Une suite de chercheurs insensibles aux niaiseries de l'hagiographie luthérienne et à la truculence des anathèmes catholiques ont entrepris de restituer à Luther sa figure véritable. Mais la légende traditionnelle du Réformateur, enfant torturé, puis ascète inquiet, puis témoin malgré lui de la corruption papale, a de quoi séduire un héraut de Dieu : c'est donc elle que M. Mérejkovski se plaît à paraphraser dans un style haché d'éclairs sombres. Sur l'évolution interne de Luther, il n'apporte rien de nouveau, mais illustre sa propre doctrine de fleurettes édifiantes (Luther et les enfants, la mort de Luther) et de pochades romantiques (Luther-Faust et Méphistophélès-Erasme; Luther entre Chrétien, diablotin blanc, et Citoyen, diablotin rouge). Cette doctrine, on la résumera sans prendre parti, car, écrit la Didachè, « vous n'éprouverez et ne critiquerez aucun prophète qui parle en esprit ».

Pierre et Paul, estime M. Mérejkovski, figurent la Loi et la Libert
Paul se soulève contre Pierre. Un jour, Jean réconciliera Pierre
Paul. Ou, pour ne plus parler par énigmes : « C'est Jean qui mettr
fin au « grand différend » dans les siècles et parmi les peuples; le
deux moitiés séparées de l'Occident chrétien — les deux Eglise
catholique et protestante — seront unies par l'Orient chrétien –
l'Orthodoxie; non l'Orthodoxie passée, non la présente, mais
future — l'Eglise de Jean dans le Troisième Testament de l'Espr
(p. 52). » Luther fut le précurseur incomplet de Jean. Il vivait tiraill
entre l'Esprit Saint et l'Esprit impur. Son comportement atteste d'ai
leurs cette polarité. Il prêche la liberté de l'Esprit et engage a
massacre des paysans révoltés; il reconnaît que l'Eglise vient d
Christ, non pas le Christ de l'Eglise, et fonde l'Eglise protestant
Pourtant les chrétiens *apprendront tous un jour que l'Eglise Œcu
ménique sera parce que Luther fut* (p. 266).

Pour M. Mérejkovski comme pour bien d'autres, la condamnatio
des paysans est le grand reniement de Luther. Pour M. Klaeh
au contraire, si la doctrine politique de Luther ne se sclérose jama
en système, du moins reste-t-elle toujours cohérente avec ses pr
misses. Elle définit l'acte politique comme une attitude concrè
de la personne chrétienne astreinte concurremment à obéir à l'Ord
temporel et aux prescriptions du Sermon sur la Montagne. Or l
Paysans se révoltent contre l'Autorité Séculière, aide de Dieu po
la conservation du monde, tout en méprisant l'Evangile. Ainsi son
ils la cause d'un scandale majeur qu'il faut extirper par le fer et p
le feu. Il ne s'ensuit pas, au reste, que l'Autorité et le Sujet soient deu
grandeurs absolues, inconciliables. En les tenant pour parties con
titutives d'un même organisme, Luther prépare la doctrine all
mande de l'Etat-Père dont M. Klaehn retrace l'élaboration et l
vicissitudes. Toujours vivant, jamais abstrait, le livre de M. Klaeh
vaut tour à tour par ses narrations historiques (La Fin de la Guerre d
Paysans), ses portraits religieux (Thomas Müntzer), ses conclusio
politiques (Foi et Politique; Luther, éducateur de l'Allemagne).
instruira tous ceux qu'intéresse la psychologie de l'engagemen

En déclarant que Luther *doit être rangé parmi les personnalit
trop grandes pour s'adapter à aucun système, et qui, par conséquent, n
doivent jamais être mêlées aux conflits idéologiques* (p. 7), M. Klaeh
a mesuré le danger qu'il s'efforce lui-même, avec des succès diver
d'éviter, alors que M. Mérejkovski s'y précipite avec une saint
impatience.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.

***

CI-DEVANT, par *Anatole de Monzie* (Flammarion).

M. Anatole de Monzie est un produit curieux de la Troisième République. Homme d'État intelligent et habile, il eût mieux été à sa place, semble-t-il, dans une société mieux organisée, moins bavarde et plus avisée. *Ci-Devant*, qui est une rapide histoire politique de ces dernières années, rappelle ces mémoires politiques d'autrefois que nous lisions dans les vieilles collections cartonnées : mémoires d'hommes d'État, de magistrats mêlés à la chose publique, et quelquefois de simples observateurs mieux placés qu'ils ne l'eussent été aujourd'hui pour démonter les rouages de l'État. Je songeais parfois, en le lisant, à Dino Compagni et à Guichardin. Et parfois aussi à Machiavel.

« Figurant enragé de n'être pas un acteur » : c'est ainsi qu'un ministre des sombres années qui ont précédé la guerre se définit lui-même. Figurant, parce que les ficelles de la «grande» politique étaient entre les mains d'un petit nombre de ses collègues. Grand commis, chargé d'un travail administratif extrêmement délicat, on lui interdisait les vues d'ensemble, qu'il aurait certainement mises au point beaucoup mieux que ceux qui lui bouchaient la vue. D'où suit une analyse des conseils des ministres digne de Saint-Simon et de Pareto. Les hommes de gouvernement, « amis de l'opinion plutôt que de la sagesse », ramènent et réduisent un conseil des ministres à l'ordinaire d'une assemblée d'actionnaires. Encore les actionnaires de ces assemblées ont-ils souvent d'autres pouvoirs.

C'est l'affaire tchèque qui est l'occasion d'une division dans ce conseil qui concentre et symbolise la division de l'opinion publique. Le chef d'un des camps est Reynaud; Bonnet représente l'autre. Entre les deux, Chautemps fera le petit roi. L'opinion suit et se divise : d'un côté, les citoyens pondérés, c'est-à-dire qui sont retenus par le poids, soit du bon sens, soit d'un intérêt national à défendre; de l'autre, les excités et les idéologues, dirigés par l'état-major des intellectuels.

Toutes les fureurs idéologiques des Sorel, des Berth, des Péguy semblent, sur ce chapitre des intellectuels, inspirer la plume de M. de Monzie. Rien ne les touche que ce qui concerne la Tchécoslovaquie, parce que la Tchécoslovaquie, c'est M. Bénès, et M. Bénès, c'est, à tout le moins pour les intellectuels, le dieu de la passion quarantuitarde, de la S. D. N. et de Pontigny. Ce n'est pas la justice en soi qui les agite, mais tel signe conventionnel de la justice, soigneusement mis en relief par une propagande habile. C'est ainsi,

par exemple, que l'Anschluss les laisse indifférents. Les commu nistes, qui se moquent de Bénès, font la claque dans cette lutte à l corde internationale : « Tenez encore un peu, un tout petit peu Hitler va se dégonfler ! »

M. de Monzie note encore, dans la bonne tradition machiavé lique, que les petites puissances disposent de la guerre des grande puissances. C'est la « dictature des pupilles », et Paul Reynaud appa raît comme l'incarnation des petites puissances, petit homme « qu se dresse sur ses ergots ». Il faut citer ici, afin d'illustrer ce don l'emporte-pièce, ce croquis de Daladier : « Après le 6 février 1934 il sut disparaître pour reparaître en 1935, constituer le Front popu laire et, deux ans plus tard, s'employer à le détruire, se perdre dan la foule et se faire un nom parmi la masse, bénéficier chez les civil d'une popularité que les civils supposaient exister chez les mili taires, tandis qu'il donnait aux chefs de l'armée l'impression de le couvrir d'une autorité politique à laquelle il était arrivé par le biai du patriotisme. » J'imagine, dans une cinquantaine d'années, c sujet choisi comme thème latin pour les candidats du bachot.

Je conseille de lire, en même temps que *Ci-Devant*, *Mars ou la Guerre jugée*. On sera frappé des concordances, dans la mesure toutefois, où l'on concède au juge autant de liberté d'esprit quand une guerre est perdue que quand une guerre est gagnée. La guerre devient inévitable par ce mélange de volonté et de fatalité dont Alain a donné des analyses que l'on pouvait croire définitives. On juge la guerre fatale, et elle le devient aussitôt. Mandel, qui est un pur esprit, va un peu plus loin : il faut déclarer la guerre pour pouvoir la faire. C'est Corneille-Labiche, ou Jérôme Paturaud à la recherche d'une victoire. Il faut lire ici, également (les lectures parallèles sont les mères du vrai jugement), le petit livre que le colonel Alerme vient de publier : *les Causes militaires de notre Défaite*. Je ne crois pas que M. de Monzie et le colonel Alerme se soient consultés. La ressemblance, disons l'identité des jugements et des conclusions n'en paraîtront que plus frappantes. Un grand écrivain, Jean Giraudoux, a parfaitement défini, dans un discours à la radio, le tonus intellectuel et passionnel de cette époque : « Notre paix a été appelée à un devoir guerrier. »

Il convient de lire *Ci-devant* à la fois comme un recueil de notes, comme un rapport privé soumis à la bonne foi du public, comme une analyse du mal politique français de l'avant-guerre et comme un écrit d'humaniste destiné à rejoindre une certaine tradition littéraire. Nulle trace de système, nulle justification *a posteriori*, nulle intention de propagande. Mais un effort de lucidité au milieu d'un désarroi général.

Je sais bien que les esprits sont si troublés, que les passions sont flattées avec tant de complaisance, que les volontés sont si bien coincées sur les rails de l'idée fixe, que de tels témoignages (celui de M. de Monzie, celui d'Henri de Man, celui du colonel Alerme) ne porteraient pas aujourd'hui comme ils pourraient et comme ils devraient porter. Depuis trop longtemps, à cause des circonstances, les pensées et les sensibilités tournent à vide, de sorte que les fabulations de l'avant-guerre et les fabulations de l'après-guerre se rejoignent malgré la catastrophe. Mais il faut tout de même prendre date. Mais il faut prendre date. M. de Monzie, avec quelques autres, a pris date. Et c'est dans quelques années qu'un livre comme le sien recevra la consécration de sa valeur.

RAMON FERNANDEZ.

***

APRÈS COUP, par *Henri de Man* (Éditions de la Toison d'Or, Bruxelles).

Après Coup est sans doute le livre politique le plus intéressant de cet après-guerre, pour trois raisons : l'auteur a pris une place de premier plan dans le mouvement de renaissance socialiste de l'entre-deux-guerres, mouvement en pleine floraison et qui va bientôt donner ses fruits; il a été mêlé, il y a quelques mois, aux événements qui ont précédé et suivi l'action militaire en Belgique; enfin, il organise ses souvenirs autour d'une idée, d'une volonté de formation personnelle qui donnent un tour religieux à ses souvenirs. On peut comparer *Après Coup* (le style étant mis hors de question) à un livre comme l'*Apologia pro Vita Sua* du cardinal Newman, et cela doit être unique dans la littérature politique d'aujourd'hui.

Le milieu familial d'Henri de Man, uni, libéral, ami des arts et de la pensée, le laissait libre de ses déterminations politiques. Henri de Man n'est pas devenu socialiste par *défaut*, mais par *excès* de puissance et de liberté, par une libre disposition de ses ressources morales et intellectuelles. D'autre part, une vie corporelle intense, un besoin d'ample respiration et de grand air l'orientaient vers les sports, les longues marches fouettées de pluie et de vent, vers l'alpinisme enfin. Henri de Man apparaît ainsi, quoique Belge, comme un de ces hommes typiques de l'Europe Centrale du début de ce siècle.

Quelques années avant la guerre, M. de Man est apparu aux lettrés, et à cette partie du grand public qui s'intéresse aux variations de la pensée, comme le socialiste qui crevait le cerceau du marxisme, qui

libérait l'esprit et la volonté du poids terrible que *le Capital* faisait peser sur eux. *L'Idée Socialiste* fut moins bien entendue, ou moins bien devinée. Ce livre épais, sans perspectives dégagées, où les toutes dernières théories scientifiques, dans tous les domaines de la science, sont analysées afin de former une « vision du monde » qui correspondît au développement de l'idée et de l'action socialiste, témoigne d'une remarquable érudition. Malgré ses défauts, *l'Idée Socialiste* est le plus important ouvrage d'Henri de Man. Quand on lit *Après Coup*, il convient de tenir cet autre bout de la chaîne, afin de mesurer l'ampleur de ce registre. M. de Man n'est pas loin d'Alain lorsqu'il écrit : « On sent avec son corps, on pense avec ses mains, et les fléchissements du courage, comme les erreurs du jugement, proviennent surtout de l'intelligence qui tourne à vide autour des mots. Elles ont perdu le contact avec le monde concret, faute de coordination avec les mains et les pieds. » D'où la signification concrète de ses livres malgré leur empâtement théorique souvent trop prononcé.

Les années d'étude d'Henri de Man dans les universités allemandes furent le tournant capital de sa destinée philosophique. Il y apprit le mépris des formules académiques, l'efficacité du travail collectif et d'un enseignement qui cherche à éveiller chez l'étudiant le goût et l'élan de la création intellectuelle. C'est vers ce moment qu'il décèle les contradictions du marxisme et que se forment en lui les schèmes dynamiques de ses principales thèses. En bref, il en venait à penser que l'idéologie matérialiste du marxisme agissait comme principe destructeur du mouvement social-démocrate.

Pendant la Grande Guerre, Henri de Man ne quitte les tranchées que pour deux missions, l'une en Russie, l'autre en Amérique, dont l'importance sur sa pensée (surtout celle d'Amérique) ne saurait être exagérée. C'est aux États-Unis, qu'il parcourt en trente-huit nuits de sleeping, qu'il constate que le pays où le capitalisme est le plus avancé ne produit qu'un socialisme presque négligeable. Puis c'est une expérience à la Robinson, à l'intérieur de Terre-Neuve, parmi les Esquimaux et les Indiens Mic-Mac, comme par une recherche raffinée de contre-point social.

Henri de Man fut un des « Européens » de l'entre-deux-guerres hostile au traité de Versailles, soucieux d'établir une coordination intelligente entre la France et l'Allemagne. Puis c'est la lutte officielle en Belgique, la conception du Plan du Travail, l'entrée dans le gouvernement Van Zeeland. On connaissait les avatars de ce ministère exposé aux contre-sens volontaires de la gauche et de la droite : dans *Après Coup*, Henri de Man nous fait entrer dans les coulisses

et se montre, lui-même avec son Plan, pris entre l'hostilité des politiciens et celle de la Haute Banque.

Partisan violent de la neutralité durant la dernière guerre, défenseur du roi Léopold, ses idées actuelles sont à peu près les suivantes. Il constate la faillite de la S. D. N., mois comme puissance idéologique que comme organisme capable de concilier les impérialismes rivaux. Il constate d'autre part l'impuissance de la démocratie à accomplir sa fonction, qui est d'établir la justice sociale, à cause des puissances d'argent et des politiciens professionnels, c'est-à-dire, en somme, à cause de sa droite et de sa gauche. Paralysé par le court-circuit incessant des puissances officieuses, par les tireurs de ficelles invisibles, par le surclassement des faits par les mots, ce qu'il y a de proprement démocratique dans la démocratie n'était plus qu'une façade à deux dimensions. D'où la nécessité d'un Etat autoritaire investi de la double mission de saper les privilèges des classes possédantes et de « remplacer le chômage par l'obligation pour tous de travailler ».

La pensée et l'action d'Henri de Man forment un ensemble dont la coordination est unique, je crois, aujourd'hui. Je n'aime guère ce mot de « moderne » qu'on mettait naguère à toutes les sauces. Mais dans la mesure où un socialiste, formé par l'idéologie classique du parti, a su retourner complètement cette idéologie sans perdre la volonté socialiste, où il a su organiser l'essentiel du savoir moderne avec une conception pratique de la vie publique, où enfin il soutient chacune de ses affirmations par une adhésion totale de son être, dans cette mesure, et avec ces précisions, on peut dire assurément qu'Henri de Man est un homme moderne.

RAMON FERNANDEZ.

***

DOMAINE FRANÇAIS, par *Valery Larbaud* (Éditions de la N. R. F.).

Que M. Valery Larbaud nous pardonne si nous évoquons, à propos de son livre, le Brichot de Marcel Proust, un Brichot, cela va sans dire, épuré de toute pédanterie et dont l'élégance sans mollesse et sans poussière prend la forme de l'audace; mais un Brichot tout de même, par l'étendue et la qualité du savoir, par cette précision dans la liberté, dont pourraient quelque peu s'effrayer les lecteurs moyens, dont nous sommes.

Tout au long de notre lecture, il nous a semblé que le livre, tyranniquement, exigeait un titre que M. Valery Larbaud n'avait pas

voulu lui donner, un titre, déjà grand dans les lettres françaises... Prétextes. Le titre adopté, *Domaine français*, nous paraît préjuger d'un consentement universel qui ne saurait aller sans quelque rigueur dans la définition du domaine. Nous n'avons pas eu — et c'est, sans doute, notre faute — le sentiment que M. Valery Larbaud ait toujours été assez rigoureux.

On se laisse naturellement emporter dans le train d'une pensée aussi alerte, et qui touche si juste. On dit : « Comme c'est vrai ! » Mais, tout aussitôt, à l'abri de l'idée stricte, incontestable dans son ingéniosité brusque, on voit apparaître tel auteur qu'on n'attendait pas. On ne refuse pas, bien entendu. On ne peut rien refuser à M. Valery Laubaud, qui nous tient par l'esprit, par le peu d'esprit que nous pouvons avoir. Mais on hésite, on regrette, on dit : « Pourquoi pas tel autre ? Pourquoi Charles-Louis Philippe et pas Albert Glatigny ? Pourquoi Léon-Paul Fargue et pas Vincent Muselli ? » Nous ne pouvions, assurément, attendre de M. Valery Larbaud un travail de cuistre, quelque catalogue inutile des valeurs cotées au parquet. Mais son choix, nous semble-t-il, pouvait garder aisément le charme de l'imprévisible sans être parfois aussi inattendu. On ne peut que gagner à mettre la petite classe avec la grande. Les meilleurs trouvent leur compte dans ces relations de bon voisinage, et rien n'est plus proche de la vérité que cette contagion des valeurs. Mais dirons-nous que cette contagion nous paraît aller parfois jusqu'à la confusion, et une confusion qui ne se fait pas toujours au profit des morts ?

Il semble bien que le *Domaine français* de M. Valery Larbaud ait souvent pour axe l'amitié, et c'est une raison de plus pour aimer ce livre. Il est bon que le lecteur ne se rende pas trop vite et qu'il apprenne d'abord à qui parler, qu'il sache que c'est bien M. Valery Larbaud qui a tracé les limites du domaine et que c'est avec lui qu'il faudra s'entendre. Le dialogue avec l'auteur y gagne en sincérité et en portée, et c'est sans doute le seul moyen de lui rendre raison et de rendre raison aux siens, et d'éviter cette indifférence où, non sans quelque pessimisme, il voit lui-même la source du consentement.

La réhabilitation n'a de sens que sur le plan judiciaire, ou, si l'on peut, sur le plan moral. Il n'est pas inutile de réhabiliter Baudelaire ou Flaubert, et de replacer ainsi dans l'ordre de l'esprit la pureté de leur scandale qui n'est pas dans les mœurs. Mais si un tribunal, une académie, un critique peuvent et doivent parfois délier ce que lièrent un autre tribunal, une autre académie, un autre critique, ils sont sans pouvoir contre l'indifférence née de la nature ou du hasard. Il est vain de rallumer une veilleuse dans une chapelle abandonnée.

Il en est de la gloire comme de l'amour : elle tire son parti de la haine, mais ne peut rien contre l'indifférence.

Il semble que, contre son gré, M. Valery Larbaud ait surtout réhabilité cette fonction du professeur de littérature dont il fait lui-même une si juste critique, à propos de Charles-Louis Philippe. Dans les pages consacrées à Maurice Scève, la perfection de l'appareil critique pourrait porter ombrage aux plus minutieux disciples de M. Michaux ou de M. Mornet. Résumé analytique, numérotage, conjectures historiques, dénombrement et appréciation des thèmes, tout y est. Et nous serions même un peu irrité qu'on voulût nous faire admirer Maurice Scève « par raison démonstrative », si le sens vigilant de la poésie qui traverse toujours la critique chez M. Valery Larbaud ne nous présentait spontanément, comme à foison, tant de beaux vers, dont nous savons gré à Maurice Scève qui les a écrits, et à Valery Larbaud qui les fait lire.

Reste que notre joie est gâtée par ce climat didactique où Maurice Scève, par son propre poids, semble entraîner les plus agiles de ses admirateurs. Combien nous sommes plus à l'aise quand M. Valery Larbaud ,rencontre des auteurs dont la grandeur nous est plus sensible, comme Mérimée ou Paul Valéry !

Ici nous pouvons nous laisser aller, sans réserves, au plaisir d'apprendre. Nous ne croyons pas que personne ressemble plus à Mérimée que M. Valery Larbaud. Même sobriété nourrie et lumineuse. même finesse dans la sensibilité, même légèreté dans la profondeur. Comme on sent bien qu'ici le critique a rencontré l'auteur qu'il lui fallait ! Quelle promenade de ces deux exprits jumeaux à travers les idées et les mœurs ! Tantôt la vibration ténue d'une sagacité très subtile. Tantôt l'expansion capricieuse d'un lyrisme colorant. La révélation se fait à la fois par l'anecdote et par l'image. Les marges même prennent un sens et il circule beaucoup d'air d'un paragraphe à l'autre.

Il est curieux de voir l'un près de l'autre Mérimée et Valéry, l'un et l'autre intelligence, il est vrai, mais le premier du type baconnien, le second du type pythagoricien. Peut-être est-ce la Méditerranée qui les rend si proches malgré tout, la Méditerranée, qui est, si j'ose dire, la terre de Valéry, et que Mérimée, venu d'ailleurs, a faite sienne, à travers Carmen et Colomba. C'est peut-être à cette parenté marine que tient cette fraîcheur de la raison, à la fois ouverte et secrète, qui relie l'empirisme pur de l'un au pur mathématisme de l'autre dans la justice de la poésie. Ce n'est certes pas un hasard bibliographique ni un caprice du goût qui rapproche ces deux hommes, mais une parenté essentielle dont le critique doit être averti par son propre sens. On ne saurait trop admirer avec quel art M. Valery

Larbaud, évitant l'arbitraire d'une comparaison dans les formes
par simple juxtaposition, et, si j'ose dire, par un simple artific
d'étalage, a réalisé un rapprochement d'une telle portée. Regardons
seulement le portrait de M. Paul Valéry à côté de celui de Mérimée
A travers toutes les différences — et elles sont grandes — apparaî
la même gravité enjouée.

Nous remercions M. Valery Larbaud d'avoir, le premier, songé à
aborder Paul Valéry par le côté biographique. On a cherché trop
souvent, et pas toujours avec bonheur, les sources de cette poési
de l'intelligence dans l'universel. Il était nécessaire de replacer Pau
Valéry dans l'histoire, non pas, Dieu merci, dans cette dialectiqu
du devenir qui n'est que l'abstraction de l'histoire, mais dans la
réalité du poète en face de ses propres événements. Valéry enfin
s'est fait chair. Il y a un attrait incontestable et presque une tenta-
tion d'impudeur dans ce ragard sur « l'affectif ». Peut-être eussions-
nous pardonné au cynisme de quelque Suétone qui nous eût dit
sur ce point plus encore, et, par une conséquence imprévue de la
sécheresse anecdotique, eût ouvert dans cette poésie, qui a tant de
dimensions, une nouvelle voie vers la profondeur.

Nous nous excusons de revenir encore à Charles-Louis Philippe
après avoir tant douté de lui. Mais c'est peut-être que M. Valery
Larbaud nous a convaincu, à notre insu. Nous ne pouvons évite
de retenir la belle page qu'il cite, où Philippe fait si librement le
procès de la bourgeoisie et aussi, par ricochet, du peuple, avec la
sévérité émouvante qui ne peut naître que de l'épreuve. Il y a là
croyons-nous, la bonne mesure entre la droite et la gauche, le sens
de l'humain qui manque, à la fois, pour des raisons diverses et pour
des mobiles analogues, à ceux qui veulent conserver et à ceux qu
veulent construire, cette sagesse toujours en alerte et rebelle au
clinquant, qui a peut-être, comme le veut M. Valery Larbaud, sa
racine dans la province, du moins une de ses racines, car il y a sans
doute d'autres formes par où s'exprime la spontanéité de l'homme
en face des doctrines et le retour invincible de la nature. Là est sans
doute la force constitutive du domaine français.

FIESCHI.

***

ASPECTS MYSTIQUES DE LA ROME PAÏENNE, pa
Jérôme Carcopino. (L'Artisan du Livre.)

Complétant son tableau des diverses formes religieuses du monde
romain, M. Carcopino publie un recueil d'essais dont l'objet es

multiple, et l'unité profonde. Tous se proposent d'éclairer l'une ou l'autre de ces démarches qu'entreprend Rome pour obéir *à la vocation mystique dont Michelet fut seul chez nous à la déclarer capable* (p. 10). Il s'agit pour elle de satisfaire aux aspirations spirituelles des peuples dont elle a pris la charge et de populariser les religions de salut après les avoir affranchies de leurs éléments vicieux ou barbares. Ainsi remplace-t-elle les immolations carthaginoises d'enfants par le sacrifice d'un agneau, *souffle pour souffle, sang pour sang, vie pour vie* (p. 43); ainsi, par l'initiative de Claude, après s'être efforcée en vain *d'universaliser cette religion d'Eleusis dont l'élévation doctrinale devait arrêter Néron sur le seuil de son « télestérion »* doit-elle *se rabattre sur la Grande Mère et Attis, dont le culte en Attique s'était purifié à leur contact* (p. 169); ainsi, par la prudence du censeur Appius Claudius, adopte-t-elle en 312 av. J.-C. l'Héraclès pythagoricien, dieu sauveur qui tend *aux hommes la coupe de la béatitude divine* (p. 206); ainsi favorise-t-elle l'Hermétisme.

Le livre de M. Carcopino requiert du lecteur un petit nombre de connaissances préliminaires. Il lui faut posséder, d'une part, quelques notions précises sur l'origine et l'évolution des divinités antiques et, d'autre part, pouvoir lire sans trop de peine certaines formules religieuses grecques ou latines. Mais quel n'est pas son plaisir, son profit, s'il dispose de ce minimum d'habileté ! M. Carcopino, en effet, non content de rédiger les conclusions de ses recherches, livre, pour ainsi dire, au public le journal de sa pensée et retrace tous les sentiers qu'elle parcourt pour parvenir à la vraisemblance : aussi peut-il rendre compte de tous les points de vue nouveaux qu'elle rencontre en chemin. Analysant, par exemple, les documents qui concernent *la Réforme romaine du culte de Cybèle et d'Attis*, il se trouve conduit à examiner quel était le sujet du tableau soi-disant obscène qui décorait la chambre de Tibère vieillissant et détermine qu'il représentait *une nouvelle mariée dans un abandon plus libre qu'à l'ordinaire en ces peintures de genre* (p. 152). Il en prend l'occasion pour laver la mémoire de Tibère des calomnies raffinées dont Suétone ou Tacite ont tâché de la salir.

Une fois de plus, par le livre de M. Carcopino, l'attention est les attirée sur l'un des problèmes cruciaux de la civilisation occidentale : celui de l'Hermétisme. L'histoire de cette gnose de salut par l'exploration graduelle du mystère des âmes et du monde reste encore imparfaitement connue. M. Carcopino en résume magistralement les thèmes; puis il conclut : *au delà du* IV*e siècle, l'heure de Trismégiste et d'Asklépios était passée* (p. 290); mais auparavant (p. 259) il remarque que *les divagations des astrologues* et *les chimères des alchimistes* ont jeté sur la science hermétique *un discrédit qu'elle ne méri-*

tait pas. Certes, après le IV[e] siècle, l'Hermétisme n'a plus qu'une existence occulte : ne peut-on, cependant, se demander si tous les alchimistes sans exception, de Zozime aux Rose-Croix, en ont défiguré les arcanes ? Nombre de charlatans ont couvert du nom d'Hermès leurs piperies : c'est là un fait incontestable. Mais il semble, par contre, que la vraie alchimie, dédaigneuse de fabriquer un vil or métallique, ait surtout voulu acheminer l'âme de ses adeptes vers la béatitude par la méditation d'un cycle de symboles au nombre desquels se trouvent ceux du tombeau de Lambiridi, savamment décrits par M. Carcopino (pp. 208 suiv.). Un même esprit informe en tout cas et les élévations du Livre Biblique de la Sagesse, dont M. Dupont-Sommer démontre l'origine hermétique, et les prières liturgiques du *Corpus Hermeticum*, et les oraisons attribuées à Nicolas Flamel ou à Hesteau de Nuysement. Sur la coexistence, au cours du moyen âge occidental, d'une orthodoxie chrétienne et d'une discipline intellectuelle de salut, sur la fidélité de cette dernière aux enseignements de l'hermétisme primitif, seules pourraient nous renseigner des enquêtes d'autant plus malaisées à mener que, craignant sans cesse pour leur sûreté, les hermétistes d'autrefois s'avancent, précautionneux et masqués.

ALBERT-MARIE SCHMIDT.



REVUES

— **Le Disque vert** va reparaître à Bruxelles, sous la direction de Franz Hellens.

La **Revue Wallonnie** a déjà reparu.

Pour les hebdomadaires littéraires, **Cassandre** a recommencé ainsi que **Notre Terre Wallonne.**

— Le dernier numéro de la Revue **Fontaine** nous parvient trop tard pour rendre compte de ce numéro poétique et... politique.

— Une nouvelle revue mensuelle, **Patrie,** paraît à Alger aux Editions Baconnier, 4, rue de Paris, Alger. Le premier numéro contient plusieurs articles d'un caractère officiel. A signaler un article d'Armand Petitjean, intitulé « *Reconquête de la France* ». « Après la catastrophe, les Français rendent un culte à la France éternelle et, déçus par le désastre des armes, s'en remettent au monde de l'esprit : ... et trop de Français n'invoquent l'Eternel que pour, une fois encore, s'éviter de penser et d'agir *hic et nunc*.

LE DIRECTEUR-GÉRANT : DRIEU LA ROCHELLE.
Imprimerie Chantenay, 15, rue de l'Abbé-Grégoire, Paris-VI[e]

VERVE

No 8

LA NATURE DE LA FRAN

Couverture en 28 couleurs et frontispice composés

HENRI MATISSE

ŒUVRES EXÉCUTÉES SPÉCIALEMENT pou
numéro par HENRI MATISSE, GEORGES ROUAU
ANDRÉ DERAIN, PIERRE BONNARD.

Présentation du calendrier de Charles d'Angoulême,
enluminures couleurs et or du XVe siècle, par ANDRÉ DER

26 REPRODUCTIONS EN COULEURS
DONT PLUSIEURS EN DOUBLE PAGE

TEXTES INÉDITS par PAUL CLAUDEL, PAUL VAL
PIERRE REVERDY, ADRIENNE MONNIER, GEOR
ROUAULT, GEORGES BRAQUE, JEAN GIRAUDC
ANDRÉ MALRAUX.

TIRAGE LIMITÉ

PRIX DE CE NUMÉRO : **220** FR.

Le numéro **7** consacré à la reproduction des ***TRÈS RIC***
HEURES DU DUC DE BERRY est en voie d'épuiser

Première année de VERVE épuisée.

DIRECTEUR : **E. TÉRIADE, 4, rue Férou — PARIS (**

ALBIN MICHEL, Éditeur

SOUVENI

MARCEL FOUQUIER

JOURS HEUREUX d'AUTREFOI

Une Société et son Époque

1885-1935

Un vol. in-8°
illustré de 16 belles photos
de NADAR et de nombreux
dessins.......... **40 fr.**

Au temps de la
« DOUCEUR DE VIVRE »

RÉC

ALAIN LAUBREAUX

J'ÉTAIS UN AUTRE

Un vol. in-16
23 fr. 40

Où apparaît l'étrange figure
de l'Archiduc JEAN ORTH
et celle du Prince RODOLPHE.

TRADUCTI

HANS FALLADA

LOUP PARMI LES LOUP

roman

Traduction de PAUL GENTY

Deux vol. in 8°
Tome I...... **32 fr. 50**
Tome II...... **40 fr.**

Un très grand romancier allemand

HISTOI

BENOIST-MÉCHIN

L'UKRAINE

DES ORIGINES A STALINE

Un vol. in-16
16 fr. 50

Espace vital N° 1.

VIENT DE PARAITRE

ŒUVRES DE

MARCEL AYMÉ

Romans

BRULEBOIS	17 50	LA JUMENT VERTE	28 60
ALLER-RETOUR	17 50	MAISON BASSE	21 40
LES JUMEAUX DU DIABLE	17 50	LE MOULIN DE LA SOURDINE	23 40
LA TABLE-AUX-CREVÉS	23 40	GUSTALIN	23 40
LA RUE SANS NOM	23 40	LE BŒUF CLANDESTIN	18 »
LE VAURIEN	23 40	LA BELLE IMAGE	20 »

Sous presse :

TRAVELINGUE

Nouvelles

LE PUITS AUX IMAGES	19 50	DERRIÈRE CHEZ MARTIN	23 40
LE NAIN	23 40	LES CONTES DU CHAT PERCHÉ	23 40

Albums illustrés pour enfants

LES CONTES DU CHAT PERCHÉ

L'ÉLÉPHANT	19 50	LE PAON	23 40
LE MAUVAIS JARS	19 50	LE CERF ET LE CHIEN	23 40
LA BUSE ET LE COCHON	19 50	LES CYGNES	18 »
L'ANE ET LE CHEVAL	19 50	LE MOUTON	20 »
LE CANARD ET LA PANTHÈRE	23 40		

Sous presse :

LA BOITE A PEINTURE

LE LOUP — LES BŒUFS

Livres illustrés

LA JUMENT VERTE

illustré de trente-deux croquis et une eau-forte par Chas Laborde

101 fr. 25

